





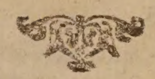


RELATION
HISTORIQUE
DE L'ETHIOPIE
OCCIDENTALE:

Contenant la Description des Royaumes de CONGO, ANGOLLE, & MATAMBA, traduite de l'Italien du P. Cavazzi, & augmentée de plusieurs Relations Portugaises des meilleurs Auteurs, avec des Notes, des Cartes Géographiques, & un grand nombre de Figures en Taille-douce.

Par le R. P. J. B. LABAT *de l'Ordre des Freres Prêcheurs.*

TOME V.



A PARIS,
Chez CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE le Fils, Libraire, ruë S. Jacques, vis-à-vis la ruë des Noyers, à la Victoire.

M. DCC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE ET APPROBATION.



RELATION HISTORIQUE DE L'ETHIOPIE OCCIDENTALE.

CINQUIE'ME PARTIE.

Contenant la ſuite de la deſcription générale des Royaumes de Congo, d'Angolle, & de Matamba.

Livre Cinquie'me.

CHAPITRE I.

De la Province de Oacco & de la Miſſion que les Capucins y établirent.

On ſe ſouviendra que nous avons dit ci-devant que le Pere Jean-Antoine de Montecucullo étant entré dans la Province de Oacco pour y prêcher

l'Evangile & y baptiser les enfans; le Gouverneur qui le reçût avec assez de politesse, s'étoit servi d'un stratagême pour l'en chasser, ayant fait donner une fausse allarme, & crier que le Giaga Cassangé étoit entré dans le pays, & qu'il y mettoit tout à feu & à sang. Cette fausse nouvelle intimida tellement ceux qui accompagnoient le zelé Missionnaire qu'il fut obligé de repasser la riviere avec eux, & d'aller porter autre part les lumieres qu'il vouloit leur communiquer.

Dieu permit que ce mensonge se trouva une verité & une réalité l'année suivante 1657. Le Giaga Cassangé qui ne respiroit que le sang & le carnage ayant trouvé moyen de jetter un pont sur la Coanza, il tomba comme un foudre sur la Province de Bamba, y fit des ravages étonnans, & la terreur de son nom le précedant & jettant l'épouvante de tous côtez, les habitans de Quinbondi n'eurent d'autre parti à prendre que de perdre la vie ou de lui faire hommage, ce qui ne l'empêcha pas de massacrer une infinité de gens, au nombre desquels on comptoit dix-huit Gouverneurs de Bourgs & de Jurisdictions.

De Bamba il tomba avec la même

rapidité ſur la malheureuſe Province d'Oacco, & alla droit à Quibaïa Quiamdongo reſidence du Guzambanbé Seigneur de la Province.

Ce Prince, quoiqu'idolâtre, étoit un homme d'honneur & fort riche, dont le Domaine s'étendoit juſqu'au-delà de la riviere & de la Province de Tamba. Il étoit maître d'un pays auſſi peuplé, auſſi riche, & n'avoit pas moins de force que ſon ennemi; mais il ſe trouva ſurpris. Le ſiege de Quibaïa dura deux jours, choſe fort extraordinaire dans ce pays. Le fils aîné du Prince qui étoit Gouverneur donna dans cette occaſion de grandes marques de ſon courage & de ſa ſageſſe, & quoiqu'il eût été ſurpris dans le tems qu'il donnoit un grand repas à un de ſes Officiers qui l'étoit venu voir avec quelques concubines de ſon pere, il ne s'étonna point, & donna de ſi bons ordres, & paya ſi bien de ſa perſonne, qu'il repouſſa toûjours les aſſiegeans. Mais le troiſiéme jour ayant été mis hors de combat par un coup de mouſquet qu'il reçut au travers du corps, il ne fut plus en état de donner ſes ordres ni d'empêcher la fuite des ſiens, de ſorte que la Place fût contrainte de ſe rendre à Caſſangé,

qui ſans aucun égard fit tailler en pieces tous ceux qui reſtoient, coupa la tête au Prince bleſſé, & fit priſonniers ſon frere & toutes les concubines du pere.

Guzambanbé qui ne s'attendoit pas à cette irruption, étoit dans ce temslà à ſe divertir dans la Province de Tamba. Cette nouvelle penſa le deſeſperer, & comme il lui étoit impoſſible de raſſembler les troupes neceſſaires pour s'oppoſer à ſon ennemi victorieux, il prit le parti de ſe ſauver, & de ſe mettre en ſûreté dans une Iſle de la Coanza, & d'y attendre les funeſtes nouvelles de la déſolation de tout ſon pays.

Les Gouverneurs de ſes Bourgs mal pourvûs de troupes & de munitions, ne ſongerent qu'à ſe ſauver avec ce qu'ils avoient de meilleur, de ſorte que Caſſangé n'avoit autre choſe à faire qu'à ſe préſenter pour que tous les lieux ſe rendiſſent à lui. Il pouvoit dire comme cet ancien, je ſuis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

Dieu qui ne vouloit pas la ruine entiere, mais ſeulement les faire rentrer en eux-mêmes & les convertir, permit que ce cruel vainqueur uſât avec aſſez de moderation de ſa victoire de-

puis la priſe de Quibaïa, & que ſatisfait du grand nombre d'eſclaves & des dépoüilles qu'il avoit enlevées, il prit le chemin de ſon Chilombo de Palongano.

Avant de partir il avoit fait dire à Guzambanbé que s'il vouloit avoir ſon ſecond fils, il ſe hâtât de lui envoyer l'équivalant, parce que s'il tardoit il le feroit accommoder le lendemain matin pour ſon déjeûner.

Guzambanbé lui envoya auſſi-tôt vingt eſclaves choiſis, & on lui rendit ſon fils; mais marqué ſur la poitrine & ſur les épaules des marques des eſclaves, & ayant deux dents du milieu de la mâchoire arrachées ſelon l'uſage des Giagues.

Cet affront fut très-ſenſible à Guzambanbé, il auroit bien voulu s'en venger, car il le reſſentoit dans toute ſon étenduë; mais il n'étoit pas en état de le faire, tous les moyens lui manquoient. Après y avoir bien penſé, il trouva qu'il n'y en avoit point d'autre que d'implorer le ſecours des Portugais en leur offrant de ſe rendre tributaire à leur Couronne, ce qui, quoique dur à ce Prince qui avoit toûjours vêcu dans l'indépendance, & qui avoit mépriſé bien des fois l'al-

liance & l'amitié que les Portugais lui avoient offerte, l'étoit encore moins que de devenir vaſſal & tributaire de Caſſangé qui l'avoit menacé de venir ruiner la Province de Tamba comme il avoit ruiné les deux autres.

Guzambanbé tint là-deſſus pluſieurs conſeils avec ſes Miniſtres, il y fit entrer les Gouverneurs qui reſtoient, & les plus conſidérables de ſon Etat. La choſe fut long-tems débattuë, examinée, balancée, & enfin il fut réſolu qu'on ſe ſoumettroit à la Couronne de Portugal, & pour engager le Viceroi d'Angolle à l'alliance qu'on lui demandoit, on embraſſeroit la Religion Chrétienne.

Suivant cette réſolution Guzambanbé envoya un de ſes principaux Officiers au Viceroi avec les inſtructions & les pouvoirs neceſſaires, & une lettre très-ſoumiſe, dans laquelle il marquoit qu'il y avoit très-long-tems qu'il avoit réſolu d'embraſſer la Religion Chrétienne, qu'il avoit malheureuſement pour lui & pour ſes peuples negligé de le faire, qu'il reconnoiſſoit que ce qui venoit de lui arriver étoit un châtiment du vrai Dieu, & un avis de s'unir ſans differer avec les Portugais, & de profeſſer leur Re-

ligion. Qu'il s'y portoit de tout ſon cœur, & qu'il avoit un regret infini de ne l'avoir pas fait quand il y avoit été invité par le Miſſionnaire Capucin qui étoit venu l'année précedente dans ſes Etats ſous la promeſſe qu'il lui avoit faite de lui laiſſer une liberté entiere de prêcher la Foi, & d'exercer toutes les fonctions de ſon miniſtere, qu'il ſe repentoit de la ſupercherie indigne qu'on lui avoit faite à la perſuaſion de ſes Miniſtres & contre ſon propre ſentiment. A quoi il ajoûtoit, j'aime mes ſujets comme leur pere, je ſerois indigne de la qualité que je porte, & de les gouverner, ſi je ne prenois pas le parti que je prens de leur propoſer un parti qui eſt à leur commun avantage. Tel eſt celui d'embraſſer la Religion Chrétienne. J'ai lieu d'eſperer que j'aurai autant de gens qui m'imiteront que Dieu m'a conſervé de ſujets. J'ai donc reſolu de rappeller ce bon Religieux que nous avons chaſſé ſi indignement, dans l'eſperance certaine que Dieu me donne, qu'étant appaiſé par notre converſion, il ſera notre protecteur & notre deffenſeur.

Le Viceroi Dom Martin-Louis de Souſa reçut avec joye l'Envoyé & la

lettre de Gusambanbé. Il fit avec lui le traité d'alliance & de dépendance de la Couronne de Portugal, pour l'observation duquel, Gusambanbé promit & donna toutes les suretés qu'on voulut exiger de lui. L'Envoyé jura le traité au nom de son maître, après quoi il supplia le Viceroi de vouloir renvoyer à son maître le Missionnaire Capucin qui étoit alors à Embacca, promettant qu'il seroit honoré, respecté & écouté de tout le monde, & que son maître le regarderoit comme son pere. Il demanda encore que le Viceroi envoyât un de ses Officiers pour être présent à la ratification des articles accordez, & au serment que son maître feroit de les observer, & le tenir en son nom sur les fonts de Baptême.

Le Viceroi pria le Pere Prefet d'envoyer promptement le Pere Jean-Antoine de Montecucullo à Oacco. Le Prefet fut ravi de trouver cette conjoncture si favorable & si inesperée d'avancer le Royaume de Dieu dans cet Etat, & il envoya aussi-tôt au Pere Jean-Antoine l'ordre de s'y rendre.

Il partit d'Embacca accompagné seulement de deux Negres. Ils passerent la riviere de Coanza, & entrerent

dans la Province d'Oacco. Le Pere esperoit trouver en ces endroits des guides pour le conduire en ſureté à la Cour de Guſambanbé & le mettre à couvert des bêtes farouches qui ſont en grand nombre dans toutes ces forêts. Il ne trouva perſonne, de ſorte qu'il fut obligé de ſe mettre en chemin avec ſes deux Negres, ſans armes pour ſe deffendre, & ſans autres proviſions pour vivre qu'un peu de farine de manioc & quelques racines que les Negres arrachoient. Ces racines ſont deſagréables au goût & nuiſibles à l'eſtomac quand on en fait un long uſage.

Il trouva à la ſortie de ces forêts quelques gens qui étoient envoyez au-devant de lui qui lui préſenterent des fruits & quelques autres rafraîchiſſemens, & qui lui dirent qu'ils avoient ordre de le conduire à la Cour. Ils marcherent enſemble pendant trois jours dans d'autres forêts affreuſes, & arriverent enfin à Nuula Nucolé premier village de la Province, ſitué entre les quatre bras du fleuve Gamgo.

Ils ſuivirent leur route le jour ſuivant en côtoyant le même fleuve, & arriverent enfin à la Cour. Cette ville, bourg ou village étoit environnée d'u-

ne forte paliſſade ſoûtenuë par de groſſes pierres & des épines très-épaiſſes. Les maiſons ou les caſes qui y étoient renfermées étoient ſi petites, ſi baſſes, & cachées entre tant de brouſſailles qu'elles ſembloient plûtôt des tanieres de bêtes ſauvages que des habitations d'hommes.

Le Soua Guzambanbé étoit abſent. Il étoit allé reprimer la ſédition de quelques-uns de ſes ſujets. Le Pere ayant fait avertir de ſon arrivée ſa principale femme, qui dans l'abſence de ſon mari avoit le commandement, elle le fit conduire au Tendala ou premier Miniſtre. Cet Officier le reçut avec aſſez de politeſſe, & lui aſſigna pour logement une méchante cabanne, ſi étroite & ſi courte qu'il ne pouvoit pas s'y étendre de ſon long, encore y falloit-il entrer en ſe traînant ſur les coudes & ſur les genoux.

Le peuple qui ſans ordre du Souverain n'oſoit le venir voir, ſe contentoit de venir à la dérobée regarder par les trous qu'ils faiſoient à la muraille de terre ce qu'il faiſoit; & quand il ſortoit, & qu'il s'occupoit à enfiler des grains de verre pour faire des chapelets, il étoit aſſiegé d'une multitude d'enfans qui venoient dans

l'esperance d'avoir quelques bagatelles. Il s'en servit, & les apprivoisa peu à peu, de sorte que sans aucune opposition il baptisa un assez bon nombre des plus petits, & il commença d'instruire les autres.

Au bout de sept jours le Courier qu'on avoit dépêché à Guzambanbé pour lui donner avis de l'arrivée du Pere, revint du camp avec un Officier & bon nombre de soldats qui avoient ordre de le conduire au lieu où étoit le Soua.

Ces gens dans l'esperance de tirer quelques presens de ce pauvre Pere, qui étoit réellement plus pauvre qu'eux, le pressoient de se mettre dans un hamac qu'ils lui avoient apporté ; mais voyant qu'ils n'avoient rien à esperer d'un homme qui n'avoit pour tous biens que quelques livres, des ornemens pour dire la Messe, & quelques brasses de rasade pour faire des chapelets, ils l'abandonnerent au milieu d'une forêt, & s'enfuirent.

Le Pere & ses deux Compagnons se trouverent très fort embarrassez, pas un d'eux ne sçavoit le chemin, ils marcherent à l'aventure, & ne laisserent pas d'avancer ; car la peur des bêtes & la faim les talonnoit de près ;

mais dès la ſeconde journée le Pere fut attaqué d'une colique douloureuſe avec des contractions de nerfs qui le mirent en danger de mourir. Ce mal eſt aſſez ordinaire dans le pays, on l'appelle Chiongo. Les deux Negres qui l'accompagnoient l'aidoient de leur mieux. Il s'appuyoit ſur leurs épaules, & avec ce ſecours il arriva au ſommet d'une montagne eſcarpée qui a une demie lieuë de hauteur. De là il envoya un de ſes deux Negres au camp de Guzambanbé qui n'étoit pas éloigné, pour lui donner avis du lieu & de l'état où il ſe trouvoit. Ce Prince envoya auſſi-tôt au-devant de lui une troupe de ſes gardes qui ne lui furent d'aucun ſecours, d'autant que pas un d'eux ne daigna lui prêter la main pour l'aider à marcher. Il en avoit pourtant un extrême beſoin. Il ſuivit ces ſoldats appuyé ſur les épaules de ſes deux Negres, & arriva au camp ſi las, ſi abbatu, ſi hors d'haleine que quand il rencontra le Prince, il ne pouvoit pas articuler une ſeule parole. Il le trouva habillé à la Portugaiſe, accompagné de l'Officier que le Viceroi lui avoit envoyé.

Le Prince le reçut avec toutes les marques de bonté qu'il en pouvoit at-

tendre, & lui fit rendre par ſon armée des honneurs infinis, c'eſt-à-dire, qu'il y eût des décharges de mouſqueterie, des cris de joye perçans & réïterez, & le bruit des inſtrumens auroit étouffé celui du tonnere.

Le Prince le conduiſit à l'Egliſe qu'il avoit fait conſtruire à la mode du païs. C'étoit une grande cabanne groſſierément faite avec un Autel, ſur lequel le Pere poſa ſon crucifix, & s'étant mis à genoux il recita ſeul le *Te Deum* en action de graces de ſon arrivée. Après cela il donna le baiſer de paix aux Officiers principaux, & le Prince s'étant apperçu qu'il ne pouvoit plus ſe ſoûtenir, le conduiſit à la cabanne qu'il lui avoit fait préparer. Il y entra avec lui, le fit aſſeoir, s'aſſit auprès de lui, l'entretint long-tems en Portugais, & enfin alla rejoindre ſes gens, & laiſſa au Pere la liberté de ſe repoſer, & de remercier le Seigneur des bons commencemens qu'il donnoit à ſa Miſſion.

Quelques momens après on apporta au Pere un grand régal de viandes, de farine, de fruits, de vin de palme, & une certaine liqueur compoſée de lait de bled de Túrquie ou mahis avec l'infuſion de quelques racines & des

aromats qui étoit excellente, corroborative, d'un goût, d'une odeur, d'une douceur, & d'une force qui ne le cedoit qu'au meilleur vin d'Espagne.

Cuzambanbé fit publier le même jour un ordre à tous ses sujets de se rendre au camp, & de se trouver soir & matin à l'Eglise où le Pere les entretiendroit d'une affaire qui leur étoit de la derniere importance. Il se mettoit à la tête de son peuple, vouloit que tout le monde le suivît. Il n'auroit pas été sûr qu'on lui eût désobéï : car ces Princes sont fort absolus, & la moindre désobéïssance est un crime de leze majesté qu'on n'expie que par la perte de la vie.

Toute la place qui étoit devant l'Eglise fut remplie de monde deux heures avant le coucher du soleil. Le Prince pour donner exemple aux autres s'y trouva des premiers, & quand le Pere fut arrivé il se jetta à genoux à ses pieds avec la plûpart de ses enfans & toute sa Cour, & le supplia de leur donner la benediction au nom du seul & vrai Dieu tout-puissant. Le Pere le fit avec joye, & commença un discours que le Prince assis sur la terre nuë comme le moindre de ses sujets, écouta avec une extrême attention;

car il entendoit parfaitement bien le Portugais. Il n'eût pas moins d'attention quand l'interprete l'expliqua au Peuple dans la langue du pays. Le Peuple étoit dans un profond ſilence, & marquoit beaucoup de joye d'entendre parler d'un Dieu & d'une Religion qu'ils n'avoient point encore connus.

Le diſcours fini, le Pere commença à leur enſeigner les rudimens de notre ſainte Foi, comme le ſigne de la croix & les paroles qu'il faut dire en le formant.

Le Pere étoit ravi de voir que ce Prince âgé de plus de ſoixante & dix ans s'exerçoit à ces pratiques publiquement, & avec autant de docilité qu'un petit enfant. Il venoit tous les jours trouver le Miſſionnaire qu'il appelloit ſon pere, & dont il ne s'approchoit qu'avec reſpect pour repeter en ſa préſence ce qu'il avoit appris, lui propoſer ſes doutes, & écouter ſes réponſes comme des oracles.

Les Conferences & les Inſtructions ſe faiſoient regulierement deux fois chaque jour. Tout le monde y aſſiſtoit avec une exactitude merveilleuſe, & le Pere en étoit très-content.

Il fit faire une croix de bois de trente palmes, & la fit placer au milieu de

la grande place. Le Prince malgré son âge & son rang travailla à creuser le trou, & quand elle eût été benîte dans l'Eglise, il aida à la porter & à la placer, ce qui se fit avec grande solemnité & beaucoup de marques de joye & de dévotion.

Mais le Prince n'étoit pas content de ce qu'on differoit de lui conferer le Baptême. Il étoit parfaitement bien instruit. Sans être Chrétien, il vivoit en Chrétien. Il pressoit sans relâche son pere spirituel de lui accorder cette grace. Il s'adressoit à l'Officier Portugais qui devoit être son parain au nom du Viceroi, & il leur representoit à l'un & à l'autre que les momens étoient précieux, que la conversion de ses sujets dépendoit de la sienne, & que c'étoit risquer le salut de bien des gens, en differant de les faire enfans de Dieu.

On en regla enfin les préliminaires, c'est-à-dire, les articles qui devoient être signez & acceptez du Roi, de toute sa famille, de ses Conseils, des Chefs de ses troupes, & des plus notables de ses sujets. Ils furent dressez, acceptez & signez.

Ils contenoient une promesse en bonne forme de ruiner absolument, &

ſans retour tous les Chimpaſſi & toutes les idoles, de renoncer pour jamais à l'idolâtrie & aux ſuperſtitions qui en ſont les ſuites, à la pluralité des femmes, de donner aux Miſſionnaires une liberté entiere, & toute la protection neceſſaire pour annoncer la Foi.

Ces articles, & quelques moins importans étant arrêtez ainſi, on marqua le onze du mois d'Aout 1658. pour le Baptême du Roi.

L'Egliſe fut tapiſſée & ornée le mieux qu'il fut poſſible, & toutes les troupes armées miſes en bataille dans la place.

Le Prince vint à l'Egliſe en habit de penitent, c'eſt-à-dire, qu'il n'avoit qu'une ſimple pagne ceinte ſur les reins, avec un roſaire à la main. Le Pere Miſſionnaire revêtu des ornemens ſacrez l'attendoit à la porte de l'Egliſe. Le Prince ſe proſterna devant lui, ſe jetta pluſieurs fois de la pouſſiere ſur la tête & ſur le viſage, & lui demanda pour l'amour de Dieu l'eau du ſaint Baptême, en proteſtant qu'il ne reconnoiſſoit au Ciel & en toute la terre qu'un ſeul Dieu, dont il vouloit profeſſer toute ſa vie la Religion, en ſe ſoumettant à l'authorité de l'Egliſe

Catholique Romaine, & au Vicaire de Jesus-Christ.

Le Pere répondit à ce noble Cathecumene qu'il devoit se souvenir toute sa vie des promesses qu'il faisoit à Dieu, & se donner bien de garde de soüiller le caractere de Chrétien qu'il alloit recevoir, d'autant que la recompense qu'il avoit en vûë n'étoit dûë qu'à ceux qui perseveroient, comme les parjures ne pouvoient éviter le châtiment.

Il l'excita à une sincere détestation, & à un vrai repentir de ses fautes passées. Après quoi l'ayant fait lever, & lui ayant fait faire sa profession de foi, il le baptisa, & lui donna le nom de Dom Louis Antoine, comme le parain le lui avoit imposé au nom du Viceroi.

Le Pere ayant introduit le Prince dans l'Eglise commença la Messe. A l'Offertoire le Prince suivi de tous ses enfans & Officiers, tous l'épée à la main, vint présenter son offrande, après laquelle se tournant vers ses gens, il leur fit un discours si touchant, si pathetique, si éloquent, si plein de grandeur & de sentimens, que le Celebrant en fut étonné, & ne douta point que le Prince ne perseverât tou-

te sa vie dans la Religion qu'il venoit d'embrasser, & qu il ne la fît embrasser à ses sujets, & ne le protegeât de toutes ses forces.

Les ceremonies ecclesiastiques étant achevées, quelques-uns de ses Courtisans le porterent sur leurs bras hors de l'Eglise, & le mirent à terre devant l'Officier Portugais qui devoit recevoir son serment de fidelité au Roi de Portugal. Il se mit à genoux sur un riche tapis devant ce Representant, & lui demanda l'honneur d'être reçu au nombre des Vassaux & Tributaires du Roi son maître, & de joüir de sa protection. Et l'ayant obtenuë, il jura sur les saints Evangiles qu'il observeroit exactement tous les articles dont on étoit convenu, dont le Secretaire d'Etat fit la lecture à haute voix, en présence de tout le monde.

Après cet acte, le Representant se leva, embrassa le Prince, & le fit couvrir d'un manteau précieux qui étoit la marque de l'investiture qu'il lui donnoit de ses Etats au nom du Roi son maître.

On apporta ensuite un bassin d'argent plein de je ne sçai quelle farine, ils en prirent tous deux dans la bouche, & après qu'ils l'eurent avalée,

ils s'embrasserent encore en se souhaitant reciproquement toutes sortes de prosperitez. Le Prince fût dépoüillé du manteau, il s'étendit par terre, & ses Officiers répandirent sur lui le reste de la farine, après quoi ils l'essuyerent bien, en prononçant quelques paroles par lesquelles ils lui souhaitoient toute la force & le courage pour servir son Souverain, & pour gouverner ses peuples avec justice & avec douceur.

Le Prince remercia alors le Representant dans des termes grands & polis, de la grace qu'il venoit de recevoir, & prenant une saguaye il fit quelques mouvemens militaires avec beaucoup de force & de grace. Alors le Representant lui ceignit l'épée que le Viceroi lui envoyoit, lui mit le manteau, & lui présenta un étendart magnifique beni par le Pere Missionnaire, sur lequel on avoit brodé quelques-uns des mysteres de notre sainte Religion.

Le Prince Guzambanbé fut reconduit chez lui en ceremonie. Il fit un grand festin au Representant, à tous ses Officiers & à toutes ses troupes, & ce qui donna beaucoup de satisfaction, c'est que contre l'ordinaire de

ces sortes de repas, tout s'y passa avec tant d'ordre & de bienséance, que quoique tout le monde fût dans la joye, il n'y eût pas la moindre chose à laquelle on pût trouver à redire.

Trois heures avant le coucher du soleil on se rassembla à l'Eglise au son de la cloche. Les Vêpres furent chantées, le Catechisme suivit, & ensuite les Litanies de la sainte Vierge. Après quoi le Prince s'étant assis dans un thrône, tous les Feudataires lui furent presentez les uns après les autres, & reçurent une nouvelle investiture de leurs Etats. Le Prince Dom Louis Antoine les avertissoit tous de l'obligation où ils étoient d'être fideles à la Couronne de Portugal, & de conserver inviolablement l'amitié & la confederation perpetuelle qu'ils lui avoit jurée, & d'être assurez de toute sa protection.

Les Etats du Prince Dom Louis Antoine Guzambanbé ont été de tout tems très considérables. On y compte trente-quatre Gouvernemens; sçavoir vingt-deux dans la Province de Oacco, & douze dans celle de Tamba. Cela marque combien cet Etat est puissant & peuplé.

On ne connoît gueres de famille en

Afrique qui ait été auſſi nombreuſe que celle de ce Prince. Son grand pere avoit eû plus de cent enfans mâles. A l'âge de cent ans paſſez il en avoit encore eu. Son fils aîné impatient de regner ſe ſouleva contre lui, lui fit la guerre, ſe rendit maître de l'Etat, & l'obligea de ſe retirer dans un petit canton d'Oacco où il mourut de chagrin & de miſere.

Ce fils dénaturé regna long-tems, & mourut auſſi dans une extrême vieilleſſe, ayant eû auſſi plus de cent enfans mâles.

Guzambanbé, que depuis ſon baptême on appella Dom Louis Antoine, étoit ſon aîné, & lui avoit ſuccedé. On lui avoit donné ce nom, parce qu'il aimoit extrêmement la chaſſe, & qu'il étoit le meilleur coureur de tout le pays. *Guzam* dans le langage du pays ſignifie force, vigueur, velocité à la courſe; & *Bambé* eſt le nom d'un animal aſſez ſemblable au cerf, excepté qu'il n'a point de bois: c'eſt le plus vîte de tous les animaux, & celui dont la chaſſe plaiſoit le plus à ce Prince.

Avant qu'il fût Chrétien il étoit de la Secte des Giagues. Il adoroit comme eux les oſſemens des deffunts, il ſacrifioit des victimes humaines, il éloignoi

éloignoit du Chilombo les femmes prêtes d'accoucher, il consultoit les Singhiles, en un mot il donnoit dans toutes les extravagances de cette Secte : mais il n'étoit point cruel, & il ne contraignoit point les meres à donner la mort à leurs enfans, & si pour se conformer à ses peuples, il goûtoit quelquefois du sang & de la chair humaine, c'étoit en si petite quantité qu'il étoit aisé de voir qu'il en avoit horreur, & qu'il ne le faisoit que par une pure politique.

Il eut un très-grand nombre d'enfans, il leur donna des appanages dans differens endroits de ses Provinces, où il vouloit qu'ils vécussent conformement à leur qualité.

Depuis que Dieu l'eut touché, l'eut éclairé & qu'il eût reçu le Baptême, il travailla sans relâche & de toutes ses forces à convertir ses sujets. Ses bons exemples & les Edits rigoureux qu'il fit publier y contribuerent infiniment. Il deffendit sous peine de la vie d'offrir de l'encens aux idoles, de proteger leurs Ministres, & de ne pas observer ce que le Pere Missionnaire leur prescriroit dans ses sermons, de sorte que les peuples venoient en foule se faire instruire, & demander le

Baptême. On ne peut dire le nombre d'enfans que le Pere Miſſionnaire baptiſa dans cet Etat. Il étoit accompagné dans les voyages qu'il faiſoit par les Gouverneurs avec un grand nombre de ſoldats, de ſorte qu'il ne trouvoit pas la moindre reſiſtance à détruire les Chimpaſſis & les idoles, & à donner la chaſſe à leurs Miniſtres. Tous ces méchans hommes voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux, s'enfuyoient autre part avec leurs familles.

Dom Louis Antoine avoit été extrêmement affligé des ravages que Caſſangé avoit fait dans ſon Etat, il plût à Dieu de le conſoler. Un de ſes Feudataires s'étant revolté, il fut l'attaquer ſur le champ, le défit entierement, le remit dans ſon devoir, & l'obligea à recevoir le Baptême.

Peu de jours après cette victoire il apprit qu'il s'étoit élevé un differend conſiderable entre quelques-uns de ſes Feudataires. Il prit auſſi tôt les armes, & avant de partir il dit au Pere qu'il reconnoiſſoit en cela la main de Dieu qui vouloit le châtier de ſes crimes paſſez, qu'il adoroit ſes jugemens; mais que comme ſon intention étoit de faire connoître le vrai Dieu à tous

ſes ſujets, il eſperoit de ſa bonté qu'il lui donneroit la victoire, & que c'étoit dans cette confiance qu'il ſe portoit à cette entrepriſe.

Le Pere Miſſionnaire le voulut accompagner, & pendant que le Prince combattoit des ennemis viſibles, il en eût à combattre d'inviſibles & beaucoup plus méchans.

Une partie des troupes du Prince étoient Chrétiens, les autres étoient idolâtres. On regardoit ces derniers comme des gens maudits ; mais le commerce continuel qu'ils avoient les uns avec les autres faiſoit craindre que les bons ne ſe gâtaſſent. Le Prince ſe donnoit des peines infinies pour l'empêcher. Il aidoit puiſſamment le Miſſionnaire, il ſembloit qu'il le fût devenu lui-même. Il aſſiſtoit aux inſtructions qui ſe faiſoient tous les jours, dans leſquelles le Pere ſe faiſoit rendre compte du progrès que faiſoient les Neophites, il les interrogeoit, leur faiſoit reciter leurs prieres, & les portoit de tout ſon cœur à ſe conformer à la Foi qu'ils avoient embraſſée.

On faiſoit élever des croix dans tous les villages où l'armée paſſoit, & comme les idolâtres avoient mis les

grands chemins ſous la protection des idoles & leur en avoient donné les noms, on changea ces noms infames, & on donna des noms de ſaints à tous ces lieux, & le Pere apprit à ces peuples de quelle maniere il falloit invoquer les Saints, & leur demander leur protection.

L'armée arriva enfin au centre de la Province de Tamba, pays uni, arroſé de quantité de ruiſſeaux; mais preſque dépeuplé d'arbres. On découvrit de fort loin un des douze Fiefs de cette Province. Le Seigneur l'avoit bien fortifié, & étoit prêt à ſortir avec ſes troupes pour aller décider le differend qu'il avoit avec ſon voiſin pour les limites de leurs Fiefs.

Lorſqu'on en fut à cinq cens pas on y planta une grande croix que les troupes ſaluerent par les décharges de leurs mouſquets. Ce bruit épouvanta d'abord les habitans, ils crurent que Guzambanbé leur Souverain étoit venu pour les forcer d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ils ſe mirent en état de ſoûtenir l'aſſaut qu'ils croyoient qu'on alloit donner à leurs retranchemens. Mais Dom Louis Antoine n'étoit pas venu pour les perdre. Il ne vouloit que les maintenir en paix les

uns avec les autres. Il envoya un Officier les ſommer de ſe rendre à de bonnes conditions. Cet Officier ne gagna autre choſe que la ſûreté d'une Conference.

Le Prince pria le Pere Jean Antoine de ſe charger de cette commiſſion. Il y alla, les Officiers du Soua le vinrent recevoir hors l'enceinte du Bourg, & l'y introduiſirent avec honneur. Il expoſa au Soua la commiſſion qu'il avoit de ſon Souverain, & lui demanda en même-tems la permiſſion de baptiſer les enfans. Il la lui refuſa en lui diſant que tous les enfans étant ſes eſclaves, il ne devoit pas ſe priver de ſes droits, en permettant qu'ils fuſſent baptiſez, ajoûtant encore que leurs peres & meres n'étant ni baptiſez ni inſtruits, ne pourroient pas les élever dans la Religion à laquelle ils auroient été initiez. Il lui dit encore d'autres choſes que le Pere feignit ne pas entendre, & après beaucoup d'autres diſcours, il lui demanda encore la même permiſſion, il reçût la même réponſe, & il fut encore refuſé.

Alors pour ſe débarraſſer du Pere, il ſonna une petite clochette qu'il portoit attachée à ſa ceinture, & dans le moment le Pere fut environné des Gar-

des du Soua la hache à la main, qui n'attendoient que le ſigne de leur maître pour lui enlever la tête de deſſus les épaules. Cela n'arriva pas. Le Soua ſe ſeroit fait une trop mauvaiſe affaire; mais il le fit chaſſer de ſon village à coups de pied & de poing. Le Pere reçût cet affront avec la patience d'un Miſſionnaire qui annonce un Dieu patient & crucifié, & l'attribua plûtôt à l'inſolence des ſoldats qu'à la mauvaiſe volonté de leur chef.

Le Prince Dom Louis Antoine ayant appris l'indigne traitement qu'on avoit fait à ſon pere ſpirituel ſon Plenipotentiaire, entra dans une furieuſe colere, & ſes Officiers lui ayant repreſenté la conſequence qu'il y avoit à ne pas ſouffrir une action ſi indigne, le Pere eût toutes les peines du monde à calmer l'indignation du Prince, & le déſir violent que ſes Officiers & ſes ſoldats avoient conçu de s'en venger. Il en vint enfin à bout.

Mais il arriva un nouvel accident qui penſa cauſer la ruine totale de ce Soua, & dans lequel on admira la vertu & la douceur du Prince nouveau Chrétien.

Pendant qu'on étoit occupé à faire le traité de pacification, le Soua en-

voya à ſon Souverain un préſent de pluſieurs charges de mahis. On reçût le préſent d'autant plus volontiers, que l'armée manquoit de vivres ; mais l'Officier Portugais dont nous avons parlé, ayant ce préſent pour ſuſpect, en donna à ſon cheval, qui n'en eût pas ſi-tôt mangé qu'il creva.

Alors tous les ſoldats coururent aux armes pour venger un crime ſi horrible. Il n'y eût que le Prince qui, quoiqu'offenſé juſqu'au vif, uſa d'une moderation incroyable. Il commanda à ſes Officiers d'appaiſer les ſoldats, parce qu'il n'étoit pas expedient de ſacrifier tous les gens de ce Soua dont la ruine étoit certaine ; en diſant qu'il n'étoit pas bien aſſuré que cela vînt du Soua ou de ſes gens, & qu'il ne falloit pas confondre les innocens avec les coupables, ſon deſſein étoit de gagner ces peuples par la douceur, & de les ſoumettre au joug de l'Evangile.

On trouva cependant le moyen d'ajuſter les differends qui étoient entre ces deux Souas. Le Prince regla les limites de leurs Juriſdictions, & leur fit faire la paix ; mais il ne pût jamais les obliger à renoncer à l'idolâtrie.

Le chagrin qu'il en eût fut recom-

pensé par la conversion de tous les autres Souas qui vinrent d'eux-mêmes demander avec ardeur le Baptême avec tous leurs peuples.

Le terme de deux mois que le Pere Prefet avoit fixé au Pere Jean Antoine pour demeurer auprès de Guzambanbé étant expiré, il pria le Prince de lui permettre de se retirer. Ce Prince eût beaucoup de peine à y consentir, & en effet il est difficile de penser quelle fut la raison du Pere Prefet de retirer de ce poste un homme qui y étoit si necessaire, qui avoit fait beaucoup en très-peu de tems; mais qui n'avoit pourtant encore qu'ébauché la grande affaire de la conversion de cet Etat. Il est vrai que le Prince étoit baptisé, que la plûpart de ses enfans, de ses Officiers, de ses peuples avoient suivi son exemple; mais il y en avoit un bien plus grand nombre qui étoient demeurez dans l'idolâtrie, & qui ne voyoient qu'avec un extrême dépit que leur Souverain avoit abandonné la Religion de ses peres. Je sçai que le nombre des Missionnaires étoit fort petit, & les besoins de ces vastes Etats très-grands; mais y avoit-il de la prudence à courir ainsi de côté & d'autre, ébaucher une affaire de

cette importance, la laisser imparfaite, en commencer une autre, & sauter, pour ainsi dire, de branche en branche. Je ne pousserai pas plus loin mes reflexions, je suivrai mon Auteur qui est ce même Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo, que ses grandes actions & ses grands travaux ont rendu si cher au S. Siege, qu'après être venu à Rome rendre compte à la Congregation de la Propagande de l'état du Christianisme de ces pays, elle l'obligea d'écrire la Relation dont nous donnons ici la traduction, & l'engagea de retourner dans ce pays avec la qualité de Prefet & de Superieur general de tous ses Confreres au lieu du caractere Episcopal, que sa très-profonde humilité l'empêcha de recevoir.

Dom Louis Antoine Guzambanbé ayant enfin consenti au départ de son pere spirituel, ordonna à un Officier de lui donner cinq bons Negres pour le conduire du camp jusqu'à sa residence d'Oacco. Cela fut executé. Le Pere se mit en chemin avec ces cinq Negres, & les deux qu'il avoit amenez avec lui d'Embacca. Quatre de ces Negres l'abandonnerent le quatriéme jour de leur marche au milieu d'une épaisse

forêt, & emporterent avec eux les vivres qui devoient servir à toute la troupe, qui de huit réduite à quatre poursuivit son chemin, & vêcurent pendant quatre journées qu'ils employerent à se rendre à Oacco de certains fruits appellez Nubulli qui sont peu differens des nefles d'Europe. Il croyoit trouver en cet endroit le secours qui lui étoit necessaire pour se remettre de la fatigue du voyage qu'il venoit de faire, & d'une indisposition assez considérable qu'il avoit contractée; mais par malheur pour lui le Tendala du Prince, ses parens & sa Cour domestique étoient partis le jour précedent pour se rendre au camp. Il n'eut d'autre consolation que de voir les enfans qu'il avoit baptisez, d'en baptiser plusieurs autres, & des adultes qu'il avoit commencé d'instruire.

Au bout de quelques jours il s'adressa au Vice-Gerent, & en vertu d'un ordre du Prince qu'il lui communiqua, il lui demanda ce qui lui étoit necessaire pour continuer son voyage. Cet homme insolent, barbare & des plus attachez à l'idolâtrie, refusa d'obéïr à l'ordre de son Souverain, le maltraita de paroles en lui reprochant qu'il étoit cause que son maître avoit

embraſſé la Foi des Blancs.

Le Pere ne pouvant rien obtenir de cet obſtiné partit avec ſes deux Negres, & trouva à deux lieuës de là un village. Il alla ſaluer le Gouverneur, lui dit ce qui lui étoit arrivé à Oacco, & lui montra les ordres qu'il avoit du Prince. Cet Officier envoya chercher ſur le champ le Vicegerent, lui fit une ſévere reprimande, & le menaça de l'indignation du Prince s'il n'alloit pas conduire en perſonne le Pere juſqu'à la Coanza.

Il fallut obéïr; mais comme il le faiſoit malgré lui, au lieu de le conduire par les chemins battus, il lui en fit prendre de ſi mauvais par des forêts preſqu'impenetrables, & ſi dangereuſes à cauſe des bêtes ſauvages, que ce fut une eſpece de miracle que le Pere ne mourut pas de fatigue.

Etant enfin arrivé au bord de la riviere il pria les habitans de le tranſporter à *Mualla* ou à *Cabunda* qui ſont des Iſles de la Juriſdiction du Guzambanbé. Ces gens ayant appris qu'il avoit baptiſé leur Seigneur, refuſerent de le paſſer, & lui firent beaucoup d'inſultes à cauſe de cela.

Après avoir beaucoup attendu, il arriva heureuſement un Officier qui

venoit du camp, qui obligea ces habitans de le passer à Mualla.

Dès que ces Insulaires le virent, ils s'enfuirent & se cacherent, craignant, comme ils disoient, qu'il ne fût venu pour les obliger de se faire Chrétiens. Il n'y eut que les enfans qui étoient demeurez, qui peu à peu, & attirez par de petits presens, s'approcherent de lui, les peres & meres s'approcherent ensuite, & de leur consentement il en baptisa cinquante-neuf.

Il demeura quelques jours dans cette Isle. On le transporta ensuite à l'autre bord de la riviere. Il alla à la Cour du Roi Angola Aarii, où il trouva une lettre du Pere Prefet qui lui marquoit de se rendre au plutôt à Massangano où il l'attendoit.

Il partit aussi-tôt, & arriva au bout de cinq jours à un village dont le Gouverneur étoit beau-frere du Roi, & où il avoit baptisé autrefois beaucoup d'enfans & d'adultes.

En cherchant la maison du Soua il vit sur l'entrée d'une cabanne beaucoup de vases pleins des abominations de l'idolâtrie, il les rompit & jetta tout ce qui étoit dedans. Il n'étoit pas content & alloit faire quelque chose de plus quand il entendit le son d'une

clochette, & le bruit de gens qui venoient. *Voilà*, dit-il à ses Negres, *indubitablement le gardien de ce Chimpasso. Ne fuyons point, Dieu nous prendra en sa garde.* A peine avoit-il achevé ces paroles que ce gardien parut. Le Pere le reconnut d'abord pour celui qui avoit été cause qu'on avoit voulu le lapider à Maopongo.

Ce miserable avoit les épaules couvertes d'une peau de tygre qui pendoit jusqu'à terre, une autre peau semblable, mais plus courte, lui couvroit la poitrine. Les bords étoient garnis de petites clochettes & de grelots avec des cloux dorez. C'étoient des ornemens singuliers pour le pays où ces choses ne sont gueres d'usage. Il portoit une petite hache attachée à son col, un petit couteau sur l'oreille gauche, & à son côté une lame de fer rouillée en guise de cimeterre. Il avoit sur le devant de la tête deux grandes plumes d'un certain oyseau de proye qui faisoient comme deux cornes; & à la main droite un grand bâton, dont le bout recourbé faisoit une espece de croce ou de bâton pastoral. Tel étoit l'habillement de ce fourbe.

Dès qu'il apperçut le Missionnaire il se mit à fuir de toutes ses forces,

& lui étant tombé dans sa fuite quelques-unes des babiolles dont il étoit paré, il n'osa pas s'arrêter pour les ramasser. Le Pere les prit.

C'est ainsi que Dieu permet que ces Ministres du démon soient frappez de crainte à la vûë d'un Prêtre du vrai Dieu, & que le diable dont ils sont possedez n'ose pas se compromettre avec ses serviteurs.

Mais si le courage leur manque, la voix ne leur manque pas. Celui-ci tout fuyant poussa des cris affreux, qui eurent bientôt rassemblé tous les habitans. Le Soua à leur tête & les armes à la main vint droit au Pere, & vouloit l'obliger à rendre au Magicien ce qu'il avoit laissé tomber en fuyant. Le Pere refusa de le faire, & se seroit plûtôt exposé à la mort, de sorte que le Soua & tous ses gens voyant que c'étoit en vain qu'ils le pressoient, & craignant qu'il ne les dénonçât au Viceroi d'Angolle qui n'auroit pas manqué de les faire châtier, ils n'oserent l'outrager, & se retirerent.

Mais la chose ayant été divulguée dans le village, il ne se trouva personne qui voulût le recevoir & le loger. Les deux Negres qui l'accompagnoient apperçurent une case abandonnée dans

un lieu élevé auprès du village, qui étoit tout couvert d'épines. Ils s'y retirerent pour y passer la nuit comme ils pourroient.

Le Soua l'y vint visiter le soir même, & lui apporta un coq pour présent. C'est dans l'usage du pays une priere tacite de se retirer au plûtôt. Le Pere le reprit de son impolitesse, le Soua feignant de ne pas bien entendre ce que le Pere lui disoit, juroit que c'étoit sa pauvreté qui l'empêchoit de faire mieux; mais qu'il lui avoit apporté un peu de vin de palme comme une marque de son affection. Justement, dit le Pere, tu m'apporte du poison, jusqu'où va ta perfidie? Le Soua parut indigné de ces paroles, & pour rassurer le Pere il en but en sa présence. Mais le traître s'étoit auparavant muni l'estomac d'un contrepoison qui empêcha l'effet de celui qu'il but. Le Pere qui devoit sçavoir ces tours de fourberies fut assez simple pour en boire un peu; mais ce peu étoit encore beaucoup trop. Il sentit dans quelques momens des douleurs affreuses, le corps lui enfla, il seroit mort sur le champ s'il n'eût pris un puissant contrepoison qu'il portoit sur lui, & que tous les Européens ne manquent

jamais d'avoir ſur eux, pour ſe garantir de la fureur & de la malice de ces peuples qui ne ſe parent ſouvent du nom de Chrétiens que pour leurs interêts, & afin qu'on ſe défie moins de leurs ſupercheries.

Le Soua voyant que ſon poiſon avoit eu l'effet qu'il en eſperoit, ſe retira & ne parut plus, & le Pere voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui dans ce village, partit & ſe traîna comme il pût à l'aide de ſes deux Negres à un autre village qui étoit à deux lieuës de ce premier. Les convulſions cauſées par le poiſon augmenterent beaucoup en ce lieu, de ſorte que le Soua ayant peur qu'il ne mourût chez lui, & qu'on ne lui imputât le crime, ſe hâta de le faire tranſporter à Cambambé Forteresſe des Portugais, qui en eſt diſtance de neuf lieuës. Le Pere y arriva dans un très-mauvais état ; mais il eût la conſolation d'y trouver le Pere Prefet qui le fit porter à Maſſangano, & qui l'y accompagna. On lui donna en cet endroit de ſi bons remedes qu'on lui conſerva la vie, dont la fin n'étoit pas encore arrivée ; mais on ne put empêcher que le venin qui s'étoit répandu par tout ſon corps ne ſe jettât ſur les jambes. Il y cauſa une enflure dou-

loureuſe qu'il a portée juſqu'au tombeau.

Dès qu'il fut ſuffiſamment guéri, le Pere Prefet l'envoya à la Cour de la Reine Zingha où il fit les belles choſes que nous avons décrites dans l'hiſtoire de cette Princeſſe, à laquelle nous renvoyons les Lecteurs.

CHAPITRE II.

De la Province de Lubolo.

NOus avons remarqué dans la deſcription du Royaume d'Angolle, qu'au-delà de la riviere de Coanza il y a un pays très-vaſte nommé Lubolo, qui comprend les neuf Provinces ſuivantes, Chiſſama, Sumbi, Binguella, qui avoit autrefois le titre de Royaume, Scella, Rimba, la haute Bembé, Tamba, Oacco, & Cabezzo, auſquelles ſi on y joint Lubolo, on aura le nombre de dix Provinces. Ces Provinces étant environnées de montagnes & de rochers eſcarpez, qui les mettent à couvert des inſultes & des pillages des ennemis, ſont regardées comme les plus ſûres & les meilleures de l'Etat.

Chacune de ces Provinces a son Gouverneur particulier, duquel dépend une quantité de Titulaires & de Vassaux.

Les Provinces de Lubolo, de Binguella, de Tamba, d'Oacco & de Cabezzo sont depuis très-long-tems conféderées avec les Portugais, elles ont embrassées la Foi Chrétienne tant bien que mal. Les autres sont demeurées dans l'idolâtrie, ou si quelques-unes ont embrassé la Foi par politique, c'est avec tant de tiedeur, & un mélange si monstrueux des superstitions Payennes, qu'ils sont plûtôt des idolâtres que des Chrétiens. Tout le desordre qu'on remarque dans ces gens vient absolument de leurs chefs qui sont des gens volages, menteurs, fourbes, dissimulez, avares, sans Foi, sans raison, & qu'il est rare de voir une année entiere dans l'obéïssance qu'ils ont promise à un Prince pour joüir de sa protection dont ils avoient besoin quand ils ont traité avec lui. C'est de là que naissent entre eux tant de jalousies, de querelles, de meurtres, de pillages, de guerres, dont la fin est toûjours un accommodement frauduleux qu'ils cherchent à rompre dans le moment même qu'ils le concluent.

Dom Fernand Viaria né au Bresil étant Viceroi d'Angole en 1658. voulut établir dans ces Provinces une paix plus stable qu'il n'y en avoit eu jusqu'alors. Il jugea qu'il étoit necessaire pour y parvenir d'abaisser l'orgueil des Souas idolâtres, qui sembloient ne chercher autre chose que la ruine de ceux qui étoient Chrétiens. Dans ces occasions les idolâtres refusoient de se soumettre à l'arbitrage des Portugais, & negligeoient de rendre à la Couronne le respect, les tributs & les autres devoirs ausquels ils étoient obligez. Pour cet effet il fit un nouveau traité avec les Souas Chrétiens, & même avec celui de Rimba, quoiqu'idolâtre, parce que ce Gouverneur ayant sous sa Jurisdiction vingt-deux Feudataires, il étoit en état de joindre à l'armée Chrétienne un grand nombre de bons soldats. Il esperoit par ce moyen reduire les autres idolâtres, & travailler même pour l'avantage de ce Soua, comme il arriva en effet.

Il écrivit au Pere Seraphin de Cortonne, & lui demanda un Religieux Prêtre pour être le Chapelain de l'armée, & qui pût en même-tems catechiser les Infideles, & poursuivre ce qui avoit été commencé l'année pré-

cedente par la converſion de Guzambanbé.

Cette demande embaraſſa beaucoup le Pere Prefet. Il n'avoit aucun de ſes Religieux qui ne fût employé, & qui n'eût du travail au delà de ſes forces. Il ne pouvoit pourtant refuſer le Viceroi. Après y avoir bien penſé il jetta les yeux ſur mon Auteur le Pere Antoine de Montecucullo qui ſçavoit en perfection la langue & les coûtumes de ces peuples. Il lui en envoya l'ordre, & auſſitôt mon Auteur ſe rendit à Maſſangano, qui étoit le lieu d'aſſemblée & la place d'armes de toute l'armée.

Peu de jours après l'armée ſe mit en marche, elle n'étoit d'abord compoſée que de deux milles Negres & de cinq cens Blancs tous gens de valeur & d'experience, preſque tous Officiers reformez ſous la conduite d'un Commandant Portugais, homme prudent, ſage, brave, & d'une grande experience.

Ce nombre étoit bien mediocre; mais chemin-faiſant on devoit ſe joindre aux autres troupes qui devoient compoſer l'armée.

Le Soua Dom Louis-Antoine Guzambanbé, que mon Auteur avoit ba-

ptisé l'année précedente, attendoit l'armée Portugaise sur les bords de la Coanza, il avoit avec lui les troupes de ses Provinces en grand nombre & bien disciplinées.

Dès qu'il apperçût son pere spirituel il courut à lui, l'embrassa tendrement, & lui dit que depuis qu'il l'avoit quitté il n'avoit rien désiré avec plus d'ardeur que le plaisir de le revoir encore. Je n'ai rien oublié, lui disoit ce fervent Chrétien, de tout ce que vous m'avez enseigné, & pour vous en donner une preuve, voilà une grande croix que j'ai fait faire, je vous prie de la benir, & de la planter sur cette colline, afin que tous ceux qui passent sur cette riviere la puissent voir & l'adorer.

Le Pere fit ce que Guzambanbé souhaitoit, il benit la croix, elle fut portée avec respect par ce Prince & par ses premiers Officiers au sommet d'une colline, au pied de laquelle la riviere passoit, on chanta des Hymnes & des Cantiques à l'honneur du vrai Dieu, on la planta, & elle fut saluée de toute l'armée comme le signe de notre Redemption, & une assurance de salut & de toutes sortes de prosperitez à ceux qui en reveteroient les mysteres.

L'armée entra dans la Province d'Oacco, & le Pere eût la consolation d'y trouver sur la route que tenoit l'armée un grand nombre de personnes, qui instruites ou par Guzambanbé ou par des interpretes sous ses ordres, venoient demander le Baptême, & d'autres qui apportoient leurs enfans pour recevoir la même grace.

De cette Province on entra dans celle de Cabezzo. On trouva au pied d'une montagne haute & escarpée, qu'il sembloit que la nature avoit faite à plaisir, une Libatte bien fortifiée qui appartenoit à un des Rebelles qu'on alloit attaquer. Les Milices l'investirent aussitôt autant qu'elle le pouvoit être; mais elles furent repoussées avec une perte à peu près égale des deux côtez, & furent obligées de se retirer dans le camp.

Le Pere Jean-Antoine parcourant le camp pour donner les secours de son ministere aux blessez trouva un soldat d'Angolla-Aarii, qui avoit reçu un coup dans la poitrine si dangereux qu'on croyoit qu'il n'avoit que quelques momens à vivre. Il lui demanda s'il étoit baptisé. Le blessé répondit qu'il ne l'étoit point, quoique depuis long-tems il eût un grand de-

ir de l'être. Le Pere le consola de son
nieux, l'exhorta à mettre toute sa
onfiance en Dieu, l'assurant que l'ef-
et du Baptême se répandoit non seu-
ement sur l'ame dont il effaçoit tou-
es les taches ; mais souvent même sur
e corps, quand l'intention étoit
roite & sincere. Comme il le trouva
ien instruit, il le baptisa en présence
e bien des gens, dont quelques-uns
ui étoient infideles se mocquerent ou-
ertement de ce que le Pere avoit dit
u blessé. Il arriva cependant que ce
lessé désesperé de tout le monde fut
ueri au bout de dix jours. Cette gué-
son qu'on pouvoit regarder comme
iraculeuse, fit un effet considerable ;
eux qui avoient désesperé de la gue-
son du blessé, & qui s'étoient moc-
ué des promesses du Pere les voyant
ccomplies, s'approcherent de lui,
couterent avec docilité ses instruc-
ons, & reçurent le baptême.
Cependant le siege qu'on avoit for-
é devant cette mauvaise place n'a-
ançoit point. Les assiegez favorisez
e la situation du lieu, & des retraites
u'ils s'étoient ménagées dans la mon-
gne se defendoient à merveille, fai-
ient de frequentes sorties, & quoi-
u'ils fussent toûjours repoussez avec

perte, les Officiers de l'armée des Assiegeans resolurent de lever le siege, peut-être dans la vûë d'attirer l'ennemi en vaste campagne, où ils étoient bien sûrs de le défaire. On le leva en effet : mais l'ennemi qui étoit conduit par des Chefs qui sçavoient leur metier, garda toûjours l'avantage de la montagne, au pied de laquelle l'armée étoit obligée de marcher, & pendant quatre jours entiers il ne cessa de la harceler par des escarmouches continuelles. On le repoussoit à la verité vivement, mais la facilité de la retraite faisoit qu'il ne se rebuttoit point. Il tomba une nuit sur l'arriere-garde avec tant de bravoure & de conduite, que si toute l'armée n'avoit fait volte-face, elle auroit été entierement défaite.

Dans cette action qui fut fort chaude, il y eut un soldat des Alliés qui reçut un coup dans le ventre qui lui mit dehors les intestins. On apella le Pere pour lui donner les secours qui dépendoient de lui, il y courut & obligea un Chirurgien Portugais à lui remettre les intestins dans leur place & à bander sa playe. Avec ce secours le blessé recouvra la parole. Le Pere lu demanda s'il étoit baptisé. Il lui repon

di

dit qu'il étoit Chrétien, qu'il ſe nommoit Antoine ; mais qu'il n'étoit pas baptiſé, & qu'il le conjuroit de lui accorder la grace du baptême pour l'amour du vrai Dieu dont il avoit toûjours profeſſé la Religion, & qu'autrement il mourroit dans le déſeſpoir.

Il n'eſt pas rare de trouver de ces ſortes de Chrétiens. Ils ſe font honneur de cette qualité, prennent eux-mêmes des noms de Saints, & ne ſe font baptiſer que dans la derniere extrêmité.

Le bleſſé étoit de ce nombre. Le Pere lui fit faire tous les actes qu'il ugea neceſſaires, le baptiſa & le vit nourir quelques momens après qu'il ût reçu le Sacrement.

L'ennemi ayant enfin été repouſſé e maniere qu'il n'eut plus envie de evenir chagriner l'armée, on trouva n Soua idolâtre, qui ſe diſoit bien inentionné pour les Portugais, & qui onſeilla au General d'attaquer une lace dont il diſoit que le Seigneur toit l'ennemi implacable des Portuais & de la Religion Chrétienne. Il ffroit de joindre ſes troupes à celles es Portugais & de leurs Alliés. On crut, & ſous ſa conduite l'armée

entra dans les terres de ſa Juriſdiction. Il pria alors le General de laiſſer le Pere dans ſon village principal, diſant qu'il vouloit que tous ſes ſujets reçuſſent le Baptême, comme il avoit réſolu lui-même de le recevoir. Il lui dit enſuite qu'il étoit inutile que toute l'armée allât à l'entrepriſe qu'il lui avoit propoſée, qu'une partie ſuffiroit avec ſes troupes, à la tête deſquelles il ſe mettroit.

Le General Portugais donna dans ce paneau, & en parla au Pere, l'exhortant de ne pas perdre l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de faire un ſi grand nombre de Chrétiens; mais le Pere ſe doutant qu'il y avoit là-deſſous quelque trahiſon cachée, s'y oppoſa, remontra en plein conſeil qu'il n'étoit pas de la prudence de ſéparer ainſi l'armée, & que ſi ce Seigneur avoit veritablement envie de ſe faire Chrétien il ſeroit tems d'y penſer quand l'entrepriſe qu'il avoi propoſée ſeroit achevée. On le crut, l'armée entiere & en corps y marcha & on arriva au pied d'une montagn haute & eſcarpée, au pied de laquell étoit le village qu'on vouloit attaque On n'avoit pas encore achevé de di tribuer les poſtes, qu'on entend

très-distinctement des voix qui sortoient de la place, qui avertissoient de se donner de garde de la trahison que ce méchant Soua vouloit faire. Ces avis l'épouvanterent, & sa conscience lui reprochant son crime, il prit la fuite avec tous ses gens pour éviter la punition. Mais les troupes Portugaises & Alliées outrées de cette supercherie le poursuivirent comme des lions irritez, le joignirent, le tailleren en pieces avec la plûpart de ses gens, & ramenerent quatre cens prisonniers ou esclaves au camp.

Cependant le village se trouvant dépourvû de vivres, & de ce qui étoit necessaire pour sa deffense, se rendit en quelques heures à composition, & le Seigneur ayant fait hommage à la Couronne de Portugal, se fit baptiser & se joignit avec ses troupes à l'armée royale, à laquelle il fut dans la suite d'un grand secours. Le dessein du traître étoit de saccager entierement cette bourgade, après qu'il l'auroit pris, & d'en faire autant à l'armée si on l'avoit séparée en plusieurs corps comme il le proposoit.

Il arriva dans ce village une chose si extraordinaire qu'elle mérite place dans cette Relation. On vint cher-

cher avec empressement le Pere Jean Antoine pour confesser un malade que l'on disoit prêt de mourir. Le Pere y alla sur le champ, & trouva que celui qu'on disoit prêt à mourir n'avoit aucune apparence d'être malade, & qu'il s'entretenoit avec ses amis qui étoient autour de lui. Il crut qu'on s'étoit voulu mocquer de lui, & leur en fit une reprimande. Mais ces gens ayant découvert la poitrine & le dos du malade, firent voir au Pere une excrescence entre cuir & chair ronde comme une corde qui environnoit à deux ou trois tours le corps de cet homme, qui avoit un mouvement visible & sensible, & dont les deux extrêmitez s'approchoient sensiblement l'une de l'autre, & n'étoient pa[s] éloignées l'une de l'autre & prêtes [à] se joindre.

Le Pere après avoir admiré un[e] chose si extraordinaire demanda au[x] assistans ce que c'étoit. Ils lui diren[t] qu'on appelloit cette maladie *le m[al] du serpent*, & que quand la tête & [la] queue du serpent se joignoient, l[a] tête suçoit la queue, & pressoit te[l]lement le malade qu'elles l'étouffoien[t] comme il alloit arriver bientôt.

Le Pere fit sortir tout le mond[e]

confeſſa le malade, l'exhorta, le conforma à la volonté de Dieu, & le diſpoſa à la mort, puiſqu'il n'y avoit point de remede.

Mais comme il n'y a point de maladie ſur la terre à laquelle la bonté de Dieu n'ait pourvû le remede, il entra un ſoldat dans la caſe qui s'offrit de le guérir. Le Pere voulut être préſent à cette operation, afin d'empêcher qu'il n'y entrât quelque pact ou quelque ſuperſtition des idolâtres. Le ſoldat Medecin y conſentit, & ayant fait quelques poignées de certains joncs durs & piquans, il ſe mit à flageller e malade de toutes ſes forces aux endroits où le ſerpent paroiſſoit.

Le ſerpent ſe remuoit ſenſiblement, & tâchoit de ſe dérober aux coups que ce nouvel Eſculape faiſoit tomber principalement ſur la tête, de telle orte que tout le corps de la bête ſe mit en un petit peloton, & ne donna ucun ſigne de mouvement ni de vie. lors le ſoldat aſſura que le ſerpent toit mort.

Cette flagellation dura une bonne emi-heure; on peut juger de la douur qu'elle cauſa au malade patient. ne s'en plaignoit pourtant pas beauoup; car outre que les Negres ſont

durs & patiens, il aimoit mieux souffrir ce tourment que la mort. Le soldat fit brûler tous les joncs dont il s'étoit servi, & mêla leur cendre avec une quantité de miel dont il fit un cataplasme qu'il mit sur l'endroit où le serpent mort s'étoit retiré, & pendant quatre jours de suite il eut soin de renouveller le cataplasme, au bout desquels l'enflûre que causoit le corps du serpent, & toutes les meurtrissures de la flagellation se trouverent gueries & dissipées, & le malade parfaitement gueri. C'est dommage que mon Auteur ne se soit pas informé plus particulierement de la cause & du principe d'un mal si extraordinaire. Il semble qu'il ait quelque connexité avec les vers de Guinée qui se forment entre cuir & chair, qui à la verité peuvent causer la mort de ceux qui en sont attaquez; mais d'une maniere bien differente de celle-ci. J'en ai parlé dans mon Histoire de Guinée, intitulée Voyage du Chevalier des Marchais, où le Lecteur pourra avoir recours.

L'armée confederée parcourut presque toutes ces Provinces, remportant des victoires entieres sur ces Rebelles, & obligeant de reconnoître la

Couronne de Portugal, ceux qui jusqu'alors s'étoient fait gloire de vivre dans l'indépendance.

Elle assiegea entre autres places un Bourg qu'un certain Enchanteur s'étoit vanté de deffendre avec les seuls secrets de son art. Les habitans qu'il avoit séduits le voulurent recompenser par avance de ses peines, & lui donnerent la valeur de deux cens vingt-cinq écus.

Dès que l'armée arriva à la vûe de la place, les habitans sortirent par le côté opposé, & vinrent attaquer l'arriere-garde avec des cris extraordinaires & beaucoup de valeur, s'imaginant qu'avec l'aide de leur sorcier ils la mettroient en desordre, & que le reste de l'armée auroit le même sort. Mais ils trouverent des troupes bien disciplinées & accoûtumées à vaincre, qui firent volte-face, garderent bien leurs rangs, & les attaquerent si vigoureusement que tout ce qui étoit sorti fut taillé en pieces, & l'assaut ayant été donné de tous côtez en même-tems la place fut emportée, & les hommes qui étoient restez dedans en assez petit nombre tuéz ou faits esclaves.

La consequence de cette conquête

qui coûta très-peu, fut qu'on trouva un très-grand nombre d'enfans & de femmes qui demanderent le Baptême que le Pere leur administra après les avoir instruits, autant que le tems & leur capacité le lui permirent.

Mais la plus remarquable des conquêtes de l'armée Confederée fut celle de la grande Libatte appellée *Cangunzé*, c'est à-dire, la maîtresse des forces.

Cette Libatte capitale de la Province de Scella est située au milieu d'une petite vallée très-agréable & très-fertile, toute environnée de rochers hauts & escarpez comme des écüeils, qui assurément la rendroient imprenable si elle étoit deffenduë par des gens qui sçussent le mêtier de la guerre.

On assuroit que quoiqu'elle eût été attaquée plusieurs fois, elle n'avoit jamais été prise, parce que quand les habitans avoient été forcez au point même que les assiegeans étoient entrez dans son enceinte, ils avoient l'adresse de se retirer dans des vastes cavernes creusées naturellement ou par art dans ces rochers, d'où ils attaquoient sans relache leurs ennemis, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre,

quelquefois de tous côtez en même-tems, & toûjours à couvert de leurs retranchemens inaccessibles, qu'ils les fatiguoient & les forçoient enfin à se retirer. Le Soua & ses gens étoient d'ailleurs de braves gens, qui sûrs de leur retraite & connoissant bien l'avantage de leurs rochers se croyoient en état de resister à cette attaque, comme ils avoient resisté à beaucoup d'autres; mais ils furent trompez. Le General Portugais étant entré dans le vallon, & ayant reconnu la place, ât élever de bons épaulemens avec les banquettes qui mettoient ses trou-es à couvert des mousquetades des nnemis, il fit faire un grand nombre le fascines que ses gens poussoient levant eux à mesure qu'ils s'appro-hoient de la place, & par ce moyen n vint au pied de l'enceinte sans erte.

On donna un assaut avec toute la igueur imaginable, il fut soûtenu de iême, & on perdit quelques gens. lais les Negres en assiegeant s'étant û attaquez en flanc de dessus deux rands rochers qui étoient comme eux cavaliers, sur lesquels le Soua voit placé sa meilleure mousquete-e, ils perdirent cœur & se feroient

débandez si le General qui ne pouvoit pas avec ses seuls Européens continuer l'attaque, n'eût fait battre la retraite. On rentra donc dans les retranchemens, il fit la revûe des troupes, & faisant remarquer aux troupes auxiliaires le peu de perte qu'elles avoient faites, il les harangua, les picqua d'honneur, & leur remit le cœur & le courage que la réputation de cette place, qu'on disoit à tort imprenable leur avoit ôté. Ils crurent qu'ils le suivroient par tout.

Le jour suivant on vit dès le lever du soleil les assiegez, qui du haut d'un rocher se mocquoient de nos Officiers & de leurs soldats, & leur reprochoient leur poltronerie. Le General les laissa dire, & se contenta de tenir ses gens en bataille, & tous prêts à bien faire. Il remarqua que les habitans d'une Bourgade voisine venus au secours des assiegez tiroient sur le flanc de son arriere-garde. Il détacha ses meilleurs piétons, qui ayant pris un détour prirent ces braves par derriere, les taillerent en pieces, & s'établirent sur cette hauteur, qui servit beaucoup à deffendre le camp & à resserer les assiegez. La défaite de ce secours qui étoit composé des plus bra-

ves du pays fut très-ſenſible aux aſſiegez. Les Negres qui remporterent cet avantage, quoique Chrétiens, avoient été autrefois Giagues, ils avoient faim, & voyant tant de cadavres, ils ſe mirent à les rôtir & à les manger. Le General eût beau crier & menacer les Officiers, il fallut les laiſſer faire; car enfin une poitrine graſſe, charnuë & rôtie à propos eſt une furieuſe tentation pour un Antropophage.

On demeura quelques jours dans l'inaction en attendant les troupes du Soua de Rimba, Giague de profeſſion; mais Feudataire & Allié des Portugais. Ce ſecours étoit neceſſaire vû la force & la ſituation des lieux.

Il arriva, il étoit compoſé d'un gros corps de bonnes troupes commandées par le frere du Soua, qui vint, ſelon la coutume, demander un étendart au General, & du vin pour l'idole qu'ils avoient apportés. Les deux armées s'approchant, ſe ſaluerent à l'ordinaire. Le General fit délivrer à l'Officier ce qu'il lui avoit demandé, & on marqua les quartiers que ces troupes devoient occuper.

Mon Auteur le Pere Jean-Antoine n'étoit pas au camp quand cela ſe

passa. Il étoit sur une petite éminence à deux portées de fusil du camp d'où il découvroit tout ce qui se passoit. Il vit deux Giagues revêtus comme ont accoûtumé de l'être leurs Ministres qui portoient le coffre ou l'arche de l'idole, & qui après l'avoir aspersée de vin, comme pour lui donner à boire, en chantant certaines chansons à son honneur, firent gravement une procession autour du camp, & promettoient à tous les soldats l'assistance particuliere de l'idole. Il vit tous les soldats idolâtres se prosterner avec respect devant l'idole à mesure qu'elle passoit devant eux, il entendit les cris de joye, les battemens de mains, & comme il étoit accoûtumé à ces ceremonies, il n'eût pas de peine à deviner ce qu'elles signifioient, & quand il auroit eu quelque doute là-dessus, il auroit été entierement levé quand il apperçut l'étendart. Il en eût le cœur percé de douleur. Il vola, pour ainsi dire, où étoit le General, & lui fit voir le préjudice qu'il portoit à la Religion & à son propre honneur d'autoriser de telles ceremonies, & d'y contribuer. Le General lui répondit qu'il n'avoit point eu de mauvaise intention en cela, qu'il avoit

cru pouvoir s'accommodet dans cette occaſion aux pratiques des Giagues dont il avoit alors beſoin, & qu'il avoit cru en leur cedant quelque chot ſe les pouvoir amener par cette condeſcendance à notre Religion. L'action étoit mauvaiſe en elle-même ; mais l'intention étant bonne, le Pere s'appaiſa, & pria Dieu de pardonner cette imprudence au General.

On partagea l'armée en trois corps afin de reſſerrer de plus en plus l'ennemi. Le Pere exhorta les Chrétiens à ſe préparer à l'attaque par la confeſſion de leurs pechez, & ils le firent.

On partagea tellement les troupes qu'on mêla les Compagnies d'Européens avec celles des Negres Gentils, afin qu'ils les empêchaſſent de ſe débander ou de s'abandonner à leur fureur. On s'approcha ainſi des retranchemens qui faiſoient l'enceinte de la Libatte, & on les attaqua avec une vigueur très-grande. On avoit placé les meilleurs Mouſquetaires d'une maniere qu'ils pouvoient empêcher les aſſiegez de ſe préſenter pour deffendre leur enceinte. Le Seigneur de la Libatte fut bleſſé avec un grand nombre de ſes gens. Cet accident mit le déſordre dans ſes troupes, ils en-

furent consternez ; mais la place étoit si forte que cela ne suffisoit pas à l'armée confederée pour l'emporter. La prudence des Officiers y suppléa. Ils firent élever avec une diligence extraordinaire un épaulement de fascines qui mettoit leurs gens à couvert, & découvroit les ennemis, qui se voyant tirez comme au blanc, sans pouvoir faire la même chose, se deffendoient en désesperez ; mais ils ne purent empêcher que l'armée confederée ne s'emparât du principal rocher, qui étoit comme un bastion qui couvroit l'entrée de la Libatte.

La même nuit les assiegez ouvrirent un chemin soûterain qu'ils avoient pratiqué, & étant sortis par ce passage, ils maltraiterent le flanc de l'armée ; mais ils en porterent la peine bientôt après, car s'étant inconsiderément postez entre ce rocher & l'enceinte de la Libatte croïant que les troupes confederées seroient contraintes de l'abandonner ; ils y furent attaquez & environnez de telle sorte, les uns combattant en désesperez, & les autres aiguillonnez par la gloire & par les pertes qu'ils avoient faites, que le combat fut long, rude & sanglant, les ennemis

y furent tellement défaits, qu'il n'en resta pas un seul pour en aller porter les nouvelles.

Ceux des assiegez qui étoient sur l'autre rocher voyant cette boucherie, mirent le feu aux cases de la Libatte, & se retirerent dans leurs cavernes.

Les Portugais voyant la Libatte abandonnée, douterent pendant quelque-tems s'ils y devoient entrer, craignant de donner dans quelque embuscade. Les Giagues de Rimba offrirent d'y entrer les premiers, & de se rendre maîtres d'un autre rocher élevé qui étoit au milieu, & qui étoit comme une nouvelle forteresse ou une citadelle, où les assiegez se pouvoient deffendre & incommoder ceux qui seroient entrez dans l'enceinte. On leur accorda ce qu'ils demandoient. On partagea l'armée en deux corps, afin qu'on pût combattre en même-tems contre ceux qui seroient dans cette Forteresse, & contre ceux qui étoient dehors.

Cette précaution fut très-sage; car dès que le feu eût dévoré les cases, on s'apperçut que les assiegez étoient rentrez en partie dans leur enceinte pour la deffendre, étant soutenus de

ceux qui étoient dans les cavernes.

Les Rimbis gens robuſtes, vigoureux & braves étoient à la tête. Les Portugais les ſoutenoient. On donna l'aſſaut, les Rimbis furent repouſſez avec perte ; les Portugais ſe preſenterent, & donnerent le tems aux Rimbis de ſe remettre en ordre. Les aſſiegez furent vaillamment ſoûtenus par ceux qui étoient poſtez ſur les bouches des cavernes. Les Rimbis ayant repris leur poſte, & la tête de l'attaque firent des prodiges de valeur, ils couperent les paliſſades, renverſerent les groſſes pierres qui les ſoûtenoient, écarterent & couperent les hayes de groſſes épines, & entrerent dans la place qui fumoit encore. La moitié de l'armée les ſuivit, & on inveſtit le rocher du milieu. Les aſſiegez s'y deffendirent en braves gens, étant ſoûtenus par un corps qui étoit encore maître d'un côté de la place. Le combat fut ſanglant. Les Rimbis y perdirent plus de cent hommes, dont les aſſiegez tâchoient d'enlever les corps pour les dévorer. Mais les Rimbis ayant gagné le derriere des ennemis qui étoient attaquez de front par les Portugais, il ſe fit une boucherie épouventable de ces gens. Ceux qui

deffendoient le rocher l'abandonnerent, & se retirerent avec précipitation dans les cavernes hors de l'enceinte, de sorte que l'armée se mit en possession de la place, & y fit les retranchemens convenables ; car la victoire n'étoit ni complette ni assurée pendant que les ennemis étoient maîtres de leurs cavernes, d'où ils pouvoient beaucoup incommoder ceux qui étoient dans la ville, & encore plus ceux qui étoient demeurez dans le camp.

Les ennemis qui avoient brûlé toutes les munitions de bouche qui étoient dans la ville, en avoient en abondance dans leurs cavernes, & sçavoient que l'armée confederée en manquoit. Ils tendirent un piege à ces troupes affamées où bien des soldats perdirent la vie. Ils exposerent quantité de vivres aux bouches de leurs antres, les [illegible]imbis, comme les plus hardis, ne manquerent pas d'y aller en foule pour les enlever, & les ennemis les tuoient sans avoir rien à craindre de leur part, de sorte qu'excepté la prise de la ville, l'avantage étoit assez égal des deux côtez pour le nombre des morts.

Le General Portugais ayant assem-

blé tous les chefs, fit resoudre de terminer l'affaire par le feu. On deffendit à tous les soldats de s'approcher des cavernes; & on envoya couper quantité de bois dans les forêts dont on fit des grosses piles aux entrées de ces grottes, & à la faveur d'un bon vent qui vint tout-à-propos, on y mit le feu, pendant que les meilleurs mousquetaires disposez en certains lieux élevez tiroient à coup sûr sur ceux qui se présentoient pour sortir.

Le vent chassant la fumée & la flamme dans ces lieux souterrains, les miserables qui s'y trouvoient renfermez hurloient comme des désesperez, jusqu'à ce que la fumée les eû étouffez, ou que la flamme les gagnât Les plus intrepides voulurent se sauver au travers, la plûpart y demeurerent, d'autres furent tuez à coup de fusils, les plus heureux en furen quittes pour leur liberté.

Le Seigneur de Cagunzé étoit reti ré avec ses enfans & ses principau Officiers dans une caverne, d'où l'o n'avoit pu approcher. Voyant qu tout étoit désesperé, sa hardiesse & sa temerité l'abandonnerent, il éto blessé; mais la vie lui plaisoit enco

re. Il trouva moyen de faire paſſer des Députez juſqu'au General Portugais. Il offrit de ſe rendre vaſſal & tributaire de la Couronne, de donner des ôtages de ſa parole, de recevoir le Baptême avec ſes enfans, & ce qui lui reſtoit de gens, & de joindre ſes troupes à celles des Portugais toutes les fois qu'il en ſeroit requis. Ces conditions furent acceptées ; le traité fait & ſigné, les ôtages donnez ; on publia la paix, on en fit les réjoüiſſances, il vint au camp, reçut en la forme ordinaire l'inveſtiture de ſes Etats, & dès ce moment il ſe fit inſtruire des myſteres de notre ſainte Religion.

On ſe mit auſſi-tôt à rétablir les caſes en moins de ri.n. Il y en eut mille en état d'être habitées, & on fit une grande & haute cabanne pour ſervir d'Egliſe. Elle n'étoit que de bois, couverte de feüilles d'Inſanda, avec des murs de paille & de terre, ſelon la coûtume du pays. On y dreſſa un Autel, le Pere Jean-Antoine y celebra les divins myſteres avec une affluence extraordinaire de gens, qui quoiqu'idolâtres y étoient attirez par la nouveauté & par la majeſté du ſervice qui s'y faiſoit.

Il y faiſoit deux fois chaque jour des Inſtructions & le Catechiſme, & ſe donna tant de peines qu'en moins de huit jours tous ces peuples ſçurent parfaitement l'Oraiſon Dominicale, la Salutation Angelique, le Symbole des Apôtres, & les préceptes du Décalogue en leur langue. Il ne ſe trouva pas un ſeul obſtiné dans toute cette Juriſdiction. Tous demandoient à être inſtruits & baptiſez, & le demandoient avec tant d'empreſſement & de marques d'une parfaite converſion, que le Pere, les Catechiſtes & tous les anciens Chrétiens en étoient dans l'étonnement.

Celui qui étoit le plus ardent de tous étoit le frere du Soua, il fit tant auprès du Pere & du General Portugais qu'on fut obligé de le lui donner avant les autres.

Enfin le jour du Baptême étant arrivé, le Soua à la tête de ſes enfans, de ſa petite Cour & des ſujets qui lui reſtoient, le reçut avec toute la ſolemnité poſſible. Il fut nommé Pierre, & le Pere lui dit que portant le nom du Prince des Apôtres il devoit être comme lui l'Apôtre de ſes ſujets, les confirmer dans la Foi par ſes paroles & ſes exemples. Il le promit, & on

n'a pas eu ſujet de ſe plaindre de lui. Après lui douze de ſes enfans, & tous les autres furent baptiſez, & un grand nombre d'enfans.

L'armée confederée demeura cinquante-deux jours dans cet endroit, tant pour ſe rafraîchir que pour donner le tems aux bleſſez de ſe guérir. Le Pere Antoine employa ce tems à l'inſtruction de ces nouveaux Chrétiens.

L'armée confederée bien contente d'avoir ſi bien réuſſi dans une entrepriſe ſi difficile, & des bonnes manieres du Soua, partit pour aller mettre à la raiſon d'autres rebelles. Elle prit ſa route vers la haute Bamba, & arriva à un gros village, dont la peur avoit chaſſé tous les habitans. Le pays étoit ſterile, on ne trouva point de vivres, de ſorte qu'on fut contraint de ſe jetter ſur le nouveau grain, qu'on écraſoit & dont on faiſoit des gâteaux qu'on faiſoit cuire ſur des pierres échauffées. On y joignoit quelques feüilles d'oſeille ſauvage & de pourceaulane qui les faiſoient trouver excellens.

On trouva dans cet endroit quantité de petites idoles de terre cuite, fort bien travaillées, & beaucoup de Chim-

passis. Tout fut brisé & reduit en cendres.

En cet endroit le General reçût un Exprès du Viceroi, avec ordre de laisser imparfaites les operations projettées, & d'aller en diligence châtier un Soua qui s'étoit revolté, dont la Jurisdiction s'étend jusqu'au-delà du fleuve Ganga.

On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre pour retourner à Embacca, qui étoit marqué pour le lieu d'assemblée. Les Officiers furent d'avis que pour éviter le passage de quantité de rivieres qui se rencontroient sur le droit chemin, il falloit retourner sur ses pas par la Province de Tamba, afin de trouver un gué moins large & moins profond pour passer la Coanza.

Le General ayant reçu un petit corps de Cavalerie, conduisit l'armée par la route projettée, & le Pere Jean-Antoine avec quelques Officiers & quelques troupes Negres, prit la route de Cabasso, parce qu'il y avoit ordre de contraindre le Soua d'une certaine Jurisdiction de rendre hommage à la Couronne de Portugal.

Mais comme il avoit envie de revoir ses nouveaux Chrétiens de Oacco, il se sépara de ces Officiers, & de

eurs troupes pour les aller viſiter. Il
ı'avoit avec lui que quelques Negres
ıui portoient ſon petit bagage.

Il paſſa à Cabazzo dont le Soua
ɜouverneur ou Seigneur, car ces ter-
nes ſont ſinonimes, s'appelloit Ma-
ımba-Aoogii. Cet Officier ſe trou-
ant dans l'armée de Caſſangé en 1657.
voit été baptiſé par le Pere Antoine
e Serravezza.

Lorſqu'ils approcherent d'une Li-
atte ils trouverent une aſſez groſſe
oupe de gens armez qui les vinrent
connoître, & qui craignant qu'ils
fuſſent les avantcoureurs de l'ar-
ée Portugaiſe, ne voulurent point
s recevoir, ni les loger; mais les ac-
mpagnerent juſqu'à un autre vil-
ge.

Les habitans de ce dernier lieu ne fu-
nt pas plus polis. Ils les chaſſerent de
ıez eux, quoiqu'il fût preſque nuit,
les obligerent de ſe retirer dans la
rêt, & de s'y barricader comme ils
irent avec des épines pour n'être
s aſſaillis par les bêtes. Il eſt vrai
'ils avoient peu à craindre; car ils
oient environnez de gardes ſans le
ıvoir.

Ils étoient prêts à ſe remettre en
ute, le lendemain à deux heures

de soleil, lorsqu'ils se virent abordez par une troupe de Negres d'un aspect terrible, qui les armes à la main les interrogerent sur le dessein qu'ils avoient en passant ainsi par leur pays. Le Pere répondit modestement qu'ils n'en avoient point d'autre que d'aller à Embacca, & que l'armée Portugaise avoit prise un autre chemin. Cette réponse les appaisa. Ils leur firent un présent de légumes & de fruits, & les conduisirent à leur Soua, dont le village étoit à quinze milles de là.

Ce Gouverneur qui étoit Chrétien & fort civil reçut le Pere & sa compagnie avec beaucoup de bonté, & les obligea de se reposer chez lui pendant sept jours.

Le Pere employa ce tems à instruire ces peuples, & à confirmer dans la Foi ceux qui étoient Chrétiens, il baptisa quelques adultes & quantité d'enfans, & en auroit baptisé un bien plus grand nombre, si les femmes craignant l'arrivée de l'armée Portugaise n'eussent pris la fuite, & ne se fussent retirées selon leur coûtume sur les cimes des montagnes & dans des cavernes, d'où il ne fut pas possible de les faire revenir.

Un Officier Portugais qui étoi[t]

ven[u]

venu jusque là avec le Pere, y demeura parce qu'il avoit ordre d'enrôler des soldats.

Le Pere partit avec quelques Negres que le Soua lui donna pour l'accompagner jusque chez un de ses vassaux à quiil écrivit, & le lui recommanda d'une maniere très-pressante. Mais ces miserables au lieu d'obéïr à leur maître, le conduisirent dans une épaisse forêt, & le matin suivant le firent grimper par des chemins presque impraticables sur le sommet d'une montage où ils l'abandonnerent dans une caverne, de sorte que le Pere Jean-Antoine se trouva seul avec son interprete & ses trois Negres.

Il y avoit trois jours qu'ils étoient dans cette fâcheuse demeure sans sçavoir où aller, lorsque deux Officiers Negres avec cinquante soldats de leur couleur les y vinrent visiter, & pour premier compliment leur tirerent plusieurs fléches. Dieu les préserva d'en être blessez. Un de ces Officiers aborda le Pere, & lui dit qu'il meritoit la mort pour avoir baptisé Puzambanbé, l'ennemi capital de sa nation, & pour avoir porté un autre

Soua à ſe rendre tributaire de la Couronne de Portugal, & ſans autre diſcours il fit ſigne à un de ſes gens de le percer à coups de fleches. Ce ſoldat en tira pluſieurs & pas une ne toucha le Pere par une protection particuliere de Dieu; car ces gens ſont fort adroits, & ne manquent jamais leur coup.

Dans le même-tems il arriva une autre troupe de Negres, un deſquels leva à deux mains la hache pour fendre la tête du Pere. Celui-ci ſe mit à genoux, fit un acte de contrition, & offrit genereuſement ſa vie à Dieu. Il vit avec joye que ſon interprete en faiſoit autant. Mais ces barbares s'étant arrêtez, & parlant enſemble, le Seigneur du lieu arriva accompagné de ſes gardes. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit étoit une querelle entre deux particuliers, & ſe mit en devoir de les mettre d'accord. Mais ayant appris ce dont il s'agiſſoit, il les blâma fort de leur entrepriſe, & les menaça que ſi le Viceroi en étoit informé, il mettroit tout leur pays à feu & à ſang, & les envoyeroit en eſclavage perpetuel au delà de la mer.

Il n'en fallut pas davantage. Ces

gens ſans repliquer, s'enfuirent comme des cerfs. Il n'en reſta que deux à qui ce Seigneur commanda d'accompagner le Pere & ſes Compagnons juſqu'aux confins de ſa Juriſdiction.

Ils marcherent le reſte du jour ſous la conduite de ces nouveaux guides, qui les ayant conduit juſqu'à l'entrée de la nuit, les abandonnerent au bord d'un lac.

Pas un de ces cinq infortunez voyageurs ne ſçachant le chemin, ils ſe trouverent dans un grand embarras. Les Negres contre leur coûtume, ſe mirent à pleurer amerement, craignant avec raiſon d'être la proye des bêtes, qui ne manquent pas de venir à l'eau pendant la nuit. Le Pere & ſon interprete tâcherent de les conſoler, en leur repreſentant que Dieu les ayant conſervé des périls qu'ils avoient courus ce même jour, ils devoient eſperer qu'il les conſerveroit de ceux qu'ils apprehendoient. Ils marcherent donc au clair de la lune, & arriverent au bord d'une riviere où ils trouverent un vieux tronc d'arbre creuſé qui avoit ſervi de canot pour paſſer cette riviere. Ils le renverſerent, ſe mirent deſſous &

pafferent ainfi la nuit ; non fans crainte d'être dévorez des bêtes.

Dès que le foleil fut levé ils pafferent la riviere, & entrerent dans un pays marécageux où l'herbe, c'eft-à-dire les joncs, étoient plus hauts qu'un homme, ils avoient une peine extrême à s'y ouvrir le paffage. Enfin au bout de trois jours ils fortirent de ce mauvais pays tellement épuifez de laffitude, de faim & de foif, qu'à peine fe pouvoient-ils foûtenir. Ils découvrirent alors Maopongo ou la Fortereffe des Pierres, dont ils étoient encore bien éloignez. Dieu permit qu'ils trouverent dans les fentes d'un rocher une eau trouble, qui dans cette extrêmité leur parut la meilleure liqueur du monde. Ils en burent copieufement, & comme d'ordinaire un bonheur ne vient pas feul, ils entendirent fur la cime d'une colline la voix d'un petit oyfeau appellé Songo, dont nous avons parlé dans un autre endroit.

Cet oyfeau a un inftinct merveilleux pour découvrir les lieux où les Abeilles font leur miel. Comme c'eft fa nourriture il ne s'en éloigne guere. Ils fuivirent la voix de l'oyfeau, trou-

verent le miel, en mangerent à diſcretion, & s'en pourvûrent pour le reſte du voyage.

Ils arriverent enfin à la riviere Coanza, où ſelon que le Pere étoit convenu avec le General, ils ſe devoient trouver le vingt-cinquiéme jour après leur ſéparation, ils y furent arrêtez un jour entier par les maîtres des canots dont on ſe ſert pour traverſer cette riviere. Ces gens groſſiers prétendoient une récompenſe que le pauvre Pere n'étoit pas en état de leur donner. A la fin après beaucoup de diſputes, il leur donna bien malgré lui des chapelets, & quelques autres choſes de dévotion dont ils ſe contenterent.

Une pauvre femme le vint trouver en cet endroit avec trois petits enfans, pour leſquels elle lui demanda ſa benediction. Elle lui fit préſent de trois épis de mahis qui ſervirent pour le dîner de la troupe qui demeura trois jours ſur le bord de la riviere en attendant l'armée. N'en recevant point de nouvelles, ils allerent à la Cour du Roi Angolla-Aarii, & de là à Embacca où le Pere Jean-Antoine reçût une lettre du Pere Prefet qui lui

marquoit de ſe rendre à Maſſangano où il l'attendoit. Il fut reçu par tout comme un homme reſſuſcité; car on croyoit que les barbares l'avoient maſſacré. Cette campagne avoit duré huit mois, & avoit été très-fatiguante.

Le Viceroi ayant appris le retour du Pere Antoine, & jugeant qu'il avoit beſoin de repos, dépêcha un Religieux du Tiers Ordre de ſaint François pour ſuivre l'armée en ſa place.

Le General Portugais ayant fait paſſer le Ganga à ſon armée, attaqua & défit les troupes du Soua qui s'étoit revolté, & le força de ſe ſauver dans une Iſle de la riviere Lutato. Mais ce Rebelle ayant aſſemblé en peu de jours un bon nombre de nouvelles troupes eût la temerité de vouloir encore préſenter la bataille à l'armée confederée. Il fut défait encore une fois, il perdit cinq cens hommes tuez ſur la place, beaucoup de priſonniers, & il fut contraint de ſe ſauver avec le reſte dans des cavernes, aſile ordinaire de ces peuples, où il fut inveſti; & au bout de quelques jours n'ayant ni eau, ni vivres, il fut obligé de ſe rendre à diſcretion.

Il fut conduit à Loanda où le Viceroi le traita avec tant d'humanité, qu'il demanda le Baptême, reçût une nouvelle investiture de son Etat, fit un nouveau serment de fidelité, & s'engagea à faire recevoir la Foi Chrétienne. Il executoit ses promesses en galant homme, lorsqu'ayant eu un differend avec un de ses voisins, il fut massacré dans une rencontre.

Le Pere Philippe de Sienne demeuroit dans ce tems-là dans le Comté de Sogno avec le Frere Leonard de Nardo. Il pria le Pere Prefet d'envoyer quelqu'un à sa place.

Le sort tomba sur mon Auteur le Pere Jean-Antoine. Il fit le voyage par mer, & étant arrivé auprès du Comte, il en fut reçu avec toutes sortes d'honneurs.

Le Pere fut ravi de trouver tant de ferveur dans cet Etat. On y frequentoit les Sacremens, on y pratiquoit les vertus & tous les exercices de pieté. On y avoit un grand respect pour les Ministres de l'Evangile. Aussi le Comte & la Comtesse étoient des modeles parfaits de toutes les vertus.

Il plut à Dieu pour augmenter leurs merites, que certains sorciers entreprirent de faire périr cette Princesse. Par le moyen d'un sort ils la firent tomber dans des maladies si étranges & si extraordinaires, que les plus habiles Medecins qu'on fit venir pour la voir, n'y connoissoient rien.

C'étoit principalement lorsqu'elle se disposoit à aller à l'Eglise qu'elle souffroit de plus grandes douleurs, avec des défaillances si grandes qu'on croyoit quelquefois qu'elle alloit rendre l'esprit. Elle étoit tourmentée par des fantômes affreux, ce qui donnoit lieu de croire que sa maladie ne venoit que de quelque poison. Le Pere Jean-Antoine Cavazzi étoit sur le point d'y employer les exorcismes & autres remedes que l'Eglise met en usage dans ces occasions, lorsqu'on prit & qu'on mit en prison deux Ministres des idoles, qui étoient accusez d'avoir mis le feu à des Eglises Chrétiennes.

Depuis quelque tems ces malheureux en avoient brulé plusieurs dans les Provinces de Bamba, Pemba, Batta, Congo, Bengo, Sogno & autres endroits, de sorte que les Souve-

rains avoient été obligez d'établir des corps-de-garde auprès des Eglises pour empêcher ces incendiers d'executer leurs pernicieuses entreprises.

De ces deux prisonniers, l'un avoit plus de quatre-vingts ans, l'autre n'en avoit que vingt-deux. Ils furent mis à la torture, ils la soûtinrent au commencement avec beaucoup de courage, & nierent absolument les faits dont ils étoient accusez. Mais le Juge faisant augmenter les tourmens, ils confesserent avoir mis le feu à plusieurs Eglises, bien qu'ils ne fussent accusez d'en avoir brûlé qu'une seule dans le Comté de Sogno.

Sur leur confession ils furent condamnez à la mort. Alors le plus jeune reprocha au vieillard d'être cause du malheur qui lui arrivoit, & de l'avoir porté à commettre des crimes, ausquels il n'auroit jamais pensé, & entre les autres, d'avoir attenté à la vie de la Comtesse par des maléfices. Il marqua précisement le lieu où ces maléfices avoient été posez. Le Comte accompagné du Pere, de la Justice & des condamnez, s'y transporta. Le Pere ayant invoqué le nom de Dieu tout-puissant fit foüiller sous le seüil

de la principale porte du palais, & on y trouva un pot de terre rempli de quantité de choſes ſuperſtitieuſes. On les préſenta à ces deux méchans hommes, qui les reconnurent & les avoüerent. La Comteſſe fut dans ce moment ſurpriſe d'accidens étranges. Le Pere l'exorciſa & la benit ; elle fut délivrée entierement & parfaitement guérie, & les deux miſerables n'ayant jamais voulu ſe reconnoître & ſe convertir, furent noyez dans le Zaire.

Les complices qu'ils avoient déclarez prirent la fuite ; mais le Comte mit tant de gens après eux, qu'ils furent tous pris, examinez, convaincus, & punis du dernier ſupplice.

Un ſeul de toute cette troupe vint de lui-même pendant la nuit trouver le Pere, lui avoüa ſes crimes avec beaucoup de circonſtances affreuſes. Il demanda le Baptême, on l'inſtruiſit, & après une aſſez longue épreuve pour s'aſſurer de ſa converſion, il fut baptiſé, & le Comte lui fit grace.

On eût encore une autre raiſon de faire garder les Egliſes, la voici.

Entre les Chrétiens du Comté de Sogno , il y en avoit qui n'avoient pas encore renoncé ſi entierement à leurs anciennes ſuperſtitions , qu'ils n'en conſervaſſent encore quelques-unes. Telle étoit celle de venir la nuit dans les cimetieres , ou quand ils pouvoient dans les Egliſes , déterrer les cadavres & les tranſporter dans les forêts où leurs ancêtres avoient été enterrez où ils croyoient que ces corps leur ſeroient un grand régal. Le Pere prêcha vivement contre cette ſuperſtition , & aidé du Comte il la deracina de maniere qu'on n'en entendit plus parler.

Le Pere Philippe de Sienne étant revenu prendre ſon poſte à la Cour de Sogno , mon Auteur le Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo prit le chemin de Loanda par le bord de la mer.

Il s'arrêta quelques jours dans la Province de Chioua , faiſant partie du Comté de Sogno. Dom Amadoré frere du Comte en étoit Gouverneur. C'étoit un excellent Chrétien & fort zelé. Il fut ravi de voir le Pere qu'il connoiſſoit depuis longtems , il lui fit toutes les careſſes ima-

ginables ; il fit chez lui & dans tous les villages de ſon Gouvernement toutes les fonctions de ſon miniſtere, & comme il vit le beſoin preſſant que cet Etat avoit d'un Miſſionnaire, il écrivit par un exprès au Pere Prefet, & lui en demanda un. Le Pere Prefet lui fit réponſe les larmes aux yeux que deux cens Miſſionnaires ne ſuffiroient pas pour les beſoins de cette vaſte Miſſion, & qu'il étoit obligé de courir aux plus preſſez, & aux plus abandonnez.

La joye qu'avoit eu mon Auteur de trouver de bons Chrétiens dans le Duché de Bamba ne le ſuivit pas au-delà de la riviere d'Ambriſe, [c'eſt en cet endroit que commencent les grandes ſalines.] Il y trouva des peuples qui n'avoient que la figure humaine ſans en avoir les moindres ſentimens, & qui par conſequent paroiſſoient tout-à-fait incapables de recevoir les lumieres de l'Evangile. Il ne laiſſa pas de s'y arrêter, de les prêcher, de les preſſer ; mais il y fit très-peu de fruit, ou pour parler plus juſte, il n'y fit rien.

Il trouva dans ce mauvais pays

le Pere Antoine de Serravezza qui y étoit venu faire une course. Il y avoit six ans que ces deux Missionnaires ne s'étoient vûs. Ils se raconterent l'un à l'autre ce qui leur étoit arrivé, & après s'être exhortez reciproquement à continuer avec ferveur ce qu'ils avoient commencez pour la gloire de Dieu, ils se séparerent. Le Pere Antoine retourna à sa Mission, & le Pere Jean-Antoine prit la route de Loanda.

Comme il passoit un torrent rapide & dangereux, il vit une femme qui le passoit à la nage portant un petit enfant sur une épaule. Elle le suivit pendant trois lieuës, sans lui dire pourquoi elle le suivoit, ni ce qu'elle désiroit de lui, jusqu'à ce qu'étant arrivez au milieu d'une forêt où un grand nombre de gens s'étoient assemblez, & attendoient le Pere pour se faire baptiser avec leurs enfans, cette femme se présenta avec les autres, & le pria de baptiser son enfant. Le Pere lui ayant demandé pourquoi elle ne lui avoit pas dit dans le chemin, elle lui répondit, *Pere il ne m'a pas paru qu'il fût décent de vous*

arrêter dans le chemin, parce que vous êtes Ministre du vrai Dieu. Je cherchois de faire donner à mon enfant le secours spirituel dont son ame a besoin; mais je ne voulois pas vous incommoder. J'étois d'ailleurs informée que bien des gens vous attendoient pour le même sujet dans cette forêt. C'est pour cela que je vous ai suivie.

Il y avoit de ces gens qui étoient venus de fort loin. Il avoient fait de petites cabannes, & les avoient environnées d'épines. Cet amas faisoit un petit village. Le Pere y demeura six jours, il les instruisit, ou acheva de les instruire. Il baptisa les adultes & les enfans, & fut fort content de ces bonnes gens, dont il ne se separa qu'avec peine après leur avoir recommandé la crainte & l'amour de Dieu, l'éloignement des idolâtres, & sur toutes choses de se souvenir de ce qu'ils venoient de promettre à Dieu.

Ils l'accompagnerent presque jusqu'à Loanda où il demeura jusqu'en 1666. que les infirmitez qu'il avoit contractées dans ses penibles voyages & dans ses Missions, jointes au besoin pressant que ses Confreres

avoient d'un prompt ſecours de Miſ-ſionnaires obligerent de le faire re-paſſer en Europe.

C'eſt ici où finit la Relation du premier voyage de mon Auteur. Nous en pourrons donner la ſuite, quand nous aurons reçu d'Italie les Memoires que nous y avons demandez. En attendant je donne une nouvelle Edition d'une Relation de deux autres Miſſionnaires du même Ordre en 1667. qui pourra contenter les Curieux.

RELATION
CURIEUSE
ET
NOUVELLE
D'UN VOYAGE
DE CONGO.



VOYAGE DE CONGO

Du Pere MICHEL-ANGE, & du Pere DENYS DE CARLIS, Capucins Missionnaires Apostoliques audit Royaume de CONGO.

POUR satisfaire la curiosité de plusieurs personnes qui me demandent avec des empressemens obligeans, ausquels il m'est difficile de resister, une Relation exacte de ce que j'ai vû & appris dans ce long & fâcheux voyage, dont je suis à present de retour, j'en donnerai une du Royaume de Congo & de l'Afrique, où l'importance de ma Mission m'obligea à voir, & à éprouver plusieurs coûtu-

mes étranges & plusieurs incommoditez très-fâcheuses : laissant à part pour cette fois le Bresil, & quelques autres pays de l'Amerique, où nous avions auparavant été portez, & dont je ne dirai que peu de choses.

L'an 1666 sous le Pontificat d'Alexandre VII. nous fûmes expediez par les Cardinaux de la Propagation de la Foi, quinze Missionnaires Capucins, dont j'étois du nombre, en ayant reçu les patentes à Bologne, où je residois cette année-là, par les mains du Pere Etienne de Cesene, de l'illustre famille de Clermont, dont la vertu a été présentement recompensée de la Charge de General du même Ordre. Nos Patentes portoient les privileges suivans. De pouvoir dispenser de toute irrégularité, excepté de la bigamie, & l'homicide volontaire. De dispenser & faire échange des simples vœux, & même de celui de chasteté ; mais non pas de celui de Religion. De donner des dispenses de mariage au second & troisiéme dégré, & aux Payens convertis de garder une de leurs femmes : d'absoudre des cas reservez au S. Siege : de benir les paremens d'Autel, les Eglises, & les Calices :

de donner diſpenſe pour manger de la viande & laitages : de pouvoir celebrer deux Meſſes par jour, en cas de beſoin : de conceder des Indulgences Plenieres : de délivrer une ame du Purgatoire, ſelon l'intention du Celebrant, dans une Meſſe des morts du Lundi & du Mardi : de s'habiller en Seculier en cas de neceſſité : de dire le Roſaire en cas qu'on ne pût pas porter avec ſoi un Breviaire, ou pour quelqu'autre obſtacle : de lire des livres deffendus, excepté ceux de Machiavel.

Je n'eûs pas plûtôt reçu leſdites lettres, que je m'acheminai vers Plaiſance ma Patrie, où j'arrivai au commencement de l'Avent, & où je reçus ordre d'y attendre le Pere Michel-Ange de Rhegio, qui devoit être le Compagnon de mon voyage. Etant arrivé nous nous rendîmes enſemble à Genes où l'embarquement de tous les Miſſionnaires ſe devoit faire. De là nous mîmes à la voile pour Liſbonne, & y ayant ſéjournez quelques mois, nous prîmes l'occaſion d'un vaiſſeau Portugais, qui devoit aller au Breſil charger des marchandiſes, & venir en Afrique ſur la côte de Congo.

Ceci est tiré des lettres du Pere Michel-Ange jusqu'au départ de Loanda.

* Nous fîmes ce trajet de Lisbonne au Bresil en moins de trois mois, favorisez des bons vents qui regnent ordinairement sur ces mers. Nous y eûmes souvent le plaisir des poissons volans autour de notre vaisseau. C'est une sorte de poisson très-blanc, d'un pied de long, avec deux aîles ou nageoires proportionnées à sa grandeur. Il est assez approchant du harang, si ce n'est que son dos est couleur d'azur, & que ses nageoires sont plus larges, & plus propres à lui servir d'aîles. Ce poisson fuyant la Dorade qui le poursuit pour le dévorer, s'élance hors de l'eau, & vole aussi loin que dure l'humidité de ses nageoires, lesquelles étant essuyées par l'air, il retombe dans la mer, & est dévoré par son ennemi qui ne le perd pas de vûe, ou bien est pris & mangé par les Mariniers, s'il vient à tomber dans le vaisseau, ou même il est souvent pris en l'air par quelque oyseau de rapine ; de sorte que ce pauvre miserable comme exilé de la nature a peine de trouver aucun lieu dans la mer, dans l'air ou sur la terre, où il soit en sûreté, la délicatesse de sa chair étant l'unique cause de sa disgrace. Il

y a dans ces mers un autre poiſſon nommé Tuberon, qui eſt fort friand de chair humaine. On le prend en jettant dans la mer une groſſe corde avec une chaîne au bout, à l'extrêmité de laquelle on attache un gros & fort hameçon, qui ſoûtient une piece de chair. Le Tuberon l'appercevant y accourt, & engloutit avidement la chair, l'hameçon, & preſque toute la chaîne, & alors les Mariniers ſoulevant la tête dehors de l'eau, l'aſſommant de trois ou quatre coups de maſſe, & le liant enſuite par la queuë où il a ſa principale force, de peur qu'il ne remuë encore, ils le tirent ur le vaiſſeau, & le mettent en pieces avec leurs couteaux.

Approchans des côtes de Guinée, ous commençames à ſentir de granles chaleurs cauſées par la vehemence les rayons du ſoleil, qui eſt là dans on zenith, & paſſans plus outre, ſon ardeur augmenta à tel point, u'en peu de jours il nous abbattit ellement les forces, que nous ne pouions ni dormir ni manger; le déoût étant augmenté par les vers qui nfectoient les viandes & les breuvaes. Durant quinze jours que nous na-

vigeâmes ſous la Ligne, nous fûmes dans ces extrêmitez, de ſorte que c'eſt une eſpece de miracle que nous puſſions vivre avec toutes ces incommoditez, quoiqu'à la verité nous fuſſions dans le mois d'Août, qui eſt la ſaiſon la plus fraîche de toute l'année dans ces quartiers-là.

Les Portugais ont accoûtumé de faire certaines rejoüiſſances ou fêtes pour demander à Dieu l'heureux ſuccès d'un voyage ſi dangereux. Ils ne manquent pas auſſi d'obſerver cette ancienne coûtume: ceux qui n'ont jamais été ſous la Ligne ſont obligez de payer à ceux de vaiſſeau quelque argent, quelque choſe à manger, ou quelqu'autre marchandiſe, ſans qu'aucun en ſoit exempté, quoique ce ſoient mêmes des Capucins, deſquels ils prennent des chapelets, Agnus Dei, ou choſes ſemblables, qui étant miſes à l'encan, du provenu on en fait dire des Meſſes pour les ames du Purgatoire. S'il s'en trouve quelqu'un d'avaricieux qui leur diſpute ce tribut, les Mariniers vêtus en Sergens le conduiſent garotté devant un Tribunal, où eſt aſſis un Marinier en robbe, qui faiſant l'office de Juge l'interrog

roge, l'écoute, & prononce ſentence contre lui, d'être plongé trois fois dans la mer en cette maniere. Il y a une poulie de fer attachée au traverſier de l'arbre : on paſſe une corde dont le criminel eſt lié, & laquelle étant lachée on le laiſſe aller trois fois ſous l'eau : & il ne manque gueres d'y avoir toûjours quelqu'un pour ſervir ainſi de paſſe-tems aux autres. On pratique encore le même au paſſage du détroit de Gibraltar, & du cap de Bonne Eſperance.

Ayant enſuite quitté la Ligne nous eûmes toûjours vent en poupe : mais ſi violent, que ſi par la grace de Dieu, nous n'euſſions rencontré un courant d'eau ſi rapide, qui étant oppoſé balançoit le cours précipité que le vent nous donnoit, je ne ſçai comment nous en aurions pû échapper. Quelque-tems après ayant aſſez avancé, le vent nous manqua, & par conſequent le rafraîchiſſement qui nous étoit neceſſaire pour les extrêmes ardeurs qui n'étoient pas encore ceſſées : le calme venant auſſi très-mal à propos pour nos vivres, dont nous apprehendions de nous trouver bientôt en diſette. Ce qui nous en donnoit plus de crainte étoit l'idée que nous

avions encore du désastre arrivé depuis peu au vaisseau appellé Catarinette, dont le Lecteur ne sera pas fâché d'être informé.

Ce vaisseau chargé de marchandises précieuses, partit tout glorieux d'une si riche charge des environs de Goa, & aidé d'un vent doux & favorable fut heureusement porté au Bresil, d'où faisant voile avec le meilleur vent que l'on pût souhaiter, il prit sa route pour Lisbonne : mais au passage de la Ligne, surpris des terribles ardeurs du climat, le Pilote y mourut, & quelque-tems après tous les plus experts Mariniers : de sorte que le vaisseau demeurant comme un cheval sans bride à la merci des vagues, erra miserablement durant sept mois sur ces mers. Ce qui obligea ceux qui restoient, après avoir consumé tous leurs vivres, de manger les chats, les chiens, & les souris du vaisseau, & faire des ragoûts de leurs souliers & autres cuirs, qu'ils tâcherent d'attendrir le plus qu'il leur fut possible. Enfin manquant de tout, de quatre cens qu'ils étoient au commencement, il n'y resta que cinq personnes. Un des cinq étoit le Capitaine du vaisseau, lequel agité des pensées horri-

bles qu'une mort cruelle & prochaine peuvent inſpirer, ſe mit en tête que la perte de la vie ne ſeroit pas ſon plus grand malheur, mais qu'en la perdant il perdoit encore ſa réputation; & que la renommée accoûtumée à debiter des menſonges, publieroit qu'il s'en étoit enfui dans quelque pays éloigné, pour joüir des treſors qu'il portoit avec lui, & recüeillir ſans empêchement les fruits de ſon larcin. De ſorte que ſouhaitant paſſionnement qu'il en reſtât au moins quelqu'un d'eux pour porter dans le pays des nouvelles de leur diſgrace, il propoſa à ſes compagnons de jetter au ſort à qui d'eux cinq devroit mourir pour ſervir de nourriture aux quatre ſuivans. Pas un d'eux ne s'oppoſa à une ſi terrible propoſition; mais ſeulement voulurent-ils exempter leur Capitaine de ſubir une loi ſi inhumaine. Ils firent ce qu'ils purent pour l'y faire conſentir; mais après plusieurs conteſtations, il leur proteſta par ſerment qu'il ne vouloit point s'exempter d'être la victime ſur laquelle le ſort tomberoit, puiſqu'elle étoit d'autant plus juſte & raiſonnable, qu'elle étoit neceſſaire & inévitable. Enfin le dez étant jetté, il tomba ſur

le malheureux Capitaine, qui recommandoit déja ſon ame à Dieu; mais les autres déplorans ſon infortune, commencerent à penſer qu'il vaudroit mieux mourir tous en bons Catholiques, que d'enſanglanter leurs mains comme des Barbares du ſang de leur Compagnon. Et Dieu ajoûtant une inſpiration à ce bon mouvement, fit qu'un d'eux monta ſur la hune du grand mât, d'où jettant les yeux de côté & d'autre, il apperçut de fort loin quelque choſe d'obſcur, dont il donna avis au Capitaine, qui étant auſſi monté ſur l'arbre découvrit avec une lunette de longue vûë, que c'étoit les côtes de la terre-ferme. Ils tournerent donc le mieux qu'ils purent la prouë de ce côté-là, & y étant arrivez ils reconnurent que c'étoit une ville alliée des Portugais. Etant débarquez avec l'aide de Dieu, ils allerent incontinent trouver le Gouverneur, auquel ils firent recit de leur infortune. Ce Gouverneur les reçut honnêtement, & les fournit civilement de tout ce qui leur étoit neceſſaire. Pendant le ſéjour qu'ils y firent, ils furent conſeillez par les Medecins d'uſer de médicamens & reſtauratifs neceſſaires pour pouvoir reprendre

leur ſanté, & ſe remettre en mer: mais deux des plus extenuez rendirent leur ame à Dieu: les autres trois, aidez des bons & précieux remedes qu'on leur donna, ſe rétablirent. Après quoi ils remercierent Dieu de ſa bonté, & le Gouverneur de ſa courtoiſie; ils radouberent le vaiſſeau, & ſe mirent à la voile, pour ſe rendre à Liſbonne. Ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'un de ces trois, qui avoit eu une rechute en chemin, rendit l'ame. Enfin le Capitaine & le Marinier échappez débarquerent, & eurent incontinent audience du Roi de Portugal, auquel ils firent ce triſte recit de leurs avantures. Ce qui ne fut pas inutile: car le Roi touché de leur malheur, les conſola, & leur fit des préſens conſidérables; déclarant le Capitaine Amiral de toute la flotte, & le Marinier, Capitaine du premier vaiſſeau. Je reviens à notre voyage.

Ayant paſſé la Ligne de dix dégrez nous apperçumes ſur le ſoir à une très-grande diſtance le cap S. Auguſtin, & le matin par la grace de Dieu nous vîmes quantité d'oyſeaux de terre voler près de nous, & découvrîmes des Baleines, qui pouſſant

en l'air quantité d'eau, nous paroiſſoient dans l'éloignement comme autant de belles & artificieuſes fontaines, qui rejailliſſoient de la mer. La quantité en eſt ſi grande dans cette mer, que ſi j'aſſure qu'un Marchand en paye au Roi de Portugal cinquante mille écus d'or de ferme pour y faire de l'huile, on aura peine à me croire, quoiqu'il n'y ait rien de ſi veritable. Paſſant enſuite devant la Notre-Dame de Nazareth, nous la ſaluâmes tous avec trois *Ave Maria*, & autant de décharges de canon. C'eſt une Egliſe éloignée ſeulement de cinq milles de la ville de Fernambouc, proche duquel lieu le Signor François Brith Grand de Portugal prenant ſon chemin, avant que l'Egliſe fut bâtie, ce bon Seigneur dévot à la très-ſainte Vierge fit rencontre d'une pauvre femme vêtuë de blanc, portant un enfant entre ſes bras, laquelle lui demanda humblement l'aumône. Celui-ci mettant la main à la bourſe lui donna un ducat: & dans cet intervalle qu'il donna & qu'elle reçût, il lui ſembla que le viſage de cette femme fut tout changé. Brith pourſuivant ſon chemin à peu d'éloignement de là, comme tout ravi en ſoi-

même de cette rencontre, ſe retournoit de tems en tems pour voir cette perſonne qui lui avoit gagné le cœur; mais quoique ce fût en pleine campagne, où il n'y avoit aucun lieu pour ſe mettre à couvert, ni aucun obſtacle à la vûë, il ne pût plus voir cette belle mandiante. De quoi étant devenu tout penſif & tout inquiet, il retourna à l'endroit même où il avoit laiſſé ſon aumône & ſa penſée, & n'y trouva que la marque de deux pieds gravez en terre. D'où il conclud que cette pauvre étoit la Bienheureuſe Vierge, qui avec ſes yeux divins avoit embraſé ſon cœur, & avec ſa beauté celeſte lui avoit ravie l'ame; ce qui l'obligea d'élever en ce lieu-là-même à la gloire de la très-ſainte Vierge une Egliſe magnifique, rentée, maintenuë, & officiée d'une maniere proportionnée à la ſplendeur & generoſité de cet illuſtre Cavalier.

Arrivez que nous fûmes au pied de la Tour, qui ſert de Fortereſſe au Port de Fernambouc, les vaiſſeaux ne pouvant pas arrêter ni ſéjourner dans le Port à cauſe de ſa petiteſſe, nous jettâmes l'ancre, & ſaluâmes la ville avec les décharges accoûtumées.

Le Capitaine ſe mit dans l'eſquif,

pour nous obtenir la permiſſion de débarquer. Pendant ce tems-là nous obſervâmes que de ladite Tour s'étendoit un mur qu'ils appellent dans le pays Oriciſſo, & que les bonnes gens diſent être naturel, de la longueur de trois milles, d'un bras duquel le Port eſt fermé & rendu ſûr. Cette muraille ſépare auſſi cette mer d'une riviere, qui paſſe dans le milieu de la ville: & la mer devenant orageuſe éleve quelquefois ſes flots au-deſſus de la muraille, & mêle le ſel avec la douceur des eaux de cette riviere; ce qui fait que les habitans pêchent & dans la mer & dans le fleuve des poiſſons de mer & d'eau douce, comme ſi par quelque eſpece de metamorphoſe la mer fut devenuë une riviere, ou la riviere une mer.

Nous ne fûmes pas plûtôt débarquez dans le Port de Fernambouc, que nous vîmes autour de nous une grande foule de gens, tant Noirs que Blancs, qui s'empreſſerent de nous voir; & parmi eux une Moreſque qui s'agenoüilloit, frappoit ſa poitrine, & battoit des mains contre terre. Je m'informai que vouloit dire cette bonne femme avec tous ſes battemens de mains, & un Portugais me

répondit : c'eſt, mon Pere, que cette More native de Congo, a été baptiſée par un Capucin ; & ayant appris que vous y allez pour baptiſer, elle s'en rejoüit, & en témoigne ſa joye par ces ſignes exterieurs.

Nous paſſâmes en allant à notre Hoſpice par le milieu de la ville, & remarquâmes qu'elle étoit d'une grandeur médiocre ; mais extrêmement peuplée, & principalement de Mores eſclaves qu'on amene d'Angola, Congo, Dongo, & Matamba toutes les années, juſqu'au nombre de dix mille, pour les employer à travailler au tabac, & au ſucre, & à recüeillir le cotton, qui croît là en grande abondance ſur des arbriſſeaux de la hauteur d'un homme, de même auſſi que pour couper le bois, pour teindre la ſoye, & autres étoffes de prix, & pour travailler le cocos & l'ivoire.

Pour ce qui eſt des originaires du Breſil ou Amerique Meridionale ; les Portugais n'ont pas pû juſqu'à preſent les ſubjuguer, étant une nation trop barbare & trop farouche. On les appelle Tapuyes, ou Cuboclos ; & la couleur de leur cuir eſt un tanné obſcur. Ils vont tout-à-frit nuds, &

portent un arc long d'une aulne & demi, avec la fleche faite partie de canne, & partie de bois très-dur, aiguisé vers la pointe en maniere de ſcie; afin qu'en bleſſant elle faſſe une playe plus grande & plus fâcheuſe, & qu'elle ſoit plus difficile à retirer, & il eſt certain que lorſqu'ils tirent exprès & de leur mieux, ils percent un ais d'outre en outre à une portée de fuſil. Ces Tapuyes mangent quand ils peuvent de la chair humaine, & n'en ayant pas de celle des ennemis de leur quartier, ils ſe feſtinent de celle des Etrangers qu'ils peuvent attraper dans leur pays.

Ils portent enchaſſez dans le viſage de petites pieces de bois & de pierres de differentes couleurs : je ne ſçais ſi c'eſt pour paroître plus beaux ou plus terribles. Ils ont aux oreilles, non pas des pendans de plomb comme nos chiens ; mais des pieces maſſives de bois ſuſdites. Ils vivent de la chaſſe des bêtes & des hommes : car quand un des leur s'allite, on lui aſſigne un tems fixe pour avoir le loiſir de guérir : mais ſi dans ce tems-là ils ne guériſſent pas, pour le tirer charitablement de ſes tourmens, ils le tuent ſans pitié, & le mangent. Ils

font la même grace ou la même barbarie à leurs parens & à leurs vieillards devenus inutiles à la chaſſe, que les propres enfans tuent & mangent avec leurs plus proches parens, qu'ils invitent à ce cruel feſtin, donnant ainſi la mort à ceux de qui ils tiennent la vie, & enſeveliſſant dans leurs entrailles ceux des entrailles de qui ils ſont ſortis. Enfin ce ſont des miſerables Payens abîmez dans leur idolâtrie. Les autres habitans du nouveau monde ſoit bons, ſoit méchans, ſont Chrétiens, ou du moins ils en portent le nom.

Nous trouvâmes dans notre Hoſpice deux de nos Compagnons malades de fievre continuë, & nous-mêmes y eûmes quelque indiſpoſition, pour laquelle il nous fallut faire des remedes, étant une choſe ordinaire & comme inévitable à tous ceux qui viennent dans ce pays-là, d'y tomber malades, ſoit pour la diverſité des alimens, ou pour celle de l'air.

Nous entendîmes un matin un concert merveilleux de trompettes, qu'on ſonnoit de toute la flotte qui étoit dedans ou dehors du Port, & qui ſe montoit à quatre-vingt bâtimens, entre leſquels étoit le nôtre

qu'on chargeoit de ſucre, dont il ne portoit pas moins que mille caiſſons. Rien n'étoit plus agréable à la vûë que cette perſpective, qui nous repreſentoit comme une ville, dont les maiſons étoient agitées au gré des vagues, ou comme une forêt flottante çà & là, ſelon les caprices du vent. Nous eûmes là des nouvelles de la mort du Pere Jean Marie Mandelli de Pavie, Prefet des deux Miſſions d'Angola & de Congo, decedé parmi ces Peuples en odeur de ſainteté, après mille fatigues eſſuyées pour leur ſalut, pendant vingt-cinq ans qu'il y avoit demeuré.

Nous choisîmes notre tems pour aller un jour voir la ville d'Ollinde, diſtante de Fernambouc ſeulement de trois milles. C'étoit autrefois une grande ville; mais elle eſt à preſent preſque toute détruite, depuis une deſcente qu'y firent les Hollandois. On nous fit remarquer dans une campagne marécageuſe certains arbres, qui ont à la verité les racines dans la terre comme les autres, mais qui en ont auſſi au-deſſus, les feüilles en étant toutes couvertes. Nous y vîmes une infinité de Perroquets verds, diverſes eſpeces de Macacos ou Guenons,

entre lesquels les plus petits appellez Sagorini, sont les plus estimez. Nous fîmes ce voyage dans un canot, qui est un grand tronc d'arbre creusé : & nos Bateliers étoient deux Mores, nuds comme les autres Brasiliens, avec une seule petite piece de toile, au devant par maniere de bienséance.

La temperature de ce climat, quoique fort chaude, n'est pas pourtant fort mauvaise, ni la grande humidité de la Lune dangereuse ; & l'on peut voyager assez commodement aussibien de nuit que de jour. La monnoye d'or & d'argent est employée dans cette ville comme dans le reste du Bresil. On donne deux testons pour une Messe, & trente ou quarante pour un Sermon. Il ne croît ni bled ni vin dans le pays ; mais on ne laisse pas d'y en trouver qu'on apporte d'Europe, & qui coute assez cher. Le pays étant tout sabloneux les habitans & les voyageurs y sont attaquez de certains vers, que quelques-uns nomment poux de Pharaon, prétendant que c'est une des dix playes dont Dieu affligea autrefois l'Egypte. Ils sont plus petits que des puces, & s'insinuent sans qu'on y prenne garde entre cuir & chair, & croissent en

un jour de la grosseur d'une faveole, ou d'une petite féve. Pour en guérir, on se met entre les mains de quelque More experimenté à les tirer : car si on les laissoit sans en tenir compte, ils pourriroient tout le pied en fort peu de tems. Ayant remarqué deux jours après mon arrivée qu'il y avoit quelque chose qui m'empêchoit de marcher, je me fis visiter par un More, qui me tira quatre de ces petits animaux, qui étoient devenus assez gros : & il ne se passoit pas un jour qu'ils ne nous en vinssent tirer, à qui huit, & à qui dix ou douze. Ce n'est pas une petite disgrace, s'il y en a quelqu'un qui échappe à leurs ongles & à leur vûë ; puisque les pieds ne manquent pas d'en être rongez. Les Portugais quoique chaussez n'en sont guéres moins exempts que les autres.

Pendant le tems de notre séjour à Fernambouc on fit une fête solemnelle du Rosaire dans la grande Eglise, qu'on nomme le Corps Saint. L'appareil en fut des plus magnifiques. L'Eglise étoit tenduë de dix mille aulnes de drap de soye couleur de feu, & autres étoffes précieuses ; le Tabernacle fort élevé, tout couvert de drap de soye, brodé de flammes d'or, &

d'un passement d'argent, qui éblouïssoit la vûë. Le tout accompagné d'une musique d'harpes, de violons & de cornets qui entonnoient les Hymnes sacrez. Les Religieux n'en font pas la grande dépense : mais ils choisissent le Marchand le plus riche de la ville, qui se pique d'honneur pour ouvrir liberalement sa bourse en telle rencontre : & celui qui en fit les honneurs cette année-là, nous protesta le lendemain qu'il avoit dépensé le soir precedent en feux quatre mille ducats. Mais voici de quelle maniere il l'entendoit. Comme nous étions dans l'impatience de passer au plûtôt en Afrique, pour nous acquitter de notre Mission, nous étions allé trouver ce Marchand qui nous affectionne beaucoup, pour le prier que quand un de ses vaisseaux, qui devoit faire voile en Afrique, seroit chargé & se mettroit à la voile, il nous fit la charité de nous donner la chambre de poupe pour nous y embarquer, à quoi il consentit de bon cœur : mais ce vaisseau s'étant trouvé incapable de cette navigation, il fallut le décharger, & en tirer les fers & tout l'attirail, les planches en ayant été toutes mises dans ce feu, qu'il disoit

couter quatre mille ducats, parce que ce bâtiment lui en coûtoit autant.

Nous allâmes un jour pour nous divertir voir travailler au ſucre; qui eſt une choſe fort curieuſe. La machine dont on ſe ſert pour cela eſt une grande rouë tournée avec force par pluſieurs Mores. Elle fait aller une preſſe de fer maſſif, ſous laquelle les cannes de ſucre coupées en pieces ſe briſent, le ſucre qui en ſort diſtillant dans une grande chaudiere miſe ſur du feu. C'eſt une merveille de voir travailler avec tant de peine les Mores, qui ſont d'un naturel pareſſeux & lâche, & qui ſçavent ſi adroitement mettre leurs cannes ſous cette maſſe de fer, ſans y laiſſer quelquefois une partie de leurs bras ou de leurs mains.

Les fruits de ces quartiers, qui d'ordinaire durent ſur l'arbre toute l'année, ſont aſſez délicats: entr'autres les Niceſſes, qui ſont comme nos citrons. Ils naiſſent ſur une tige comme la canne d'Inde, & de deux de ſes feüilles il y en auroit aſſez pour habiller un homme, ſi grand qu'il fut. De cette tige il ne naît quelquefois qu'une ſimple grappe, qui aura une cinquantaine de ces Niceſſes. Pour les mûrir; il les faut tailler tout verds

de la plante, & les pendre à l'air, où ils deviennent jaunes en peu de tems. Lorſqu'on les coupe par le milieu, on y voit des deux côtez naturellement imprimée la figure d'un crucifix. La grappe étant coupée, la tige ſe ſéche, & il en renaît promptement une autre produite de la même racine. Le Bananas eſt quaſi ſemblable, ſi ce n'eſt que le Niceſſe eſt haut de trois pieds, & le Bananas le double.

L'Ananas eſt fait en maniere d'une noix de Pin de la longueur d'un empan, la plante n'en produiſant qu'un. Leur écorce étant levée ils paroiſſent tout jaunes, & préſentent un ſuc comme celui du raiſin muſcat ; mais il en faut manger avec diſcrétion, étant d'une ſubſtance chaude au troiſiéme dégré. Il y a encore d'autres fruits, comme les fruits du Comte, qui viennent ſur une plante de la hauteur d'un Oranger, d'une ſaveur très-douce. Les Manaques qui reſſemblent aux petits melons de nos quartiers, & croiſſent ſur de fort grands arbres. Les Maracoupias de la forme d'une groſſe pomme ronde & jaune par dehors, dont j'ai envoyé les deſſins, comme de pluſieurs autres

fruits curieux, au Sieur Jacques Zanoni Apotiquaire de Bologne, qui en fera part au public dans les livres de Plantes qu'il a ſous la preſſe.

Pour ce qui eſt des fruits de notre Europe, comme raiſins, grenades, melons, figues, courges, concombres, citrons, oranges, & cedres, ils y croiſſent à merveille; & ces derniers comme nos courges d'Italie, pour la bonté de l'humide radical que leur fournit le terroir. De même les orangers de Portugal y multiplient non ſeulement en quantité, mais en qualité, & leur arbriſſeau y devient un arbre très-haut. On ne mange guéres autre viande que du bœuf & de la vache, & quelques poules. Le vin eſt plus cher que le ſaffran: car on l'apporte des Iſles Maderes, ſçavoir plus de ſix cens cinquante lieuës, & il paye plus de huit piſtoles de doüane par pipe. Auſſi tous les Blancs qui ſont dans ce pays ſont Portugais ou deſcendus de Portugais, qui boivent peu de vin. Le vulgaire boit de l'eau qui n'eſt pas des meilleures. Au lieu de pain on mange des gâteaux faits de farine de la racine d'un arbre qu'on nomme Manioque. Il n'y a proprement que deux ſaiſons en ce pays-là

le printems aſſez temperé ; mais pluvieux, pendant lequel les arbres ne quittent point leurs feüilles, & l'été, fort chaud & fort ſec, de ſorte que ſi la roſée n'y ſuppléoit point, le pays en ſeroit tout enflammé & deſſeché ! La ville de S. Paul & les environs au plus reculé du Breſil eſt ce qu'on peut appeller le veritable pays de Cocagne. Quelque étranger qui y aborde, pour miſerable qu'il ſoit, y eſt bien venu, & trouve incontinent une femme à ſon gré, pourvû qu'il s'aſſujettiſſe à ces conditions, de ne penſer qu'à manger & à boire & à ſe pronener ; mais ſur-tout ne point careſſer d'autre femme que la ſienne. Que s'il donne le moindre indice de ſe ſauver, elle ne manque point de l'empoiſonner ; comme au contraire s'il s'entretient bien avec elle, ils en ſont cheris & bien traitez à l'envie les unes des autres.

La ſource de leurs richeſſes eſt un fleuve qui arroſe ce pays, & qui eſt ſi riche, qu'il peut tirer de la neceſſité le plus miſerable de ceux qui implorent ſon aide : car en ce cas-là ils n'ont qu'à prendre les ſables de cette riviere, & en tirer l'or qu'elle porte ; ce qui eſt capable de payer leur peine

avec usure, ne devant pour cela de tribut à leur Roi que la cinquiéme partie. On raconte mille autres choses curieuses & surprenantes de ce pays-là; mais comme je n'y suis pas allé étant au quartier le plus enfoncé du Bresil, & voisin de celui de la Platte, je n'oserois pas vous les donner pour certaines; quoiqu'à la verité rien ne doive paroître incroyable à ceux qui sont informez des manieres contre le bon sens, & des coûtumes extravagantes qu'on voit être en usage dans ces pays barbares.

Nous nous mîmes enfin à la voile le 2. Novembre 1667. pour passer au Royaume de Congo, & nous fûmes obligez pour éviter les vents contraires, d'avancer jusqu'au vingt neuviéme dégré à la hauteur du cap de Bonne-Esperance, qui seroit mieux nommé le cap de la mort, pour les continuelles frayeurs de la mort où cette mer jette ceux qui s'en approchent. Nous y fûmes ballotez pendant huit jours d'une étrange façon, étant tantôt élevez jusqu'aux nuës, & tantôt enfoncez jusqu'aux abîmes; mais également dans la crainte de périr. A la fin le vent se calma, les vagues s'appaiserent, & nous vîmes flotter

ſur la mer quelques os de Seche, dont
les Orfevres ſe ſervent pour mouler,
ſigne ordinaire de beau tems, & mar-
que indubitable qu'on n'eſt pas éloi-
gné de terre ferme de plus d'une ſoi-
xantaine de lieuës ; puiſque c'eſt un
poiſſon qui ne s'écarte pas des côtes.

En effet le jour ſuivant nous dé-
ouvrîmes la terre, & conçûmes par-
à une bonne eſperance du ſuccês de
otre navigation ; puiſqu'il ne fait
amais de tempête le long de cette cô-
e, & qu'on la peut côtoyer hardi-
nent à la portée du mouſquet, ſans
rainte d'aucun banc de ſable. Et com-
ne pendant quelques jours nous al-
ons ſondans avec l'eſquif pour dé-
ouvrir la hauteur de la mer, & re-
onnoître les rochers ſous eau qu'il y
dans cette rade, nous pêchions
uſſi à l'hameçon, & ne revenions
oint dans le vaiſſeau ſans apporter
uantité de poiſſons. Parmi ceux-là
ous en prîmes un de quinze à ſeize
vres, dont le Capitaine dit qu'il
ous vouloit regaler. Il étoit d'une
uleur vermeille, & avoit une groſ-
tête ronde, les yeux brillans com-
e du feu, les naſeaux raplatis con-
e le front, bleſſant de la pointe de
nageoires, bruyant du choc de ſes

écailles, s'agitant & soufflant à faire peur. Le Capitaine le connoissant pour un poisson des plus délicieux de ces mers, voulut nous l'apprêter lui-même ; l'assaisonnant avec une espece de blanc-manger ou ragoût de sucre, d'épices aromatiques, & de jus d'oranges & de limons ; de sorte qu'étant devenu comme un lait caillé, nous le mangeâmes avec la cuiller, sans pouvoir discerner si la sausse avoit rendu le poisson meilleur, ou si le poisson avoit donné du prix à la sausse.

Il me prit une forte envie de descendre à terre ; mais le Pilote s'y opposa, en m'assurant qu'il habitoit dans ces côtes des Negres qui mangeoient les hommes. Nous en découvrîmes deux, qui ne nous eurent pas plûtôt apperçus, qu'ils s'enfuirent bien loin ; ce qui obligea le Pilote de s'éloigner de terre, de peur que ces Mores ne fussenr allez chercher quelque Magicien pour faire périr notre barque, & se saisir de nous. Quelques jours après ce Pilote se mit de l'esquif à terre pour satisfaire à une necessité pressante, & il ne fut pas plûtôt derriere un petit rocher, qu'il s'en revint tout courant & hors d'haleine vers le rivage, criant que nous lui vinssions au

ſecours, ce que nous fîmes promptement. La cauſe de cette terreur panique eſt qu'il avoit vû derriere ce roc un feu allumé, proche duquel il y avoit une chaîne de poiſſons enfilez qui y ſechoient; marque certaine qu'il habitoit là proche des Negres: ce qui lui donna une ſi belle peur, qu'oubliant ſes neceſſitez, l'envie ne lui en revint pas de trois jours.

Après avoir paſſé cette côte, qu'u-ne grande ſuite de hautes montagnes out-à-fait ſteriles rend affreuſe, nous lécouvrîmes à la hauteur du quator-iéme dégré quelques arbres accom-agnez de verdure, & une autre cô-e plus riante, avec de bons ports its par la nature, capables de con-enir deux & trois mille vaiſſeaux. La eille de Noël nous touchâmes à Ben-uela capitale du Royaume de même om, où il y a un Capitaine & une arniſon Portugaiſe. Nous y trouvâ-es environ deux cens habitans lancs, & grande quantité de Noirs. eurs maiſons ſont bâties de terre & e paille mêlées, l'Egliſe même & la ortereſſe n'étant pas de materiaux us ſuperbes.

Nous vîmes venir à notre bord uantité de petits barquots, portans

chacun deux pêcheurs Mores, qui vinrent troquer avec nos Mariniers leur poiſſon contre du tabac du Breſil en corde.

Le Pere Superieur & moi nous fûmes à terre, où je préchai pour la premiere fois en Portugais. La temperature de ce climat eſt ſi mauvaiſe, qu'elle donne une ſi méchante qualité aux alimens qui naiſſent dans ce terroir, que celui qui en mange en arrivant eſt aſſuré ou d'en mourir, ou d'en contracter quelque maladie dangereuſe, ce qui fait que les paſſagers ſe gardent de deſcendre à terre, & de boire de leurs eaux, qui ſemblent de l'eau de leſcive. Auſſi n'acceptâmes-nous qu'avec regret le dîner auquel le Gouverneur nous convioit, quoiqu'il nous aſſurât que les viandes du terroir en ſeroient du tout bannies, & que nous ne boirions que du vin apporté par les vaiſſeaux. Ce qui fut vrai : car il nous donna un repas apprêté entierement à la maniere d'Europe ; après quoi il nous regala encore, en nous envoyant à bord de très-bons fruits d'Europe, avec une vache écorchée entiere ; mais petite & ſans cornes, de très-bon goût, comme ſont toutes les autres du pays, où il y en

en a en abondance, & à très-vil prix.
A voir les Blancs qui habitent dans ce pays-là, on peut assez connoître combien cet air leur est contraire : ils ont une couleur de morts déterrez, ne parlent qu'à demi-voix, & retiennent pour ainsi dire leur souffle entre leurs dents, ce qui me fit refuser avec civilité la priere du Gouverneur, qui manquant de Prêtres vouloit me retenir pour quelque tems chez lui, pour y administrer les saints mysteres. Le Tribunal de Lisbonne voulant punir un criminel de quelque action noire, le relegue souvent à Angola & à Benguela, comme estimant ces pays les plus infortunez & les plus infects de tous ceux que possedent les Portugais. Aussi les Blancs qu'on y trouve sont les plus fourbes & les plus scelerats de tous les hommes.
Ayant pris congé du Gouverneur, nous retournâmes à notre bord, & mîmes à la voile pour achever notre voyage; ce que nous fîmes heureusement & à pleines voiles, étant arrivez le jour des Rois au Port de Loanda, qui est le plus beau & le plus vaste que j'aye vû jusqu'à present. Nous mîmes pied à terre mon Compagnon & moi, & fûmes reçus par une infinité

de Blancs & de Noirs, qui nous venoient à l'envie témoigner la joye de notre arrivée, en baisant nos habits, & en nous embrassant. Nous fûmes accompagnez de cette foule de monde jusqu'à notre hospice, dans l'Eglise duquel nous trouvâmes plus de trois cens personnes avec les principaux de la ville, qui sortirent pour nous venir à la rencontre. Ayant adoré le saint Sacrement, & rendu graces à Dieu de notre heureux voyage, nous entrâmes dans le Couvent, où nous trouvâmes trois Peres, un vieux Laïque de soixante & dix ans, un sous-Gardien de Congo convalescent, & un d'Angola febricitant. Nous aprîmes avec un déplaisir extrême que deux Peres de nos Compagnons partis un peu avant nous de Genes, n'étoient pas plûtôt arrivez, que l'un étoit mort à Loanda, & l'autre à Massangano proche de là. Ces Peres qui étoient d'une constitution vigoureuse, joüissent de la récompense de leur pieuse intention, laquelle prevenus par la mort ils n'eurent pas le pouvoir d'executer. Peu de tems aprè[s] le sous-Gardien de Congo fit dessei[n] d'en partir, & de nous conduire mo[n] camarade & moi à la Comté de So[...]

gno, & de là dans le Duché de Bamba, pour y trouver un vaste champ à toutes les fatigues ausquelles nous nous étions préparez : ce pays de Bamba n'ayant pas moins d'étenduë que lesRoyaume de Naples & de Sicile ensemble.

Loanda est une Isle avec la ville de nême nom capitale de tous les pays que les Portugais possedent dans toues ces vastes Contrées des Noirs. Les Hollandois s'en étoient autrefois endus maîtres ; mais les Portugais ont vaillamment reprise sur eux. Il a là assez bon nombre de Jesuites, à ui le Roi de Portugal donne une ension de deux mille croisats par an, : qui tiennent école, prêchent, & nt les autres fonctions pour la conuite des ames. Pour la recompense leurs travaux les peuples de ce ys-là leur ont donné la proprieté de usieurs maisons, & de douze mille claves de differens métiers, comme rgerons, Menuisiers, Tourneurs Tailleurs de pierre, lesquels n'ayant s de l'emploi chez eux servent le blic, & rapportent leur gain d'un oisat par jour à leurs patrons. Nous rouvâmes aussi des Carmes, & du ers-Ordre de S. François, tous Re-

ligieux d'une vie très-exemplaire.

La ville de Loanda est assez belle & assez grande. Les maisons des Blancs sont bâties de pierre & de chaux, & couvertes de thuile. Celles des Negres sont de terre ou de paille. Une partie de la ville s'étend jusques sur le rivage de la mer, & une partie s'éleve jusqu'au dessus de la colline. Il y a environ trois mille Blancs, & une prodigieuse quantité de Noirs, dont on ne sçait pas le nombre. Ils servent d'esclaves aux Blancs, dont quelques-uns en ont cinquante, cent, deux & trois cens, & même jusqu'à trois mille. Celui qui en a le plus, est le plus riche : car comme ils sçavent tous quelque profession, quand les maîtres n'ont pas besoin d'eux, ils vont travailler chez ceux qui les demandent; & outre la dépense qu'ils épargnent à leurs maîtres, ils leur rapportent leur profit.

Les Blancs allant par la ville se font suivre par deux Negres qui portent une espece de brancard de filets, qui est la maniere dont on use dans ce pays-là pour se faire porter, & même pour faire des voyages. C'est ce qu'on appelle au Bresil un amacas. Un autre Negre marche à leur côté, & leu

porte un paraſol fort large pour les garantir du ſoleil qui eſt fort ardent. Quand deux perſonnes qui ont des affaires enſemble ſe rencontrent, ils joignent les paraſols, & ſe promenent ainſi à l'ombre à côté l'un de l'autre. Les femmes blanches lorſqu'elles ſortent de la maiſon, ce qui arrive rarement, ſe font porter dans un filet couvert, comme au Breſil, avec des eſclaves qui les accompagnent. Les eſclaves hommes ou femmes parlant à eurs maîtres, ſe mettent à genoux.

On mange à Loanda grande quanité de poiſſon, de la chair de vache, ui eſt la meilleure de toutes, de chére & de mouton. On peut dire que hacun de ceux-ci a cinq quartiers, queuë étant le plus gros de ces uartiers ; mais à cauſe de la trop rande quantité de graiſſe elle eſt mal ine, comme eſt la chair de tout l'aimal dans ces pays-là. On ſe ſert au eu de pain de la racine de Manioc mme au Breſil, & du bled de Turie, pour faire des loranges, & aues viandes de paſte en forme de in, qui pourtant ne valent point le in. L'eau qu'on y boit eſt très-mauiſe. On la va prendre dans une Iſle iſine, où l'on creuſe dans un foſſé

à niveau de la mer , l'eau s'adouciſſant en paſſant par le ſable ; mais non pas parfaitement , ou bien ils en vont querir dans une riviere à douze ou quatorze milles de Loanda , & en chargent leurs canots , qui ſont des barquots faits d'une ſeule piece de bois. Ces canots ont un trou au fond, qu'ils ouvrent quand ils ſont ſur la riviere , & le referment quand le canot eſt aſſez plein d'eau. Quand ils ſont arrivez chez eux ils la paſſent pour en ſeparer les immondices , & la laiſſent repoſer pendant quelques jours pour l'éclaircir. Le vin apporté d'Europe par les vaiſſeaux ſe vend ſoixante mille rais la pipe , qui ſont ſept meſures de Lombardie , & cent-cinquante écus de notre monnoye ; & quand il y a cherté , il ſe vend juſqu'à cent mille rais , & quelquefois même il ne s'y en trouve point du tout.

On ne manie gueres dans ce pays de l'argent monnoyé ; mais en ſa place on vend & on achete avec des Maccutes , des Birames , des pieces d'Inde ou Muleches. Les Maccutes ſont quatre empans de toile faite de paille, dont la dixaine vaut cent rais. Les Birames ſont des pieces de groſſe toile

de cotton faite aux Indes de cinq aulnes piece, qui coutent deux cens rais la piece. Les pieces d'Inde ou Muleches ſont de jeunes Negres d'environ vingt ans, qui valent vingt mille rais chacun. S'ils ſont plus jeunes le prix en eſt fixé par des Experts nommez pour cela. Le prix des filles eſt le même que celui des garçons. On a outre cela des coquilles appellées zimbi, qui viennent de Congo, avec leſquelles on peut acheter de tout, comme ſi c'étoit de la monnoye. Deux mille valent une Macute. Ceux du Congo en font eſtime, quoiqu'elles leur ſoient inutiles, ſi ce n'eſt pour negocier avec des autres peuples d'Afrique, qui adorent la mer, & appellent ces coquilles qu'ils n'ont pas dans leur pays, des enfans de Dieu. Ce qui fait qu'ils les eſtiment comme des treſors, & les prennent en troque contre toutes ſortes de leurs marchandiſes, & parmi eux le plus riche & le plus heureux eſt celui qui en poſſede un plus grand nombre.

Ceux de Loanda nous preſſerent fort de demeurer au moins un an parmi eux, pour nous accoûtumer à l'air & aux mauvais alimens, avant de nous enfoncer plus avant dans ces

deserts & pays mal-sains de Bamba, où nous risquerions notre vie. A quoi nous repondîmes que l'échange nous seroit avantageux de rencontrer la mort pour acquerir la veritable vie, & de perdre le corps pour retrouver tant d'ames, au salut desquelles la Providence de Dieu nous avoit destinez.

Toute la suite jusqu'à la fin est du Pere Denys.

Nous partîmes donc tous deux pour notre Mission de Bamba, où fait sa residence un Grand Duc sujet du Roi de Congo : car on compte cinq Provinces dans ce Royaume. La premiere de Saint Sauveur, où reside le Roi de Congo, nommé Dom Alvarez. Elle prend son nom de la ville capitale appellée saint Sauveur, qui est la mieux située, & dans le meilleur air du Royaume. Elle est bâtie sur une colline. L'on n'y voit presque point de mouches ni de moucherons, de puces ni de punaises, comme dans le reste du pays ; mais on n'y est point exempt de fourmis, qui sont très-incommodes. Le palais du Roi a près d'une lieuë de tour. C'étoit par ci-devant la seule maison qui eût un plancher ; mais les Portugais qui ont sçû s'accommoder, ont donné l'envie aux principaux d'enrichir & de meu-

bler leurs maisons. L'Eglise Cathedrale est bâtie de pierres, de même que celles de Notre-Dame, de saint Pierre, & de saint Antoine de Padouë, où sont les tombeaux des Rois de Congo. Celle des Jesuites dediée à saint Ignace n'est pas la moins belle. Notre Dame de la Victoire est de terre; mais blanchie par dedans & par dehors. Elle fut donnée aux Capucins par le Roi Alphonse III. il y a environ trente ans. La seconde Province est celle de Bamba où commande le Grand Duc appellé Dom Theodose. La troisiéme, celle de Sundi, où il y a aussi un Duc. La quatriéme, celle de Pemba, où se tient un Marquis. Et la cinquiéme celle de Sogno, où est un Comte, qui ne reconnoît pourtant pas le Roi de Congo depuis nombre d'années. Il reside dans la ville de Sogno, qui est à une lieuë de la riviere de Zaire.

Ayant préparé tout ce qui étoit necessaire pour notre chemin, nous nous embarquâmes, le Pere Michel-Ange & moi, & côtoyant la terre-ferme nous arrivâmes en deux jours à Dante, où les Portugais ont une Forteresse aux Frontieres du Royaume d'Angola. Nous allâmes saluer le Gou-

verneur, & lui fîmes voir les lettres des Seigneurs de la Chambre de Justice de Loanda, qui gouvernoient alors le Royaume, le Viceroi qu'on y attendoit n'étant pas encore arrivé. C'étoient des lettres de recommandation pour nous aider à nous pourvoir de Mores, pour nous porter avec nos hardes. Pendant deux journées que nous séjournâmes là, le Gouverneur fit pêcher & saler du poisson pour nous; entre autres des soles & des sardines, qui sont plus longues d'un pan. La provision étant faite, & trente Mores destinez à nous porter avec toutes nos charges, on prépara nos brancards de filets, ou Amacas, les Messieurs de cette ville nous faisant entendre qu'il étoit impossible qu'étant vêtus & équippez de la maniere que nous étions, nous allassions à pied; de sorte que n'y ayant autre remede nous nous conformâmes à l'usage du pays.

Nous commençâmes donc à marcher; & parce que dans ces vastes pays il n'y a pas de grands chemins; mais seulement des sentiers, nous étions obligez d'aller à la file. Quelques Mores avec leurs charges nous précedoient, puis le P. Michel-Ange

dans ſon amacas, ſuivi de quelques Mores.

Je venois après porté dans mon filet, qui me paroiſſoit une voiture fort commode, & après ſuivoit le reſte des Mores, pour ſoulager tour à tour les deux porteurs lorſqu'ils ſont las. C'eſt une merveille de voir comment ils marchent vîte, quoiqu'ils ſoient chargez. Ils étoient armez de leurs arcs & de leurs fleches, & ils nous portoient juſqu'à un de leurs bourgs ou villes, qu'ils nomment en leur langue *Libattes*, comme nous les appellerons toûjours dans cette Relation, & là il nous falloit pourvoir d'autres porteurs.

Le Seigneur ou Commandant de la Libatte, qu'ils appellent en leur langue le *Macolonte*, nous venoit incontinent rendre viſite, & nous aſſignoit deux des meilleures cabannes qu'il y eut là : car dans tout le Royaume il n'y a point de maiſons de pierre ; mais ſeulement de paille, ou de tige de bled-ſaraſin, & les plus belles ſont de terre, couvertes de paille, ſans autre ouverture que la porte, qui leur ſert de fenêtre. Il en faut pourtant excepter ſaint Sauveur, comme nous avons dit ci-deſſus.

Ce Macolonte étoit vêtu de cette maniere : il portoit ſeulement un mouchoir tiſſu de feüilles de palmier par bienſéance, pour tenir couvert ce que l'honnêteté oblige à couvrir, avec un manteau de drap d'Europe allant juſqu'à terre, de couleur bleuë, qui eſt beaucoup eſtimée parmi eux : le reſte du corps étoit nud. Les Mores que le Macolonte avoit avec lui, & qui étoient ſes Officiers, n'avoient ſimplement qu'un de ces mouchoirs, qu'ils envoyent teindre en noir à Loanda. Le reſte du peuple n'en avoit que de feüilles d'arbre & de peau de ſinge ; & même ceux qui demeurent à la campagne, & dorment ſur les arbres, hommes ou femmes, ne portent abſolument rien ; mais vont tout-à-fait nuds, ſans aucun ſentiment de honte.

Cette premiere Libatte étoit aſſez grande, d'une centaine de cabannes ſéparées l'une de l'autre, & ſans ordre. On peut dire même qu'ils n'y habitent pas le jour : car les hommes s'en vont à la promenade ſe divertir & cauſer enſemble, danſant & jouant de certains inſtrumens aſſez chetifs & ridicules juſqu'à la nuit, ſans ſçavoir ce que c'eſt que de mélancolie. Les femmes au contraire ſortent dès le

matin pour travailler les champs, portent une hotte derriere elles, dans laquelle elles mettent un pot de terre noire, qu'elles appellent *Quiouson*, & un de leurs enfans, tenant le plus petit entre leurs bras, qui prend la mammelle de lui-même sans que la mere la lui présente. Elles en conduisent un par la main & en portent souvent en même-tems un autre dans le ventre; car cette nation est feconde & lubrique. Le reste des enfans, s'il y en a, suivent la mere. Mais quand ils sont un peu grands, ils les laissent aller où ils veulent, sans s'en mettre non plus en peine, que s'ils n'étoient point leurs enfans.

Nous regalâmes ces Macolontes d'un rosaire ou chapelet de verre de Venise, appellé en leur langue *Missanga*, qu'ils mettent à leur col, n'ayant ni poche, ni autre endroit pour les mettre. Le Macolonte ayant fait & reçu les complimens, envoya un More par toute la Libatte, pour donner ordre aux habitans d'amener leurs enfans pour être baptisez, les adultes étant déja presque tous baptisez, y ayant déja trente ans que nous avons cette Mission. Ils leur font sçavoir comme il est arrivé un Capucin, qu'ils

appellent en leur langue *Gramga*, ajoûtant par honneur le mot de *Fomet*, comme s'ils disoient, Pere, Seigneur, ou Monsieur. Ils n'ont pas plûtôt appris notre venuë, qu'ils accourent tous, portant leurs enfans, & pour aumône deux de leurs mouchoirs de feüilles de palme, ou bien trois mille cinq cens coquilles, qui sont comme nous avons dit les deniers du pays, appellez en leur langue *Zimbi*, ou bien une poule: car on y en avoit autrefois porté nombre; mais les guerres les ont presque détruites. Ils apportent aussi sur une feüille un peu de sel pour benir l'eau, & donnent un de ces présens que nous avons dit pour baptiser leurs enfans; & n'ayant rien à donner, on les baptise pour l'amour de Dieu. Dans ce premier lieu nous en baptisâmes trente, sçavoir quinze chacun, avec beaucoup de satisfaction, étant les premiers que nous avions baptisez. Je dis au Macolonte qu'il fit préparer pour dire la sainte Messe le jour suivant, & incontinent il expedia plusieurs Mores pour couper du bois, & des feüilles de palme, dont ils firent une petite Chapelle de verdure, de même que l'Autel, dont je lui avois donné

la hauteur & la grandeur, & que nous ornâmes enſuite, tous les Miſſionnaires portant avec eux un coffre, avec tout ce qui eſt neceſſaire pour le ſaint Sacrifice. Pendant que mon Compagnon dit la Meſſe, le Macolonte envoya donner avis à d'autres Mores peu éloignez de là, leſquels vinrent à tems pour oüir la ſeconde Meſſe, à la fin de laquelle nous baptiſâmes dix enfans de cette Libatte voiſine. Le nombre des aſſiſtans fut très-grand, la Chapelle ayant été faite en un lieu éminent, afin qu'ils puſſent au moins voir la Meſſe, s'ils ne la pouvoient pas entendre. Nous fîmes enſuite un petit Catechiſme, en partageant nos Auditeurs en deux, & leur faiſant expliquer ce que nous leur diſions par un interprete.

Cela étant fait, ils ſe mirent à joüer de pluſieurs inſtrumens, à danſer & à crier ſi haut, qu'on les entendoit de demi-lieuë loin. Je décrirai ſeulement un de leurs inſtrumens, qui eſt le plus ingenieux & le plus agréable de tous, & pour ainſi dire le principal de ceux qui ſont en uſage chez eux. Ils prennent une partie d'une perche, qu'ils lient & bandent en maniere d'arc, & y attachent quinze citroüilles longue-

tes, ſeches & vuides, de differente grandeur pour les differens tons, trouées par deſſus, avec un autre trou plus petit à quatre doigts au-deſſous, & le bouchent à demi, couvrant auſſi celui de deſſus d'un petit ais ſubtil un peu élevé ſur le trou. Après ils prennent une corde faite d'écorce d'arbre, & lient l'inſtrument par les deux bouts, & ſe le pendent au col. Pour en joüer ils ont deux bâtons, dont l'extrêmité eſt couverte d'un peu d'étoffe, avec quoi ils frappent ſur ces petits ais, & font prendre vent aux citroüilles, qui imitent en quelque façon le ſon d'une orgue, & font un concert aſſez agréable, particulierement quand ils joüent trois ou quatre enſemble.

Ils touchent leurs tambours avec la main ouverte, & ils ſont faits de cette maniere. Ils taillent un tronc d'arbre de la longueur de trois quarts d'aulne, & même plus; car quand ils les pendent au col, ils touchent quaſi à terre. Ils les vuident par dedans, & les couvrent deſſus & deſſous de peau de tygre ou autre animal; ce qui fait un certain ſon à donner de l'épouvante, lorſqu'ils les battent à leur maniere. Les Cavaliers ou fils de Cava-

liers portent à la main des ſonnetes de fer, comme celles que portent les vaches de notre pays, & avec une piece de bois, ils en frappent tantôt l'une, tantôt l'autre ; ce qui ſe voit rarement parmi eux, cet inſtrument n'étant porté que par les enfans des Seigneurs, qui ne ſont pas en grand nombre.

Nous diſpoſant à partir, notre Macolonte fit ſigne qu'on s'arrêtât & qu'on ſe tût ; ce qui fut fait en un moment : auſſi en avoient-ils aſſez de beſoin, étant déja tout moüillez de ſueur. Leur ayant donné la benediction nous partîmes ; & ils recommencerent à joüer, danſer & crier ſur nouveaux frais, enſorte que nous les entendions de deux mille, non ſans admiration & plaiſir que nous avions, d'entendre un concert de tant d'inſtrumens curieux & nouveaux pour nous.

Nous vîmes dans cette route pluſieurs ſortes d'animaux, particulierement de petits ſinges, & grande quantité de guenons de diverſe couleur, qui s'enfuyoient tous ſur les arbres les plus hauts. Nous apperçûmes deux *Pacaſſes*, qui ſont des animaux aſſez ſemblables aux Buffles, & qui

rugiſſent comme des lions. Le mâle & la femelle vont toûjours de compagnie. Ils ſont blancs avec des taches rouſſes & noires, & ont des oreilles de demie aulne de long, & les cornes toutes droites. Quand ils voyent quelqu'un ils ne fuyent pas, ni ne font aucun mal; mais regardent les paſſans. Nous vîmes un autre animal de poil jaune & noir, qui étoit ſur une montagne. L'interprete nous dit que c'étoit un Leopard; mais il étoit aſſez éloigné de nous. Il y a auſſi dans ces quartiers un animal, qui eſt de la taille & de la force d'un mulet; mais il a le poil varié de bandes blanches, noires & jaunes, qui embraſſent le corps, depuis l'épine juſques ſous le ventre, ce qui eſt très-beau à voir, & ſemble artificiel. On l'appelle *Zebra*.

Comme nous pourſuivions chemin, nous vinſmes à l'improviſte ſur un animal qui étoit endormi, & qui fut éveillé des cris que font ces Mores en cheminant. Il ſe leva, fit un grand ſaut, & s'enfuit. Le corps étoit comme celui d'un loup, dont il y en a grand nombre; mais il avoit la tête comme un bœuf; ce qui étoit mal proportionné & affreux à voir. Je demandai quel animal c'étoit; & l'on

m'aſſura que ce devoit être un monſtre. Il y avoit pluſieurs animaux ſemblables à nos chevres, qui s'enfuyoient, & puis s'attendoient les uns les autres, & quantité de poules ſauvages, plus grandes que les domeſtiques, qui ont le goût du liévre.

Il ne nous arriva rien de particulier dans la ſeconde Libatte; & nous y fîmes comme à la premiere. Etant entrez un ſoir dans une de ces Libattes, on ferma la porte faite d'épines ſeches, toute l'enceinte, comme nous dirions les murailles de nos bourgs, étant d'épine plantée & verte de la hauteur d'une pique. On nous aſſigna des cabannes pour y paſſer la nuit; mais la chaleur étant exceſſive, j'aimai mieux dormir à l'air dans mon Amacas, en faiſant attacher une de ſes extrêmités au toît de la cabanne, & l'autre à deux pieux élevez & mis en croix. Le Pere Michel-Ange en fit de même. Sur la minuit vinrent trois lions, qui faiſoient trembler la terre de leur mugiſſement; ce qui me reveilla bien, & n'eût été la muraille d'épines, frere Denys n'auroit jamais revû l'Italie. Je levai la tête pour voir ſi à la faveur des rayons de la Lune,

je pourrois en découvrir un ; mais les épines étoient ſi touffuës & ſi entrelaſſées de leurs feüilles , que je ne pûs rien appercevoir ; quoique j'entendiſſe bien qu'ils n'étoient pas loin de la haye. J'étois quaſi reſolu de rentrer dans la cabanne ; neanmoins comme il me parut impoſſible qu'ils puſſent ſauter par deſſus de ſi hautes hayes, je me tins coi juſqu'au jour , non ſans avoir de tems en tems quelque palpitation de cœur. Le jour venu j'allai demander au Pere Michel-Ange , qui étoit à une cabanne aſſez proche , s'il avoit entendu les lions la nuit paſſée ; à quoi il me répondit qu'il n'avoit jamais mieux dormi à cauſe de la fraîcheur de la nuit , & qu'il n'avoit rien oüi. Vous êtes heureux , lui dis-je , car s'ils fuſſent entrez , vous ſeriez allé en Paradis ſans ſçavoir comment. A quoi il me répliqua que la Providence de Dieu veille toûjours pour les ſiens , & que ſa volonté n'avoit pas été telle , qu'ils fuſſent abandonnez à la cruauté de ces animaux impitoyables.

Après avoir baptiſé pluſieurs enfans, nous nous mîmes en chemin, & ayant marché juſqu'à midi, les Mores nous dirent qu'il falloit s'arrêter pour

ſe repoſer, y ayant là proche une petite riviere de très-bonne eau. Ainſi étant deſcendus nous nous mîmes à l'ombre ſous des arbres, pour nous préparer à y dîner. Quelques-uns des nôtres allerent chercher du bled-ſaraſin, d'autres cüeillir du bois pour faire du feu. Le Pere Michel-Ange voulut ſe ſervir de ſon fuſil pour en allumer. Mais un More qui faiſoit la cuiſine, lui dit, Pere, nous n'avons pas beſoin de cela ; & prenant un éclat d'ais de l'épaiſſeur de deux doigts avec pluſieurs trous, qui ne paſſoient pourtant pas d'outre en outre, & en prenant une petite piece de bois gros comme le doigt, qu'il mit dans un de ces trous, il fit promptement tourner & frotter avec les deux mains les deux bois l'un contre l'autre, & le petit s'alluma. C'eſt de cette maniere qu'ils ont accoutumé de faire du feu. Les autres qui revinrent chargez de bled-ſaraſin l'égrenerent, & en mirent dans quatre pots pour en faire de la boulie, & firent auſſi cuire des *Batates*, qui ſont des racines aſſez bonnes.

Pendant que chacun étoit attentif à ſa cuiſine, on vit ſubitement paroître un Eléphant, qui n'étoit guéres moins

gros qu'un chariot de Lombardie chargé de foin, & portoit la tête un peu pendante, lui étant déja tombé une dent. Tous les Mores ſe leverent promptement, & mettant la main à leur arc, commencerent avec leurs cris ordinaires à lui tirer des fleches. Mais un d'eux plus aviſé prit un tiſon allumé, & courut mettre le feu à une Cabanne de paille voiſine. L'Elefant voiant cette grande flâme s'enfuit d'abord avec trois fleches dans le corps. Le feu de la Cabanne porté par le vent ſe prit aux herbes voiſines, qui étant quaſi ſeches par les ardeurs du Soleil & fort hautes, s'allumerent de telle maniere, qu'il s'étendit plus d'une lieuë aux environs, conſumant les herbes, les arbres, & tout ce qu'il trouvoit. Ainſi tous les animaux qui ſe trouvoient là en étant épouventés, nous eûmes le moyen de continuer nôtre voyage en toute ſureté juſqu'à la libatte du ſoir, quoique je me repreſentaſſe de tems à autre cette horrible bête qui nous avoit donnée l'épouvante.

Un autre jour, comme nous étions en marche, nous vîmes s'approcher de nous un grand ſerpent, qui ſans exageration avoit près de vingt-cinq

pieds de long : ce que j'oserois moins assurer, si je n'avois vû & mesuré une peau d'un semblable serpent qui n'étoit pas moindre, dont on fit present au Pere Michel-Ange, & qu'il envoya avec d'autres curiositez à son Pere. Cette bête avoit la tête aussi grande que celle d'un veau; & ce qui nous épouvanta le plus, fut qu'elle venoit par le même sentier que nous allions. Les Mores selon leur coûtume jetterent de grands cris, & nous faisant prendre une traverse nous firent monter sur une éminence, pour lui donner tems ou de se retirer, ou de passer outre. Je pris garde qu'elle faisoit en avançant remuer autant d'herbes, que si ç'avoit été vingt personnes. Nous attendîmes plus d'une heure qu'elle fut passée: après quoi nous descendîmes & poursuivîmes nôtre chemin. le Pere Michel-Ange me dit en italien, pour n'être pas entendu, je croiois que nous étions en surcté étant tant de monde; mais je vois que ces Mores ont plus de peur que nous. A quoi je repondis que nous ne devions gueres en attendre d'autre secours, que celui que leurs jambes nous pouvoient donner, en nous portant le mieux qu'ils pouvoient, & en

fuyant les ennemis plûtôt qu'en les attaquant, & à la verité nous souhaitâmes plusieurs fois d'avoir apporté avec nous un fusil, qui ne nous auroit pas été inutile, nous étant souvent trouvés si embarassés & en si grand danger, que sans l'aide de Dieu nous n'en serions jamais sortis, étant obligés dans toute la route ou de fuir ou de mettre le feu aux herbes, pour nous garantir des bêtes farouches.

Un jour que nous approchions d'une riviere, où l'on nous dit qu'il n'y avoit aucune Libatte; mais seulement deux maisons de paille, pour recevoir & loger les Mores, qui vont de Loanda à Saint Sauveur capitale du Royaume, comme nous fûmes à la vûë de la riviere, nous découvrîmes quantité de cabannes, & entendîmes un grand bruit de gens qui joüoient du tambour, de trompettes, de fifres, de cornets, & d'autres instrumens. Les Mores s'arrêtant un peu dirent que ce pouvoit être le Grand Duc Seigneur de la Province; mais étant arrivés nous vîmes que c'étoient des cabannes neuves environnées d'une forte haye d'épines, pour se garantir des bêtes qui viennent boire aux rivieres. Nous demandâmes à un More qui

qui est-ce qu'il y avoit dans ce lieu ; & il nous fit réponse que c'étoit le Frere du Capitaine-Major de Dante, dont nous avons parlé ci-dessus. Ce Seigneur apprenant notre arrivée nous envoya à la rencontre quatre Mulatres avec leurs mousquets. Les Mulatres sont ceux qui sont nez d'un Blanc & d'une More. A leur suite étoient plusieurs Mores avec des trompettes, & des fifres. Nous allâmes saluer ce Seigneur qui nous reçut fort civilement, & nous dit que tous les soirs où la nuit le prenoit, il faisoit bâtir une semblable ville fermée d'épines.

Ce brave Seigneur nous fit mille courtoisies, & nous régala de poules & fruits du pays. Nous voulions rester là jusqu'à ce qu'il fut parti, particulierement n'y ayant pas de Libatte de l'autre côté de la riviere ; mais il nous dit qu'il valoit mieux que nous la traversassions pendant qu'il étoit présent, & qu'il avoit plusieurs Mores expérimentez, qui prendroient garde qu'il ne nous arrivât aucun accident. Ainsi il nous accompagna jusqu'à la riviere avec tous les instrumens ; & il avoit tant de monde avec lui qu'on eût dit que c'étoit le Roi d'Ethiopie, ayant plus de dix-huit cens hommes ;

ſans compter les femmes & les enfans, ce qui avoit été la cauſe qu'il nous fallut reſter deux jours à Dante, où nous ne trouvions pas du monde pour nous accompagner. Il eut la patience de nous voir paſſer & hors de danger, & l'ayant ſalué il s'en retourna à ſa cabanne, où il fit préparer ſes gens à partir; ce que nous eûmes le plaiſir de voir. Il avoit entr'autres vingt-quatre Mulatres, qui ſont des hommes terribles, braves & intrepides dans tous les dangers, armez de mouſquets & de cimeteres, le reſte des Mores avec leurs arcs, leurs fleches, & leurs demi-piques. Les inſtrumens & les cris commencerent à redoubler à leur départ: ce qui nous ſurprenoit de voir avec quel cortege, & quelle majeſté les Grands font leurs voyages dans ces quartiers-là.

Nous laiſſâmes la riviere, & le ſoleil étant fort bas, à peine eûmes-nous fait demi-mille, que nous nous arrêtâmes aux deux cabannes; mais nous vîmes que nous n'y ſerions pas en grande ſûreté des bêtes farouches, parce qu'il n'y avoit point de hayes d'épines; mais ſeulement quatre arbres, ſur leſquels on pouvoit faire garde, y ayant deſſus de petites cabannes, où l'on

pouvoit reposer la nuit. Les Mores nous dirent que nous pouvions prendre une des cabannes, & qu'une partie d'eux feroient sentinelle sur les arbres pendant la nuit, & les autres resteroient dans l'autre chaumiere. Le Pere Michel-Ange dit que nous serions plus en sûreté de monter sur les arbres ; mais les Mores nous assurerent que nous n'y pourrions pas dormir, & que nous ne nous missions pas en peine, qu'ils feroient tour à tour la garde. Nous entrâmes donc dans la meilleure cabanne, & y fîmes apporter un peu de paille pour nous y coucher; ce que nous fîmes après avoir mangé de ce que ce Seigneur More nous avoit donné charitablement; & rendu graces à Dieu de nous avoir amenez jusques-là sains & saufs, après quelques signes de croix nous nous abandonnâmes au sommeil.

Nous en fûmes interrompus sur la minuit par un lion & une tigresse, qui venoient ensemble en se jouant vers nos huttes, & sentant que leur rugissement s'approchoit de plus en plus de nous, je demandai à mon compagnon s'il avoit entendu le lion. Que trop, me répondit-il, & nous ne ferions pas mal à tout évenement de

nous confesser l'un l'autre ; ce qu'ayant fait, nous regardâmes par les fentes de la cabanne, si nous les découvririons à la clarté de la Lune. Nous n'eûmes pas de peine à les voir, n'étant pas éloignez d'un jet de pierre ; & l'on peut bien se persuader que ce ne fut pas sans quelques battemens de cœur, que nous attendions en silence ce qu'il plairoit à Dieu de disposer de nous. Nous entendîmes que les Mores perchez sur les arbres, aussibien que ceux de la cabanne, parloient ensemble : & d'abord ils allumerent du feu, qui fit fuir les bêtes vers la riviere. De cette sorte nous fûmes encore délivrez de ce danger par la grace de Dieu, à qui nous nous étions de bon cœur recommandez.

Le jour suivant ayant déja fait la moitié de notre journée pour arriver à la premiere Libatte, nous entendîmes un grand bruit de personnes, dont nous étant approchez, nous trouvâmes que c'étoient des Negres, qui portoient un Portugais qui alloit pour être Chanoine à S. Sauveur, où est la Cathedrale de tout le pays. Nous étant reconnus, & souvenus de nous être vûs à Loanda, où il venoit tous les jours dire la Messe en notre Egli-

ſe, nous nous témoignâmes mutuellement la joye que nous avions de nous être ſi heureuſement rencontrez ; & nous marchâmes enſemble le reſte du jour. Nous lui demandâmes comment il s'étoit pû reſoudre de quitter une ſi belle & ſi bonne ville que Liſbonne, qui étoit ſa patrie, pour venir dans ce pays ſi mauvais & ſi déſert. A quoi il nous répondit qu'on lui avoit accordé une bonne penſion de cinquante mille rais par an, qui font environ cent de nos ducats. Mais pour cent millions d'or, lui dis-je, je ne m'expoſerois pas à entreprendre une ſemblable corvée. Que venez vous donc faire ici, me repliqua-t'il ? C'eſt, lui dîmes nous, pour l'amour de Dieu & du prochain que nous ſommes ſortis de l'Italie, & nous eſtimerons d'avoir bien employé tous nos ſoins, ſi par notre moyen une ſeule ame fait acquiſition du Paradis. Avec ſemblables diſcours nous arrivâmes à la Libatte, où nous trouvâmes peu de monde, ce qui nous mit en peine pour n'y avoir pas aſſez de Mores pour nous voiturer les uns & les autres : ce qui nous obligea de prier le Chanoine de prendre l'avance, & que nous reſterions juſqu'au retour de ſes porteurs ; mais

il ne nous fut pas possible de le persuader ; ce qui pourtant auroit été le meilleur pour lui ; car il mourut peu de jours après à Bombi, où nous avions passé avant lui, & où nous aurions pû le soulager, & lui rendre les derniers devoirs, s'il fut passé le premier.

Bombi est une fort grande Libatte, où demeure un Marquis sujet du Grand Duc de Bamba, qui est sujet lui-même du Roi de Congo. Nous y rencontrâmes un fils de ce Marquis qui parloit Portugais, & qui s'offrit de nous venir servir d'interprete, non seulement dans le voyage ; mais encore pendant notre séjour à Bamba : ce que nous acceptâmes avec le consentement du Marquis son pere. Le soleil étant levé nous partîmes avec plus de plaisir qu'auparavant, d'avoir en notre compagnie ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'expliquoit si bien en Portugais. Nous n'en souffrîmes pourtant pas moins pour cela. Car lorsque nous y pensions le moins, nous apperçûmes de loin un grand feu, que les Mores avoient allumé dans les herbes, & qui poussé par le vent, chassoit de notre côté toutes les bêtes farouches. Les Negres nous di-

rent, Peres, il faut éviter la furie de ces bêtes; parce que peut-être y a-t'il parmi elles des lions & des tigres. Le plus sûr est de monter sur ces arbres. Ce qu'ayant entendu & compris qu'il n'y avoit pas d'autre remede; nous ouvrîmes un de nos coffres, & en tirâmes une échelle de corde faite au Bresil; nous fîmes premierement monter un Negre sur un arbre, pour l'accommoder; puis mon Compagnon, & moi, & le fils du Marquis y montâmes, & tirâmes l'échelle après nous; les autres s'étant aussi perchez sur des arbres. Et à la verité, nous fîmes bien de ne pas perdre de tems; car cette troupe de bêtes farouches fut incontinent là, en si grande quantité, que nous ne leur aurions servis, tous tant que nous étions, que pour un seul repas. Il y avoit des tigres, des lions, des loups, des pacasses, & des rhinocéros, qui ont une corne sur les narines, & diverses autres especes d'animaux, qui passant près de nous, levoient la tête, & nous regardoient. Nos Mores qui avoient des fléches envenimées, la plûpart de sucs d'herbes, en blesserent quelques-unes; mais cela les fit moins enfuir, que le feu qu'elles sentoient s'approcher. Ce pé-

ril étant passé, nous descendîmes de nos arbres & poursuivîmes notre chemin, remerciant Dieu de nous avoir délivrez d'une mort si prochaine.

Le jour qui suivit, nous arrivâmes à une Libatte, où nous trouvâmes très-peu de monde. L'on nous dit qu'ils étoient allez à la guerre avec le Duc de Bamba, contre le Comte de Sogno, qui depuis long-tems s'est revolté contre Sa Majesté de Congo : qu'après qu'une partie des uns & des autres s'étoient détruits, le reste faisoit tréve ; & quelque-tems après prenoit de nouveau les armes.

Ainsi y ayant peu de monde dans ce lieu, nous resolûmes de nous séparer, afin d'attendre les porteurs de celui qui passeroit le premier. Le Pere Michel-Ange s'offrit d'aller avant, notre résidence de Bamba n'étant pas fort loin ; & de m'envoyer de là vingt hommes, pour moi & pour nos charges, qui demeureroient. Je restai donc là six jours, avec le fils du Marquis, vivant l'un & l'autre de favéoles fraîches, qu'ils nomment en leur langue *Cazacaza*, que ce jeune homme alloit cüeillir. Mais voyant que ce régal de favéoles ne me donnoit pas un bon aliment, & qu'à peine me

pouvois-je, de foibleſſe, ſoûtenir ſur mes pieds ; je commençai à enfiler des chapelets, aſſis ſur un peu de paille à la porte de ma cabanne. Ce qui étant remarqué par les Mores, qui étoient la plûpart de bons vieillards, ils accoururent auprès de moi, admirant ces chapelets, avec leur flocon de ſoye, auquel la médaille étoit attachée, & me priérent inſtamment de leur en donner un pour le Macolonte. Je leur répondis, que s'ils me donnoient une poule, dont j'avois vû quantité dans la Libatte, je le leur donnerois volontiers ; ce qu'ils firent. A quoi je fus obligé par la neceſſité, n'y ayant là principalement aucun enfant à baptiſer, & l'aumône pour l'amour de Dieu étant peu connuë parmi eux. Enfin graces aux roſaires & aux chapelets, je m'entretins le mieux qu'il me fut poſſible.

Finalement, les Mores que mon Compagnon m'envoyoit arriverent, & nous étant mis en campagne, nous n'étions pas loin de la Libatte où nous devions paſſer la nuit, que nous fûmes ſurpris par la rencontre d'un lion bleſſé, qui avoit aſſez de peine à marcher, & enſanglantoit les endroits par où il paſſoit. Les Mores tous allar-

mez, mirent leurs charges & moi si promptement à bas, qu'à peine me pus-je développer de mon filet. Ils prirent leurs arcs; & l'un d'eux ayant pris les deux pieces de bois, comme j'ai dit çi-dessus, fit du feu & le mit aux herbes, qui s'allumerent incontinent: l'herbe étant quasi seche, fort haute & épaisse; parce que c'étoit alors le mois de Mars; ce qui est le contraire de nos Provinces d'Europe. Les flammes se levant bien haut, & les Mores ne cessant de crier, le lion qui venoit à nous comme un enragé, fit volte-face, & prit un autre sentier. Une heure avant la nuit nous arrivâmes à la Libatte, qui n'avoit point de murailles d'épines comme les autres; & allâmes jusqu'à la place, où nous trouvâmes tout le Peuple assemblé autour d'une personne blessée. Je descendis de mon Amacas, & demandai qui c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le Macolonte qui venoit de se battre contre un lion. On me fit place; & m'approchant de lui, je le saluai, & lui remontrai qu'il avoit tort de n'avoir pas fait faire une haye d'épines autour de la Libatte, comme on faisoit aux autres. Mon Pere, me répondit-il, tandis que je serai vivant,

il ne sera pas necessaire de faire des hayes d'épines ; quand je serai mort, ils feront ce qu'il leur plaira. Sa playe n'étoit pas considérable, je le priai de me raconter de quelle maniere il s'étoit escrimé avec le lion : Pere, me dit-il, comme j'étois ici débout à discourir avec mes gens, un lion affamé & attiré par l'odeur de la chair humaine, est survenu tellement à l'improviste, sans rugir à son ordinaire, qu'à peine mes gens, qui se trouvoient tous desarmez, ont eû le loisir de prendre la fuite. Pour moi, qui ne suis pas accoûtumé à fuïr, je me suis mis avec un genoüil & une main en terre ; & de l'autre ayant levé mon couteau, je le lui ai donné, de toute ma force, dans le ventre. Lui, se sentant blessé, a fait un cri, & est venu sur moi avec telle rage, que de lui-même il s'est encore blessé dans la gueule. Mais en même-tems il m'a emporté de l'ongle, un morceau de la peau du côté. Cependant mes gens revenans armez, le lion déja blessé en deux endroits, s'en est vîtement fui, en perdant beaucoup de sang. C'étoit celui que nous avions rencontré, qui assurement n'étoit pas fort à son aise, étant blessé d'un coup de couteau fait

en maniere de bayonnette Genoise, & de la main d'un homme aussi brave, qui étoit ce Macolonte.

J'appris pareillement de lui, que le Grand Duc de Bamba, qui avoit eu une rencontre avec le Comte de Sogno, avoit été fait Generalissime de Sa Majesté. Dans ces entrefaites, on m'amena une jeune Negre bien faite, toute nuë, afin que la baptisasse. Comme je la devois catechiser, je la fis couvrir de quelques feüilles, & la repris de ce qu'elle avoit demeuré si longtems à recevoir le Baptême, puisqu'il y avoit bien des années que le Royaume avoit reçû la Foi de Jesus-Christ. Elle répondit qu'elle demeuroit à la campagne comme plusieurs autres qui dorment sur les arbres, & qu'alors seulement, elle avoit appris l'arrivée des Capucins. Lui ayant enseigné les principes de la Foi, comme il se rencontroit que c'étoit le jour de saint Joachim, je la nommai Anne. Les ceremonies du Baptême étant finies, tous les Mores de la Libatte, hommes, femmes, & jeunes garçons, qu'ils appellent *Muleches*, la prirent, & la mirent au milieu d'un cercle qu'ils formerent, en dansant, jouant des instrumens, & criant : *Vive Anne*,

Vive Anne, avec tant de bruit & de fracas, que j'en restai tout étonné, & tout étourdi. Le Pere Michel-Ange ayant passé avant moi, il n'y avoit plus là d'enfans à baptiser. J'en baptisai seulement quelques-uns de la campagne, qui ne veulent pas se retirer dans les Libattes, pour être en plus grande liberté ; quoique ce ne soit pas sans danger.

La matinée suivante, je continuai mon voyage vers Bamba ; & étant obligé dans un grand valon de mettre pied à terre, à cause des mauvais chemins, je descendis du filet, & cheminai un demi mille dans un chemin tout de pierre : chose extraordinaire dans ce pays, où, jusqu'alors, je n'avois pas vû une pierre. Les Mores, qui étoient pieds nuds, en furent maltraitez ; mais je ne fus pas exempt de l'incommodité, la chaleur étant extrême, & le sentier étroit. De plus, l'herbe qui étoit haute & épaisse, me battoit contre les jambes, dont elles demeurerent écorchées & blessées deux mois durant. Ce qui étoit aussi arrivé à mon Compagnon, que je trouvai les jambes empaquetées.

Au milieu du valon couloit une riviere, peu large à la vérité ; mais

fort profonde. Les Mores ſonderent le gué, & réſolurent de la traverſer à l'endroit où il y avoit le moins d'eau, qui étoit d'environ quatre pieds de haut. Nous demeurâmes dans nos Amacas; & deux de nos plus grands porteurs, prirent les bâtons au-deſſus de la tête, non ſans danger de tomber enſemble dans l'eau, quoiqu'ils ne s'en fiſſent que rire, & qu'ils s'arrêtaſſent pour s'y baigner. Nous obſervâmes quantité de beaux oyſeaux de diverſe couleur, verds, rouges, jaunes; & quelques-uns qui me paroiſſoient les plus beaux, avec un plumage blanc, & des lignes noires, placées en écailles de poiſſon, la queuë, l'œil, le bec & les pieds, de couleur de feu. Ce ſont des perroquets d'Ethiopie, qui parlent de même que ceux de l'Amerique, & qu'on apporte très-rarement en Europe, & preſque jamais en Italie.

Etant fort proches de Bamba, j'entendis une cloche, qu'on me dit être celle de notre Couvent, poſté ſur une colline, le Pere Michel-Ange l'avoit fait ſonner pour la Meſſe; & l'ayant dite, il nous vint à la rencontre avec pluſieurs Mores, joüant à leur accoûtumée, de differens inſtrumens. Etant

descendu pour faire ma dévotion dans l'Eglise à mon heureuse arrivée; j'entrai ensuite dans le Couvent, où je trouvai quatre chambres faites de terre grasse, couvertes de paille; une allée, avec un portique, une sacristie, & l'Eglise, bâties de mêmes materiaux. Pendant que nous nous rendions compte l'un à l'autre de nos avantures; survint un More de la part de la Grande-Duchesse, me faire la bien-venue, témoignant qu'elle souhaitoit de me voir; mais comme je me sentois extrêmement fatigué des continuelles sueurs, je le priai de lui faire mes excuses, & de l'assurer qu'étant un peu remis, je ne manquerois pas de lui aller rendre mes devoirs. J'avois beaucoup de besoin de repos; mais la curiosité d'être dans un pays où tout m'étoit si nouveau, me fit sortir pour voir notre jardin, où je ne pûs assez admirer tant de fruits, non seulement de l'Afrique; mais aussi de l'Amerique & de l'Europe, y remarquant tous ceux que j'avois vû au Bresil. Ceux de l'Europe étoient des raisins, du fenoüil, des cardons, de toute sorte de salades, des courges, concombres, & plusieurs autres; mais non pas des poires, des pommes, des noix ou

ſemblables fruits, qui demandent des pays froids. Le ſoir, la grande Ducheſſe m'envoya une bouteille de vin de palme, blanc comme lait. J'en goûtai un peu ; mais ne revenant pas à mon goût, ni à celui du Pere Michel-Ange, nous le donnâmes à nos Mores, qui en firent grand regal ; repetant ſouvent le mot de *Malaf*, qui ſignifie parmi eux du vin.

Il faut remarquer que dans le Royaume de Congo, il y a chaque année deux récoltes. Ils commencent à ſemer au mois de Janvier, & ils moiſſonnent au mois d'Avril. Après cela ils ont l'hiver, quand nous avons l'été ; mais cet hiver eſt un doux printems ou automne d'Italie : les chaleurs recommençant en Septembre, auquel mois ils ſement de nouveau, & font une autre récolte en Decembre. Leur hiver n'eſt pas pluvieux ; mais il tombe une roſée tous les matins, qui fertiliſe la terre.

Le Pere Michel-Ange avoit déja pris pluſieurs Mores à notre ſervice, & établi un bon ordre dans le domeſtique. La maiſon même & l'Egliſe étant vieilles, & menaçant ruine, il avoit eu deſſein d'en faire bâtir d'autres. Il avoit deſtiné deux de nos Mo-

res pour Jardiniers, un pour Cuiſinier, un pour Sacriſtain, deux pour aller querir l'eau pour boire & apprêter, un autre pour la débite des coquilles qui ſervent de deniers en ce pays, & pour en acheter du miel, de la cire, des fruits, de la farine de bled-ſaraſin ; & enfin notre interprete, qui étoit toûjours avec nous. Nous trouvâmes quantité de Mores qui entendoient la langue Portugaiſe, Bamba étant un lieu de paſſage pour aller à S. Sauveur, ces Negres ayant ſouvent occaſion de parler à ceux qui portent les marchandiſes que les Marchands Portugais reſidans à Loanda font tranſporter à S. Sauveur. Bamba eſt une grande ville à ſoixante-dix lieuës de la mer, capitale de la Province de ce nom, & aſſez peuplée à cauſe de la réſidence du Grand Duc.

J'allai rendre viſite à la Grande-Ducheſſe ; & nous convînmes enſemble d'envoyer un More au Grand Duc, pour le ſolliciter de faire tréve avec l'ennemi, & de s'en revenir en ſon Etat. Cependant, ayant entendu dire que le Roi de Congo étoit venu à Pemba, diſtant de dix journées de Bemba ; le Pere Michel-Ange me dit que nous devions prendre cette occa-

ſion de lui aller tous deux faire la reverence ; & d'autant plus que ce ne ſeroient pas des journées perduës, parce qu'en quelqu'endroit que nous paſſaſſions, nous aurions pluſieurs enfans & pluſieurs adultes à baptiſer & à enſeigner, & pourrions auſſi prêcher notre ſainte Foi. Nous partîmes donc le jour ſuivant avec pluſieurs Mores que ncus donna la Grande-Ducheſſe, plûtôt pour notre garde que pour autre choſe ; ne portant avec nous que ce qui nous étoit neceſſaire pour dire la Meſſe, & pour vivre, laiſſant le reſte au logis. Comme nous devions paſſer certaines montagnes aſſez deſertes ; nous eûmes avis qu'il en étoit ſorti pluſieurs lions, & qu'il étoit neceſſaire de les laiſſer paſſer & s'enfoncer plus avant dans le bois : ce qui nous obligea pour les y contraindre plûtôt, & ne pas perdre inutilement notre tems, de mettre le feu à la campagne, comme nous avions déja fait en venant à Bamba ; ce qui nous réuſſit, & le vent portant les flammes çà & là, elles obligerent en peu de tems les lions de ſe retirer.

Nous eûmes quantité d'enfans à baptiſer en chemin, comme nous l'avions prévû ; & étant arrivez à Pem-

ba, nous nous rendîmes à notre hoſpice, où demeuroit le Pere Antoine de Saravezze, Capucin de la Province de Toſcane ; qui nous reçût fort courtoiſement, & fut étonné de nous voir ſi jeunes, puiſqu'entre nous deux, nous ne faiſions pas ſoixante ans. Comme nous lui donnions à entendre notre deſſein ; qui étoit de faire la réverence à Sa Majeſté, & nous en retourner incontinent à notre Miſſion de Bamba ; nous entendîmes dans le même-tems un grand bruit de trompettes, fifres, tambours & cornets, qui s'approchoient de nous, & le Pere Antoine nous dit, qu'aſſurément c'étoit Sa Majeſté, & que nous n'avions qu'à ſortir, & l'aller ſaluer. A peine étions-nous ſortis de la Porte du Couvent, que nous rencontrâmes le Roi, qui étoit un jeune homme More d'environ vingt ans, tout vétu, avec ſon manteau d'écarlatte à boutons d'or : ſa chauſſure ordinaire eſt une bottine blanche ſur un bas de ſoye incarnat, ou de quelqu'autre couleur ; mais on dit qu'il change tous les jours d'habit : ce que j'avois peine à croire, dans un pays où les belles étoffes & les bons tailleurs ſont rares. Avant lui marchoient vingt-quatre jeunes gar-

çons Mores, tous fils de Ducs ou Marquis, qui avoient devant la ceinture, un mouchoir de palme, teint en noir, & un manteau de drap d'Europe bleu, traînant jusqu'à terre : mais tous pieds nuds, & têtes nuës. Tous ses Officiers, au nombre de cent, étoient à peu près de même. Après eux, étoit une foule d'autres Noirs, seulement avec un de ces mouchoirs, sans couleur.

Proche de Sa Majesté se tenoit un Negre, qui portoit son parasol de soye couleur de feu, garnie de passemens d'or ; & un autre qui portoit une chaise de velours incarnat à cloux d'or, & le bois tout doré. Deux autres vêtus de casaques rouges étoient chargez de son filet rouge ; mais je ne sçai s'il étoit de soye ou de cotton teint ; le bâton étoit couvert de velours rouge. Nous nous inclinâmes & saluâmes Sa Majesté, qui s'appelloit Dom Alvarez II. Roi de Congo. Il nous dit que nous lui avions fait plaisir de venir dans son Royaume pour le bien de ses Sujets ; mais qu'il lui feroit encore plus agréable si nous voulions venir avec lui à Saint Sauveur. Nous l'en remerciâmes humblement, & lui répondîmes que nous étions ne-

ceſſaires à Bamba, n'y ayant autres Prêtres dans toute la Province, au lieu qu'il y en avoit pluſieurs à Saint Sauveur. Nous nous entretînmes enſuite avec lui de pluſieurs choſes d'Italie & de Portugal; après quoi il commanda à ſon Secretaire, qui étoit un Mulâtre, de nous donner des lettres de recommandation pour le Grand Duc; afin que dans toutes occaſions qui ſe préſenteroient, il ne manquât pas de nous donner toute ſorte d'aſſiſtance, ſoit pour notre Miſſion, ſoit en particulier pour nos perſonnes.

Sa Majeſté nous ayant ainſi expediez, elle nous regala de pluſieurs préſens; comme nous fîmes de notre côté, de pluſieurs bijoux de dévotion qui ne lui furent pas deſagréables, étant un Seigneur fort dévot & fort affable. Nous prîmes congé du Pere Antoine, & le remerciâmes; nous en retournant fort ſatisfaits d'avoir ſalué le Roi, & vû avec quelle grandeur il marche, menant avec lui une ſi grande quantité de gens.

Le Roi Alphonſe III. en 1646. donnant audience à une Miſſion de nos Peres, étoit vêtu avec plus de magnificence. Il avoit une veſte de brocard d'or, ſemée de pierreries, & à ſon cha-

peau, une couronne de diamans, & d'autres pierreries de grand prix. Il étoit assis sur un siege, couvert d'un dais à l'Européene, d'un riche velours cramoisi, garni de cloux dorez; & il avoit sous les pieds un grand tapis, accompagné de deux carreaux de même couleur & de même étoffe, avec la crépine d'or.

Nous fîmes la route assez promptement, ne trouvant aucun obstacle particulier; & tous les jours nous voyons toutes sortes de bêtes, qu'on eût dit s'être rassemblées là, de toute la terre. Un jour comme nous cheminions, j'entendis des cris, comme d'un petit enfant; & faisant arrêter les Mores, qui marchoient fort vîte, je leur dis qu'ils prissent garde à cette voix, pour aller voir ce que c'étoit: nous l'entendons bien, nous dirent-ils en riant; mais c'est un grand oiseau qui crie de cette maniere: ce qui étoit vrai: car un moment après, nous le vîmes lever de terre, & s'envoler. C'étoit un oiseau plus grand qu'un aigle, & de couleur jaune obscure. Dans cette corvée que nous fîmes en allant & revenant, si nous n'eussions été payez de nos fonctions ecclesiastiques, nous fussions sans doute morts

de faim. Il eſt vrai que ceux du pays ſe témoignent entr'eux beaucoup de charité : car ſi nous donnions quelque choſe à manger à l'un d'eux, il en donnoit d'abord un peu au premier qu'il rencontroit, & mangeoient ainſi tous enſemble ; ce qui devroit faire rougir pluſieurs Européens, qui, pour ne pas donner un peu de pain à un pauvre, le laiſſent mourir de faim : ce que je dis ſans faire tort aux autres, qui ſont plus touchez des miſeres de leur prochain.

Etant de retour à Bamba, on commença à nous apporter de toute la Province, des enfans à baptiſer. Les autres venoient pour être mariez ; quoique ceux-ci ſoient en petit nombre, & ſeulement d'entre les principaux & les plus civiliſez : car de vouloir reduire toute la populace à ne prendre qu'une femme, c'eſt là la difficulté, ne pouvant s'accomoder à cette loi. D'autres nous envoyoient leurs enfans à l'école, qu'il nous falloit tenir dans l'Egliſe, pour la grande quantité qu'il y en avoit ; juſques-là que les Fêtes, non ſeulement l'Egliſe, mais toute la place au-devant en étoit pleine. Nous diſions ſouvent deux Meſſes le jour : il eſt vrai que d'ordi-

naire, nous allions dire la seconde dans une autre Libatte, où le Macolonte nous regaloit de faveoles, de féves & autres fruits, que les femmes cultivent à la campagne, ne mangeant presqu'autre chose pendant qu'elles y sont, & qu'elles travaillent. Quand la récolte se fait, [ce qui arrive deux fois l'année,] elles assemblent en un tas toutes les favéoles, en un autre le bled turc, & ainsi du reste; puis donnant au Macolonte pour sa subsistance, & séparant ce qu'ils destinent pour semer ; le reste est partagé par cabanne, selon la quantité des gens qu'il y a. Après toutes les femmes ensemble sément & cultivent la terre, pour recüeillir de nouveau leurs moissons ; le terroir étant très fertile, & noir comme les gens du pays.

Au reste, pourvû qu'ils ayent quelque chose à manger, ils ne se soucient point de faire de grandes provisions; ne se mettant pas même en peine le matin s'ils auront le soir à souper. Il m'est souvent arrivé étant en voyage avec eux, que n'ayant rien à leur donner, parce que je n'en avois pas même pour moi : eux, sans se chagriner, prenoient une piece de bois, qu'ils tailloient & accommodoient

pour

pour s'en pouvoir ſervir comme d'un hoyau: ils s'aſſoyoient à terre, & commençoient à tirer les herbes, trouvant près des racines certaines petites pelottes blanches, dont ils ſe nourriſſoient ; ce qui ne me donnoit pas peu d'etonnement, puiſqu'en ayant voulu goûter, il me fut impoſſible d'en avaler une ſeule : & cependant après avoir fait un ſi chetif repas, ils ſautoient, danſoient, & rioient comme s'ils euſſent fait un bon feſtin. Quel bonheur pareil à celui-là ? Que lorſqu'on n'a rien, de ne point s'en attriſter, ni même ſouhaiter ce qu'on n'a pas. Auſſi, s'ils ont quelques bonnes viandes à manger, ils n'en témoignent guéres plus d'allegreſſe, que quand ils en ont de très-méchantes.

Nos occupations continuoient à l'ordinaire. Il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne baptiſaſſions huit ou dix enfans, & quelquefois quinze ou vingt; les pauvres gens même venant de quelques journées de loin : ce qu'ayant conſideré, nous reſolûmes de nous ſéparer, l'un demeurant au Couvent, & l'autre allant par la campagne. Le Pere Michel-Ange s'offrit d'aller le premier dehors, promettant de n'ê-

tre pas plus de quinze jours, & de me faire sçavoir de ses nouvelles, devant faire aussi mon tour de la même façon : afin que de cette maniere, & ceux de la ville, & ceux de la campagne reçussent quelque soulagement spirituel ; ainsi pendant son absence je continuai d'administrer le saint Baptême, & de tenir école. La Grande Duchesse avoit deux fils, l'un nommé Dom Pietro, l'autre Dom Sebastien, qui ne manquoient point d'y venir, particulierement pour apprendre le Portugais. Je leur enseignois en même-tems les mysteres de la Foi ; & on reconnoissoit en eux des inclinations proportionnées à leur naissance, quoique Mores, ayant un esprit vif & bien tourné, apprenant tout ce que je leur enseignois, & se comportant avec des manieres dignes de tels Princes. De tems à autre venoient quelques Negres se plaindre à moi, qu'un loup lui avoit dévoré la nuit un de ses enfans ; à quoi je leur repondois, que voulez-vous que j'y fasse ? Si vous qui êtes leurs peres & leurs meres, n'en avez pas du soin, en dois-je avoir la charge, moi qui ne sçais où vous les laissez aller ? Car à dire le vrai, ils ne s'en mettent non plus en peine quand

ils ſont grands, que s'ils n'étoient point à eux.

Je commençai alors à comprendre ce que c'eſt que de vivre ſans manger de pain, ni boire de vin : car bien que je fuſſe en ſanté, j'avois toutes les peines du monde à me tenir ſur mes pieds, ſi abattu que j'étois des viandes ſi peu nourriſſantes, dont il me falloit contenter dans ces quartiers-là ; ainſi je me recommandois à Dieu, à ce qu'il lui plût par ſa bonté me conſerver la ſanté pour le bien de ces pauvres Ethiopiens : non pas tant, à dire le vrai, pour me ſentir peu capable de ſoûtenir long-tems la fatigue de nos continuelles fonctions, que par la connoiſſance des difficultés qu'il y avoit à voir arriver dans ce pays d'autres Miſſionnaires qui vinſſent tenir notre place, & me relever de cet emploi, que j'éprouvois être au-deſſus de mes forces.

J'entendis une fois, une heure après ſoleil couché, quantité de monde qui chantoit ; mais d'un ton ſi lugubre, qu'il imprimoit de la frayeur. Je m'informai de mes domeſtiques, ce que cela vouloit dire. Ils me firent réponſe, que c'étoient les gens de quelque Libatte qui venoient avec

leur Macolonte se donner la discipline dans l'Eglise, parce que c'étoit un Vendredi du mois de Mars. Cela me surprit, & j'envoyai d'abord ouvrir les portes, allumer des cierges, & sonner la cloche. Avant que d'entrer, ils demeurerent un quart d'heure devant l'Eglise, agenoüillez, & chantant en leur langue le *Salve Regina*, avec un concert de voix fort tristes. Puis étant entrez dans l'Eglise, je leur donnai à tous de l'eau-benîte; & ils étoient environ deux cens hommes, portant de grosses pieces de bois fort pésantes, pour plus grande penitence. Je leur dis quelques paroles de l'utilité de la penitence, laquelle si on ne veut pas subir en ce monde, on est sans doute obligé de la faire en l'autre. Ils étoient tous agenoüillez, & se battoient la poitrine. Je fis éteindre les lumieres; & pendant une heure, ils se donnerent la discipline avec des cordes de peau d'animaux, & d'écorces d'arbres. Nous recitâmes ensuite les Litanies de Notre-Dame de Lorette, & les ayant licentiez, ils retournerent chez eux, laissant hors de l'Eglise les pieces d'arbres qu'ils avoient apporté, qui nous servirent pour accommoder notre jardin. Cette action si

merveilleuſe en ces pauvres gens, me conſola, & me donna du courage, conſiderant combien le bon Dieu vouloit que ces miſerables Ethiopiens, privez preſque de toute ſotte d'aide ſpirituelle, reprochaſſent un jour aux Européens leur negligence ; puiſque, non ſeulement ils n'en font rien, quoiqu'ils en ayent la liberté & la commodité toute entiere ; mais qu'ils mépriſent ceux qui le font, les appellant par mépris, *Hermites Bourreaux de Chriſt*, *& cols de travers*. Ce qui ſoit dit ſans choquer ceux qui n'approuvent pas ces paroles injurieuſes, & qui ont des penſées plus conformes à leur caractere de Catholiques.

Un autre ſoir après l'*Ave Maria*, nos Negres qui étoient au jardin m'appellerent, afin que je vinſſe voir le ciel qui brûloit. Je ſortis, dans la penſée que ce fut quelque feu ſur une montagne. J'apperçus que c'étoit une des plus grandes comettes que j'euſſe jamais vûë : je leur dis comment cela s'appelloit, & que c'étoit un ſigne de malheur qui devoit arriver au monde, qu'ils euſſent à faire penitence des péchez qu'ils avoient commis contre la majeſté d'un ſi grand Dieu, doux à ſupporter les pécheurs, mais juſte ju-

ge des impenitens. Ce fut au mois de Mars de l'an 1668. qu'apparut cette comette.

On m'apporta un jour quantité de pelottes comme nos truffes; mais ces fruits naissent sur des arbres : & croissent de la grosseur d'un limon. Etant ouvertes, on y trouve quatre ou cinq pelotes semblables, rouges par dedans. Pour les tenir fraîches, ils mettent de la terre autour, & quand ils les veulent manger, ils les lavent, ils en goûtent un peu de chacune, & boivent de leur eau. Quand on en mange, elles ont quelque amertume; mais l'eau que l'on boit par dessus les rend très-douces. Ils les appellent en leur langue *Colla*, & comme j'avois remarqué que les Portugais en faisoient grand état à Loanda, j'en fis chercher, & en envoyai à quelques-uns de ces Messieurs, mes bons patrons, qui en échange, m'envoyerent quelque régal de l'Europe.

Le Pere Michel-Ange revint tout joyeux de sa corvée, ayant baptisé quantité d'enfans & d'adultes, qui n'avoient jamais vûs de Prêtres : car dans tout le Royaume, si vous en exceptez Saint Sauveur, il n'y a que six Capucins, qui ont toutes les peines

du monde à ſe maintenir en ſanté ; & quand il en meurt quelqu'un, comme il arrive aſſez ſouvent, ce n'eſt pas une petite affaire d'en pouvoir mettre un autre en ſa place. Mon Compagnon étant donc arrivé, il s'appliqua à la culture du jardin, d'où nous tirions notre principale ſubſiſtance ; & y ayant trouvé des plants de raiſins, il les tranſplanta ſur un côteau. Il fit ſemer pluſieurs graines d'Europe, qui toutes réuſſiſſoient parfaitement bien. Il avoit apporté avec lui beaucoup de ferremens, parce qu'ayant fait beaucoup de Baptêmes dans une Libatte voiſine d'une mine de fer, il en avoit fait forger des bêches, des peles, des crocs, des haches, & autres uſtenſiles pour le jardinage, & pour la coupe du bois. Il fit faire auſſi douze pointes aigues de deux pieds de long, pour les monter ſur un bois, & ſervir aux Mores à ſe défendre des bêtes en traverſant les deſerts : car comme ils ſont quelquefois ſurpris lorſqu'ils y penſent le moins, ils ne peuvent pas toûjours ſe ſervir de leurs arcs.

Le Pere me raconta les accidens qu'il avoit couru pendant ſon abſence : & particulierement, qu'un jour fuyant les griffes d'une tigreſſe, il fut

obligé d'entrer bien avant dans un petit bois d'épines, n'y ayant là aucun arbre pour monter dessus; que sans cet expedient, il y laissoit la vie, comme un de ses Mores; qui pour ne pas se piquer la peau en entrant dans les épines, voulut se prévaloir de la vîtesse de ses jambes, qui ne l'exempterent pas de la mort, ce cruel animal l'ayant bientôt atteint. Et bien servit au Pere l'habit de Capucin pour resister aux pointes des épines, dont il eût les jambes percées de tant de trous, qu'elles sembloient un crible.

Je partis à mon tour après avoir celebré la sainte Messe, & avec moi vingt de ceux qui avoient accompagné le Pere Michel-Ange. Je vins en plusieurs endroits, où depuis longtems il n'y avoit eu aucun Capucin; de sorte qu'en quelques Libattes je baptisois plus de cent enfans, prenant de ceux qui me donnoient quelque chose, & faisant la charité pour l'amour de Dieu à ceux qui n'avoient rien. J'acceptois aussi les regals des Macolontes, qui consistoient en féves ou faveoles, pour entretenir ceux qui m'accompagnoient, qui s'offroient de venir avec nous, pourvû que nous les nourrissions. Il y avoit des endroits où

ils fuyoient dès qu'ils m'appercevoient, n'ayant apparemment jamais vûs de Capucins. Après un tour de quinze jours, pendant lesquels je ne repassai point dans les lieux où j'avois déja passé, je me rendis à l'hospice, où je trouvai mon Compagnon occupé au jardin, qu'il avoit accommodé à l'Italienne, & où il avoit planté des vignes, des orangers & des citroniers, de sorte que l'on n'eût pas dit que c'étoit le premier jardin que nous y avions trouvé.

Depuis que cette nation a embrassé la Foi de Notre-Seigneur, il y est resté plusieurs sorciers & enchanteurs, qui sont la ruine de ces Peuples, d'ailleurs très-dociles. En sorte qu'il est comme impossible au Roi de les extirper; jusques-là que ce Prince qui est très-bon Catholique, a donné la permission à plusieurs des principaux qui sçavent leurs retraites, de mettre le feu à leurs cabannes; mais eux ayant des espions, quoique ce soit de nuit qu'ils s'assemblent, s'enfuyent, & sont rarement pris.

LeGrand Duc étant de retour, venoit tous les jours dans notre Couvent. Il fut tout surpris de voir le changement de notre jardin; particu-

lierement, parce qu'en ces quartiers la campagne est toûjours verte, & une terre étant brûlée en un lieu, l'herbe y renaît incontinent. Je m'informai un jour du Grand Duc où étoit-ce qu'il avoit laissé son armée qui étoit de 160000. Mores? Il me dit que dans toutes les Libattes oû il avoit passé, il y avoit laissé ceux qui étoient du pays; & en effet, en arrivant à Bamba, il ne lui en restoit pas plus de dix mille. I' n'y a pas à s'étonner qu'il y ait là tant de monde; car n'y ayant aucune sorte de Religieux, & entretenant autant de femmes qu'ils veulent, le pays ne peut pas manquer d'être fort peuplé. Un des Rois de Congo mena à la guerre contre les Portugais neuf cens mille Mores; armée ce me semble, à faire trembler tout le monde; & cependant les Portugais avec quatre cens hommes, deux pieces de canon, & le reste ayant des mousquets, lui donnerent hardiment la bataille. Le seul tonnere de cette artillerie, chargée à cartouche, avec la mort de leur Roi, les mit en fuite. J'ai parlé au même Portugais qui coupa la tête à ce Roi, & il m'assura qu'on trouva ses ustensiles d'or massif: ce qui est cause qu'à present on ne travaille

point aux mines d'or qui ſont voiſines de celles de fer, dont nous avons parlé, eſt la peur que les Portugais ne leur faſſent la guerre. Car quelle guerre parmi les hommes, cet or n'eſt-il point capable de ſuſciter ?

Il ne ſe paſſoit point de jour que le Duc, qui logeoit près de nous, ne vînt dans notre Egliſe : car il y avoit une Chapelle de charpente aſſez grande, avec les tombeaux des défunts Ducs ; ſur leſquels on avoit fait des figures de terre, de la figure de nos mortiers, teintes en rouge. Il nous dit un jour qu'il avoit refuſé d'être Roi, pour être plus voiſin des Portugais, & avoir occaſion de boire quelquefois du vin & de l'eau-de-vie. Nous l'entendions fort bien ; mais nous n'en faiſions pas ſemblant, ne voulant pas l'accoûtumer à pareilles confidences : car à peine peut-on avoir du vin pour dire la ſainte Meſſe, étant neceſſaire de le faire venir de l'Europe. Ce Duc marchoit dans le même équipage que le Roi ; mais avec moins de monde. Il portoit une petite tunique juſqu'aux genoux, faite de feüilles de palmes teintes en noir ; & par deſſus un manteau de drap bleu, avec un bonnet rouge, bordé d'un galon d'or. Il avoit

autour du col un chapelet fort gros, avec plus de cinquante médailles; du reste, pieds nuds comme les autres. Un fils de quelque Seigneur lui portoit ſon chapeau, un autre ſon cimetere, & un autre ſes fleches. Cinquante Mores jouant en confuſion des inſtrumens, le précedoient; vingt-cinq des principaux, & cent archers le ſuivoient. Il n'eſt pas difficile de trouver tant de ſoldats, les hommes n'ayant aucun métier; ſi vous en exemptez quelques uns qui travaillent au fer, ou à ces draps de palme.

Les femmes de bonne maiſon s'habillent de draps d'Europe, des plus fins, dont elles font des juppes juſqu'aux talons. Elles ſe couvrent l'épaule, le ſein, & le bras gauche d'un mantelet de même étoffe, ayant le bras droit nud. Elles vont les cheveux pendans. Celles de moindre qualité prennent des étoffes plus communes pour leurs habits; & celles du commun, des étoffes de palme, dont elles ont une ſimple juppe.

Le Pere Michel-Ange me dit un jour qu'il ſe ſentoit fort accablé, & d'abord lui ſurvint la fiévre: ce qui ne me cauſa pas peu d'inquiétude; vû principalement qu'en ces pays-là,

il n'y a ni Medecins, ni medecine ; mais qu'il faut tout abandonner à la nature. La ſaignée eſt l'unique remede qui s'y pratique ; & pour cet effet, j'envoyai querir le Chirurgien du Grand Duc. C'étoit un More qui avoit appris ſa profeſſion à Loanda, & s'en acquitoit très-bien : car étant accoûtumé à tirer du ſang aux Mores qui ont la peau noire, il lui étoit encore plus facile d'ouvrir la veine aux Blancs, à qui elle eſt plus apparente. Pendant ſa maladie le Pere Philippe notre Superieur arriva à Bamba : ce qui me fut d'un graud ſecours, parce qu'il poſſedoit la langue du pays, & ſçavoit la maniere de traiter un malade dans ces quartiers-là. Je ſentois que moi-même, qui ne me portois pas trop bien, aurois bientôt beſoin de ſon aſſiſtance. Notre malade me fit connoître que ſa maladie ſeroit la derniere de ſa vie, ſe ſentant fort oppreſſé du mal. Je lui dis quelques paroles de conſolation ; & que comme ce n'étoit qu'une fiévre double-tierce, il y avoit lieu d'eſperer guériſon : que neanmoins il remît tout entre les mains de Dieu, & ſe reſignât à ſa ſainte volonté. Il ſe plaignit auſſi un peu de tems après d'une douleur à l'oreille

gauche, qui lui tenoit encore le col. Je me doutai que ce fut une parotide, & j'en parlai au Superieur qui en tomba d'accord. Nous l'oignîmes d'huile angelique, composée à Rome, qui sembloit réüssir à merveille, en emportant la douleur de ce côté-là; mais elle survint de l'autre, l'enflure du gosier augmentant : ce qui nous fit laisser l'usage de notre huile, de peur qu'elle n'y fit plus de mal que de bien. Et à la verité à l'entendre plaindre avec une fiévre si legere, je crûs bien qu'il y avoit plus de mal au-dedans, qu'il n'en paroissoit à l'exterieur. En effet, malgré tous les soins que nous prîmes pour lui, j'eûs le déplaisir de le voir mourir dans son quinziéme, après avoir reçu tous ses Sacremens, & témoigné une resignation de Saint; esperant que le Seigneur qui n'oublie pas de recompenser ses serviteurs, le fait présentement joüir du fruit de toutes ses fatigues.

Mon cœur pourroit mieux exprimer que ma plume la consternation où me jetta cette perte; & sans doute, que sans la présence de notre Superieur, que Dieu nous avoit envoyé dans une conjoncture si fâcheuse, & qui nous donna toutes les aides tem-

porelles & ſpirituelles, j'y euſſe auſſi laiſſé la vie, après en avoir perdu la moitié dans celle du cher Compagnon de mes voyages, que la mort venoit de m'enlever. Il avoit été ſaigné quinze fois; & comme je craignois qu'il n'y eût eû de l'excès, je racontai à mon retour ſa maladie au Medecin d'Angola. Il me dit qu'il auroit mieux valû le ſaigner une trentaine de fois; mais c'étoit ſon heure, & la volonté de Dieu.

Le Pere Superieur me voyant auſſi avec une fiévre qui s'augmentoit, crût que la Providence divine l'avoit envoyé pour nous donner à tous deux la ſépulture, & ne voulut pas partir, ſans en voir l'évenement. Il refolut neanmoins de tenter ma guériſon, me faiſant ſaigner deux fois par jour; ce que je laiſſois faire ſans dire mot: mais à n'en pas mentir, ce traitement me réduiſit à l'extrêmité en peu de jours, m'ayant été tiré quarante fois du ſang, ſans que la fiévre diminuât. Je me confeſſai, & reçûs le ſaint Viatique, m'étant reſté la peau ſeule colée ſur les os. Le Pere, ſans la charité duquel, je crois qu'il m'eût fallu mourir comme une bête, voyant que le mal tireroit à la longue, la furie de la fiévre étant paſſée, me

fit connoître que pour le bien de la Miſſion, il lui falloit indiſpenſablement partir. A peine eus-je la force de lui dire, en pliant les épaules, que puiſqu'il ne pouvoit pas retarder ſon départ, il fît entendre à mes Negres comment ils auroient à me gouverner, & qu'il me fît la grace de m'envoyer Frere Michel d'Orviete, avec qui j'avois voyagé & qui ſçavoit bien traiter les malades. Il le promit; mais ſes ordres s'étant égarez, il ne parut point. Je reſtai donc dans le lit, ſans me pouvoir remuer; & le pis étoit, que tant de ſang qu'on m'avoit tiré, m'avoit fait preſque perdre la vûë: & dans cet état, demi-vif, & demi-mort, j'étois à la diſcretion des Ethiopiens, qui me déroboient ce qu'ils pouvoient, & m'apportoient, quand ils s'en ſouvenoient, une écuellée de boüillon; ne pouvant rien avaler de ſolide, & ayant même tous les alimens en averſion.

Un jour que j'étois plus accablé de la triſteſſe & de la mélancolie, que du mal-même, je reçûs viſite d'un Jeſuite Portugais qui venoit de Saint Sauveur, & s'en retournoit au College de Loanda. Quand il m'eût vû dans un état ſi pitoyable: Quoi mon Pere,

me dit-il, vous êtes ſi mal, & vous demeurez encore dans ces deſerts ? Je ſuis venu, lui répondis-je, fort ſain dans ce pays ; mais après avoir perdu mon Compagnon, je ſuis auſſi tombé malade, & il y a déja quelques mois que je combats contre la mort ; mais Dieu ne veut pas, à ce que je vois, qu'elle ait le deſſus ; quoique ce ſoit un de mes ſouhaits. Il me conſola pendant les deux jours qu'il demeura avec moi, & me régala de quelques poules, qui me furent d'autant plus agréables venant de ſa main, que pour leur rareté. Nous nous confeſſâmes l'un à l'autre, me témoignant qu'il étoit bien-aiſe d'uſer de cette précaution, ayant à paſſer par pluſieurs endroits, où le feu qu'on mettoit aux herbes déja ſeches, faiſoit courir les bêtes féroces par la campagne. Il m'aſſura même qu'en venant, il lui avoit fallu monter ſur un arbre, quoiqu'il ait ſoixante Mores avec lui, pour éviter la mort dont ils avoient été menacez par la rencontre de deux tigres. Auſſi ne faut-il pas croire ce qu'ont dit quelques Auteurs, que les tigres n'attaquent point les Blancs, mais ſeulement les Noirs.

Après ſon départ je reſtai avec mon

infirmité ordinaire. Ce qui me conſo-loit étoit que je baptiſois tous les jours dix ou douze enfans ; & ne me pouvant pas tenir tout ſeul aſſis ſur le lit, je me faiſois ſoûtenir par deux Mores, un autre tenant le Livre, & un autre le Baptiſtaire ; recevant ce qu'on me préſentoit d'aumône, non pas pour moi, qui ne pouvoit goûter d'aucune viande, mais pour mes domeſtiques, qui m'auroient tous abandonnez s'ils n'avoient pas eû à manger. Je fis pluſieurs mariages des principaux. L'un d'eux me donna une chévre par aumône, dont je me mis à prendre tous les jours le lait, qui étoit à la verité en petite quantité ; mais il eſt eſtimé dans ce pays-là comme un grand régal. J'avois cela de bon dans mon indiſpoſition, que je dormois toute la nuit, qui eſt de douze heures, ne variant pas demi heure dans toute l'année. J'aurois volontiers avalé quelque œuf ; mais on les y défend aux malades, étant même eſtimez mal-ſains à ceux qui ſe portent bien, pour être trop chauds dans ces quartiers-là. Pendant que j'étois ainſi ſur la litiere, pluſieurs eſtropiez me venoient demander l'aumône, & je leur diſtribuois de ces coquilles qui ſervent de monnoye,

dont il en faut 3500. pour faire une piſtole. C'eſt le nombre qu'on en donne pour une poule : car à Liſbonne une poule vaut un écu : au Breſil une piaſtre ; à Angola un ſeguin ; & à Congo une piſtole ; ce qui me paroît moins qu'un écu à Liſbonne.

J'avois mon lit contre la muraille, qui étoit de terre graſſe mal ajuſtée ; & qu'on pouvoit juſtement appeller un nid de ſouris. En effet, il y en avoit de ſi groſſes, & en ſi grande quantité, que j'en étois fort incommodé, ne manquant point toutes les nuits de venir ſur moi, & de me mordre les doigts des pieds : ce qui interrompoit fort mon ſommeil. Voulant y remedier, je fis mettre mon lit au milieu de la chambre ; mais cela n'y ſervit de rien : car ces maudites bêtes m'y ſçavoient bien trouver. Je fis étendre des nattes dans la chambre tout autour du lit, pour y faire dormir mes Mores, & me défendre, non ſeulement des rats, mais même des autres bêtes farouches, en cas qu'il en fût venu. Cette précaution me fut inutile ; & il ne ſe paſſoit point de nuit que je ne fuſſe incommodé des rats. Une autre conſidération m'obligeoit à tenir ces Mores dans ma cham-

bre ; c'eſt que j'étois bien-aiſe qu'ils viſſent ma maniere de vivre, & fuſſent témoins de ma conduite ; ce pays n'étant pas plus exempt que les autres de la médiſance.

Je pris la liberté de faire confidence au Grand-Duc de l'incommodité que je ſouffrois des ſouris, & de la puanteur de mes Mores, qui avoit toûjours quelque ſenteur ſauvage & déſagréable. Il me dit qu'il me donneroit un remede infaillible à ces deux inconveniens ; & que s'il l'avoit ſçu plûtôt, il n'auroit pas manqué de me l'envoyer. C'étoit un petit ſinge qui me garantiroit des rats, en ſoufflant deſſus quand il les appercevroit, & qui chaſſeroit la mauvaiſe odeur par celle de ſa peau, qui ſentoit le muſc. Je lui fis mille remerciemens de la charité qu'il vouloit avoir pour moi ; & lui dis que j'attendois de lui cette faveur. Il m'envoya ce ſinge privé, que je mettois au pied de mon lit ; & qui s'acquittoit parfaitement bien de ſon emploi : car lorſque les ſouris venoient à leur ordinaire, le ſinge ſouffloit fortement deux ou trois fois contre eux, & les faiſoit fuïr. De même, l'odeur du muſc dont il parfumoit ma chambre, corrigeoit la mau-

vaiſe ſenteur des Mores. Ces ſinges ne ſont pas les mêmes animaux que ces eſpeces de chats qui portent la civette : car j'ai vû pluſieurs de ces civettes à Loanda, où on les tient enfermez dans une cage de bois, ou bien attachés avec une chaîne de fer ou d'argent : le maître enleve toutes les ſemaines avec une cuillier la civette, qu'ils appellent *Argeglia*, & qui ſe trouve dans une bourſe entre les jambes de derriere. Enfin le petit ſinge me ſervit à merveille, non ſeulement pour ce que j'ai dit ; mais encore pour me tenir la barbe & la tête nette, & peignée mieux que n'auroit fait un de ces Mores. Et à n'en pas mentir, on auroit moins de peine à inſtruire ces ſinges que des Negres : car ceux-ci ont aſſez de peine à apprendre à faire bien une ſeule choſe ; & ceux-là font tout ce qu'on veut avec adreſſe.

Je commençois à peine de me porter un peu mieux, quoique la fiévre ne m'eût point quitté, lorſqu'une nuit pendant mon ſommeil, je ſentis le ſinge, qui étoit ſauté ſur ma tête. Je crûs que les rats lui avoient fait peur, & je voulus l'appaiſer en le careſſant. Mais en même-tems ſe leverent les Mores, en criant, dehors, dehors,

Pere. Moi qui étois déja réveillé, leur demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Les fourmis, me répondirent-ils, sont sorties, & il n'y a pas de tems à perdre. Comme il m'étoit impossible de me remuer, je leur dis qu'ils me portassent au jardin ; ce qu'ils firent, & quatre d'entre eux m'enleverent sur ma paillasse. Leur promptitude ne me fut pas inutile : car déja les fourmis commençoient à monter par mes jambes, & à me voler sur le corps. Après les avoir secouez, ils prirent de la paille, & mirent le feu au pavé de quatre chambres, où les fourmis étoient déja plus hautes d'un demi-pied. Il falloit qu'il y en eût une effroyable quantité ; puisqu'outre les chambres, tout le portique & le promenoir en étoient pleins. Etant consumées par le feu, de la maniere que j'ai dit ; ils me rapporterent dans la chambre, où la puanteur étoit si grande, que je fus obligé de tenir le singe près de mon visage. Ayant fait battre les nattes, à peine eûmes-nous dormis demi-heure, que je fus éveillé par une lueur comme d'une flamme de feu à la porte de la chambre. J'appellai mes gens pour voir ce que c'étoit. Ils trouverent que le feu s'étoit mis au toît qu

étoit tout de paille ; & craignant qu'à cauſe du vent le feu ne s'augmentât, je me fis porter derechef au jardin. Le feu étant éteint, nous tâchâmes de reprendre le ſommeil ; mais tout ce tracas m'avoit trop agité, & cette fâcheuſe nuit n'étoit pas encore achevée, que j'entendis une grande rumeur près de nous. J'éveillai mes Mores pour ſe tenir à lerte, en cas qu'il y eût quelque nouvelle armée de bêtes à combattre. Un d'eux prit une des hallebardes que le Pere Michel-Ange avoit fait faire, & ſortit pour voir d'où venoit ce tintamare. Il nous revint dire que les fourmis s'étant de nouveau jettez dans une cabanne voiſine, ils y avoient mis le feu comme nous ; mais que comme elle étoit toute de paille, elle avoit brûlé, auſſi bien que les fourmis : ce qui avoit fait ſortir les Mores chacun de chez eux, de la peur qu'ils avoient que le vent ne portât les flammes aux environs, & que tout le quartier ne brulât. J'en fus quitte pour me faire reporter une autrefois au jardin, remerciant Dieu de ce qu'il m'avoit délivré des fourmis : car ſi j'eûs été ſeul attaché à un lit ſans me pouvoir remuer, comme je me trouvois alors, il eſt certain

qu'elles m'eussent dévoré tout vif. C'est ce qui arrive souvent au Royaume d'Angola, où l'on trouve le matin des vaches que les fourmis ont mangez pendant la nuit, sans qu'il en reste autre chose que les os. Ce n'est pas peu que d'en pouvoir échapper : car il y en a qui volent, & qui sont mal-aisées à chasser de l'endroit où elles s'attachent ; mais graces à Dieu, mon corps tout vivant ne leur servit pas de pature.

On me donna un jeune tigre que j'eus pourtant quelque repugnance à entretenir, d'autant plus que le singe ne vouloit pas demeurer avec lui sur le lit. Je lui faisois boire du lait de chevre pour le nourrir ; mais il ne vêcut pàs long-tems, & je n'en fus pas fâché, ne prenant point trop de plaisir à voir cette belle bête devant mes yeux, quoique petite & incapable de faire encore le métiér de ses parens. Les visites du Grand-Duc me consoloient beaucoup, & quand il ne pouvoit pas venir, il m'envoyoit de ses sattrapes qui demeuroient trois ou quatre heures assis autour de moi sur les nattes. Mais comme ils avoient toûjours la pipe à la bouche, & que la fumée m'entêtoit extrêmement ; je fus contraint

contraint de leur dire que s'ils vouloient venir, ils me feroient plaisir; mais que pour l'amour de Dieu, ils ne prissent point de tabac chez nous: d'autant plus qu'ils ont de certaines pipes grandes comme un petit pot, avec un tuyau d'une aulne de long, qui ne sont jamais épuisées. Ils eurent cette complaisance pour moi; & quand ils venoient ils laissoient leurs pipes au jardin.

Je ne trouvai point d'autre remede à mes maux, que de me recommander à Dieu, par l'intercession du glorieux saint Antoine de Padouë. Finalement après de longues résolutions, je me déterminai à me faire porter à Loanda, nonobstant que je prévisse bien la fatigue du voyage, & que je ne trouvasse point de Negre qui me voulût servir d'interprete. J'en parlai au Grand Duc qui me promit beaucoup de Mores; mais il ne m'en fournit pas assez pour emporter toutes mes hardes, qui furent par ce moyen au pillage, ayant été obligé d'en laisser une partie. Je pris une route differente de celle par où nous étions venus, & je ne repassai point par Dante. Tous ces pauvres Ethiopiens, accourus en foule à mon départ, venoient me té-

moigner le déplaisir que je leur laissois en les abandonnant ; & je les consolois par l'esperance de mon retour si Dieu me faisoit la grace de guérir.

J'allai jusqu'à la premiere Libatte sans interprete. Il est vrai que j'en sçavois assez pour me faire entendre. Je souffris tout ce qu'on peut bien s'imaginer dans l'état où j'étois ; jusques-là que j'avois des remords de conscience de m'être mis en si grand danger, comme si j'eusse voulu tenter Dieu. Mais la confiance que j'avois en saint Antoine, que j'avois pris pour mon Patron, étoit telle, qu'il me sembloit de le voir marcher devant mon filet. Pendant ce voyage qui dura vingt-cinq jours, je ne pouvois ouvrir la bouche jusqu'au soir ; de-sorte que les Mores vinrent souvent regarder si je n'étois point mort. Un jour que nous avions à passer une riviere, ils découvrirent environ vingt-cinq éléphans qui y étoient allez boire ; ce qui les mit en grande peine, & les fit attendre jusqu'à ce que s'étant allez, ils prirent un autre chemin que le nôtre. Ayant traversé la riviere, non sans danger, les deux Mores qui me portoient, montant sur une éminence, ne tinrent pas bien les bâtons ;

& me laisserent tomber lourdement à terre ; ce qui m'étourdit entierement : le bâton m'ayant de plus meurtri la tête, & failli à me la casser. Ils me releverent ; & je me liai la tête d'un mouchoir, sans dire une parole ; craignant que si je me plaignois d'être blessé, ils ne me laissassent là, & ne s'enfuissent dans quelque bois : ainsi je crûs qu'il valoit mieux se taire, que de parler à des gens sans pitié.

Etant arrivé à une Libatte, ils me laisserent tout seul dans une cabanne sur un peu de paille, & m'emporterent *mon bâton* que j'avois apporté d'Italie ; j'avois fait resolution de ne me chagriner de rien. Je prenois garde s'il ne paroîtroit personne, me trouvant fort abattu de n'avoir rien pris. Mais de tout le jour personne ne parut, jusqu'au coucher du soleil, que les femmes revinrent du travail de la terre, avec leurs enfans. Je les priai de me faire cuire une poule que j'avois portée avec moi. Me l'ayant très-bien accommodée, j'en pris un boüillon, & leur donnai la poule, dont elles firent grande fête & grand festin. Ce fut ma nourriture pendant tout le voyage ; sçavoir une écuellée de boüillon par jour. Elles me donnerent deux

niceſſes, qui ſont ſi rafraîchiſſans & ſi délicats, que je ne pûs m'empêcher d'en manger; quoiqu'avec circonſpection, de peur de donner occaſion au mal de redoubler.

Le lendemain on me porta à une Libatte, où je trouvai tout le monde qui travailloit aux étoffes de feüilles de palmier; & qui par conſequent ne vouloit pas laiſſer la beſogne pour me voiturer. Les voyant obſtinez, & ne ſçachant quel parti prendre, je m'aviſai d'un ſac de coquilles appellées *zimbi*, que j'avois avec moi, & commençai à les appeller; mais ils faiſoient les ſourds, quoiqu'ils fuſſent dans les cabannes voiſines, aſſis à terre près de leur feu. C'eſt-là leur poſture ordinaire: dès que le ſoir eſt venu, & que les femmes ſont retournées des champs avec leurs enfans, ils allument du feu au milieu de leur hutte, s'aſſeoient autour à terre, & mangent de ce qu'ils ont apporté; puis ils diſcourent enſemble, juſqu'à ce que le ſommeil les renverſe, paſſant ainſi la nuit ſans autre ceremonie. Voyant qu'il ne me ſervoit de rien d'appeller & de crier, je me traînai du grabat élevé d'un pied de terre, où l'on m'avoit poſté, & allant à quatre

pieds jusqu'à la porte de la cabanne, j'appellai un *Muléche* qui joüoit avec ses Compagnons ; & me faisant aider, j'ouvris une valise, d'où je tirai un sac de *zimbis*, & maniant le sac pour les faire sonner, j'attirai vers moi ces Mores obstinez, & leur dis que s'ils me portoient à l'autre Libatte, je leur en donnerois. Ils s'y accorderent ; mais n'étant pas assez de monde pour toutes mes charges, on en laissa une partie, qui fut à leur discrétion. Il fallut prendre patience : & enfin à force de *zimbis*, de rosaires, de médailles, de chapelets, j'arrivai à Bemba, premier lieu des Portugais.

Je fus rencontré en ce Bourg-là d'un Portugais qui y demeuroit avec un Prêtre originaire de la même nation, mais né en Afrique. Ils m'emporterent chez eux, & me voyant jaune comme safran, ils me dirent : Comment, Pere, vous voyagez dans ces deserts en cet état ? Je ne pûs leur répondre, ni ouvrir les yeux. Eux, apprenant de mes porteurs, que je n'avois pris qu'une écuellée de boüillon par jour, ni parlé pendant toute la route, tâcherent à me faire revenir avec de la malvoisie & des œufs frais. Etant un peu restauré, je vis

tout leur monde qui pleuroit autour de moi. Je leur dis qu'il ne m'étoit rien arrivé, que je n'eusse prévû en partant d'Italie ; & que j'avois fait mon compte, comme ne devant pas revenir de ce pays, selon le destin ordinaire des Missionnaires qu'on y envoye. Je demeurai là deux jours, & les ayant remercié de toutes les courtoisies & charités qu'ils avoient exercé envers moi, je me rendis à Loanda. Le Gentilhomme Portugais voulut absolument m'y accompagner. J'y fûs reçû avec caresse des principaux de ma connoissance, étonnez de me voir encore à la verité, avec un visage de mort. Ils m'envoyerent des rafraîchissemens ; mais n'ayant aucun appetit, je n'en goûtois point. J'y fûs six mois sans me pouvoir lever du lit, & sans que la fiévre m'abandonnât. J'avois la viande en aversion, & je ne mangeois seulement qu'un peu de poisson. Après ce tems-là, je jettai le sang par le nez, & j'en perdois trois à quatre livres par jour, comme si on ne m'eût point saigné de toute ma maladie. Les chaleurs que je souffris sur mon amacas n'y contribuerent pas peu. J'étois surpris qu'un corps eût tant de sang. Le Medecin me dit que

l'eau que je bûvois se tournoit en sang; & j'en bûvois cinq à six bouteilles par jour. Aussi en laissent-ils boire aux malades tant qu'ils veulent. Ce Medecin pour faire diversion, me fit tirer vingt-quatre fois du sang : car j'ai tenu un petit registre de ce qu'on m'en tira pendant mes trois années de maladie ; ce qui se monta à quatre-vingt-dix-sept fois, sans compter le sang qui me sortit en furieuse quantité des narines, de la bouche, & des oreilles : ce qui semble tenir du prodige.

Pendant mon séjour à Loanda, le R. P. Jean-Chrisostome Superieur à Loanda, arriva avec deux ou trois Religieux de notre Mission, qui eurent peine à me reconnoître ; & qui furent encore plus surpris d'apprendre que la plûpart des nôtres étoient morts dans ce pays. Le Pere Superieur voulant pourvoir le pays de Massangano un des principaux des Royaumes, de Missionnaires, y envoya le Pere Pierre de Barchi, & le Pere Joseph-Marie de Bussette ; & dans peu de jours il vint nouvelle que l'un étoit mort, & que l'autre étoit à l'extrêmité : ce qui toucha sensiblement le Superieur, après avoir eû assez de peine de les amener d'Italie. Ce qui fait voir le

peu de ſympatie de ce climat avec notre temperammment. Je priai le Pere Superieur de m'envoyer à *Colombo* à deux journées de Loanda, pour tâcher de me remettre. J'y allai avec le Pere Jean-Baptiſte de Sallifano dans une maiſon de nos Peres, proche de la riviere de Coanza, où il y a pluſieurs crocodiles. Nous y avons un très-beau jardin de citroniers, orangers, & autres fruits. On m'apporta un cedre ſi gros, que je le pris pour une orange. Il y a un fruit de l'Afrique, comme nos pommes de paradis, à l'extrêmité duquel vient une châtaigne peu differente des nôtres. On ne mange pas la pomme, parce qu'elle eſt pleine de fibres; mais on en ſucce le ſuc, qui a le goût de muſcat; la chataigne ſe cuit, & a le goût de nos amandes. Elle eſt fort chaude, mais la pomme eſt froide. On l'appelle *Beſou* ou pomme d'Acajou.

Près de là habitent pluſieurs Fermiers des Portugais, qui entretiennent quantité de pourceaux, de vaches, de brebis; mais ils ne ſçavent point faire le fromage, étant très-difficile d'y faire cailler le lait. Nous prenions quelquefois le frais ſous une très-belle allée d'arbres de dix pas de

large, qui eſt depuis l'Egliſe juſqu'à la riviere. Ces arbres portent certains fruits comme les brignoles, mais fort âpres. Ils ne perdent point leurs feüilles de toute l'année. Un jour que nous nous promenions ſous cette allée, nous apperçûmes un grand ſerpent qui paſſoit l'eau pour venir de notre côté. Nous voulumes le faire retirer en criant, & lui jettant des mottes de terre, à faute de pierres qu'on n'y trouve point; mais malgré nous il paſſa, & s'alla camper dans un petit bois de roſeaux proche de la maiſon. Il y en avoit là de vingt-cinq pieds de long & de la groſſeur d'une poutre, qui ne faiſoient qu'un morceau d'une brebis. Quand ils en ont avalé quelqu'une, ils ſe mettent au ſoleil pour la digérer. Les Mores qui ſçavent leur coûtume, les épient & les tuent pour en faire un bon repas: car ils ſont gras à lard; & après les avoir écorché, ils n'en ôtent que la tête, la queue, & les entrailles.

Le Pere Jean-Baptiſte me racontoit les voyages qu'il avoit fait dans ces quartiers d'Afrique; & entre autres, comme il avoit été à Caſſangi, où ſe tient un Prince More qui commande un très-grand Pays, & à qui on donne

le titre de Grand Seigneur : qu'il étoit arrivé dans un tems où se faisoit la fête de sa naissance d'une maniere toute particuliere. Il fait venir dans une grande campagne tous ceux de son pays qui peuvent cheminer. Ils laissent seulement une place où sont plusieurs arbres, sur lesquels on accommode des loges pour y placer le Grand Seigneur, & les principaux de son Royaume, qui y montent au son de plusieurs instrumens. A un arbre séparé des autres, est attaché un des plus furieux lions du pays. Le signal étant donné on lui coupe l'attache ; & il commence après quelques rugissemens à se jetter sur les premiers qu'il rencontre. Eux, au lieu de fuir, accourent de tous côtez pour le tuer ; étant obligez de le faire sans aucune arme, & s'estimant bien fortunez de mourir devant les yeux de leur Prince. Le lion avant que d'être las en tuë beaucoup, & fait payer bien cher sa mort, demeurant à la fin accablé par la multitude. Après cela, les vivans mangent les morts, & accompagnent le Roi avec mille cris d'allegresse jusques dans son palais ; faisant par tout retentir, *vive le Grand Seigneur de Cassange*. Voilà de quelle maniere ils

ſolemniſent cette fête, dont le Pere m'aſſuroit avoir été témoin oculaire. Invention, à la verité, diabolique, & digne de ces peuples barbares.

Il me diſoit auſſi qu'il vouloit aller au Royaume de Malamba ou Mattamba, où il y avoit eû depuis peu la Reine *Zingha*, qui étoit morte Catholique; mais qu'après ſa mort ſes Peuples avoient abandonné la Religion Chrétienne, & repris leurs anciennes ſuperſtitions. Je convins avec lui d'y aller, s'il pouvoit avoir la liberté d'entrer dans le pays, pourvû qu'il m'envoyât querir; mais étant parti, je n'eûs point de ſes nouvelles, & je demeurai ſeul avec deux Mores à *Colombo*. Je n'y baptiſois que très peu de monde, le pays des environs étant tout poſſedé par les Portugais: il eſt vrai qu'il y arrivoit ſouvent des barques chargées d'eſclaves qu'il falloit baptiſer. On m'apportoit pour l'eau du Baptême, du ſel foſſile des montagnes voiſines, qui étant pilé, eſt très-blanc. Les Pêcheurs prirent pendant que j'étois-là un grand poiſſon, rond comme une rouë de caroſſe, qui avoit au milieu deux mamelles, & au-deſſus pluſieurs trous qui lui ſervoient

pour voir, oüir, & manger ; la bouche étant d'un pan de large. Ce poisson est très-délicat à manger, & sa chair semble celle d'un veau de lait. On fait de ses côtes des chapelets pour étancher le sang ; mais les ayant éprouvez sur moi, ils ne me servirent de rien ; cette indisposition même s'augmentant, jusques-là qu'on me crût une fois mort : ce qui obligea le Pere Superieur de me faire revenir à Loanda. La crainte de me remettre en mer, me faisoit resoudre mal-volontiers, de sortir de *Colombo* ; quoique d'ailleurs le poste fût peu tenable, y étant d'un côté incommodé jour & nuit d'une infinité de cousins & de mouches dont l'air étoit obscurci ; outre la crainte où on etoit des serpens, des crocodiles, & des lions, qui ne passoient pas une nuit sans venir manger quelque vache, quelque veau, ou quelque brebis.

On chargeoit à Loanda dans ce tems-là un vaisseau pour le Bresil. Ayant reçu mon congé pour retourner en Italie, je parlai au Capitaine, qui me reçût très-volontiers, s'estimant trop heureux d'avoir un Prêtre en sa Compagnie, & particulierement un Capucin : car non seulement

les Portugais, mais aussi les Negres, ne peuvent assez admirer de nous voir ainsi entreprendre des corvées dans ces pays barbares, sans autre interêt que celui du salut du prochain, & de la propagation de la Foi Catholique. Je me souviens qu'un jour le Grand Duc de Bamba m'envoya plusieurs Mores pour être mes esclaves; ce que je ne voulus pas accepter, les lui ayant renvoyé. Je lui dis ensuite que je n'étois pas venu en son pays pour faire des esclaves, mais plûtôt pour délivrer de l'esclavage ceux que le démon y tenoit misérablement assujettis.

Ce vaisseau où je me rendis lorsqu'il fût prêt à démarer, étoit chargé de dents d'éléphans, d'esclaves, qui se montoient à six cens trente, hommes, femmes, ou enfans. C'étoit un spectacle digne de compassion, de voir de quelle maniere etoit accommodé tout ce monde. Les hommes étoient debout à fond de cale, serrez les uns contre les autres par des pieux, de peur qu'ils ne se soulevassent, & tuassent les Blancs: les femmes étoient sous la seconde couverte; & celles qui étoient enceintes, à la chambre de poupe: les enfans, sous la premiere, serrez comme des harangs dans un ba-

ril : ce qui faisoit une puanteur & une chaleur insupportables. Le Capitaine m'avoit fait accommoder un lit sur le château de pou-e, avec des nattes pour me deffendre de la pluye & de la rosée.

Ce voyage se fait ordinairement en un mois ou trente-cinq jours au plus ; parce qu'il n'est pas besoin d'aller au Cap de Bonne Esperance prendre le vent, mais qu'on vient en droite ligne. Nous en employâmes neanmoins cinquante, étant demeurez en calme plusieurs jours, pendant lesquels nous souffrîmes d'extrêmes chaleurs, navigeans sous la Ligne. Comme nous n'avancions point, le Capitaine me pria de baptiser quelques Mores embarquez des derniers ; y ayant défense, sous peine d'excommunication, de mener des Noirs au Bresil sans être baptisez ; ce que je fis, en leur enseignant les principes de la Foi.

Les Portugais qui reconnoissoient que le calme où nous étions, n'étoit pas sans danger, soit à cause des grandes ardeurs du soleil, soit parce qu'ayant tant de bouches, les vivres se consumoient peu à peu ; prirent un jour la statuë de saint Antoine, qu'ils appuyerent à un des mats. Cela étant

fait, & ayant recité quelques Oraiſons, il s'éleva un petit vent qui nous fit avancer chemin, & nous cauſa beaucoup d'allegreſſe. Nous paſſâmes fort proche de l'Iſle appellée l'*Aſſomption de Notre-Dame*, où nous ne touchâmes point, ne croyant pas d'avoir beſoin d'aucune choſe. Cependant comme le voyage devenoit plus long que nous n'avions prévû, nous commençames peu de jours après à manquer de vivres, le Pourvoyeur n'ayant pas bien conſideré le grand nombre de perſonnes qu'il y avoit à nourrir.

Le Capitaine s'en vint à moi tout déſolé, & me dit: Mon Pere, nous ſommes tous morts, ç'en eſt fait: il n'y a plus de remede. Comme je me trouvois avec ma fiévre ordinaire, & un plat de ſang devant moi; je lui dis que cette nouvelle ne m'étonnoit pas, & qu'ayant perdu tant de ſang, je croyois bien ne pas faire la vie longue. Mais il me fit comprendre qu'il parloit en general de tout le vaiſſeau, qu'on manquoit de vivres, quoiqu'on fut encore en pleine mer, ſans découvrir aucune terre. Pour lui donner quelque conſolation, je lui dis qu'il regardât au caiſſon de poupe; que je

me ſouvenois que mes amis de Loanda m'avoient donné quelques proviſions, qui pourroient entretenir quelque tems les Blancs du vaiſſeau; que pour les Noirs, s'il en mouroit, il falloit prendre patience, puiſqu'on n'y pouvoit pas remedier: que neanmoins, puiſqu'il y avoit encore quarante bottes d'eau, on leur en donnât ce qui leur ſeroit neceſſaire & que ces pays étant très-chauds, ils pourroient au moins vivre deux jours d'eau ſeule. Que cependant Dieu nous pourroit envoyer quelque aſſiſtance; qu'il falloit mettre ſa confiance en lui, & ne point s'abandonner au deſeſpoir.

Je voulus auſſi donner quelque conſolation à tous ceux du vaiſſeau, & leur impoſer ſilence; mais cette fâcheuſe nouvelle que je leur voulus annoncer étant déja venuë à leurs oreilles, les petits garçons commencerent à crier miſericorde: les hommes les entendant, entonnerent les mêmes cris; & les femmes acheverent ce concert lugubre, qui auroit jetté la terreur dans l'eſprit des plus aſſurez. Finalement, s'étant un peu appaiſez, je commençai à les exhorter en Portugais, de s'aſſurer en la miſericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux

qui se co fient de tout leur cœur en lui ; leur ajoûtant que Dieu nous envoyoit cette affliction pour nos péchez, & pour les blasphêmes dont ils deshonoroient son saint nom ; & peut-être, à quelqu'un d'eux, pour être entrez dans le vaisseau sans se confesser. Puis retournant du côté des Blancs, je leur dis que le mauvais exemple qu'ils donnoient à ces nouveaux Chrétiens [en s'enyvrant tous les jours d'eau-de-vie, leur avoit aussi attiré ce châtiment : que la sainte Vierge devoit aussi être indignée contre eux de ce qu'ils avoient donné son nom digne de tout respect, à une piece de corde, dont ils frappoient les Mores ; ce qui n'étoit pas pour la persuader que nous la crussions Mere de Dieu. Tous ces discours leur firent crier de nouveau misericorde ; mais avec une plus sincere intention qu'au commencement. Après les Hymnes de la sainte Vierge, que je leur fis reciter, ils firent vœu de faire dire quatre-vingt Messes, quarante pour les ames du Purgatoire, & quarante à l'honneur de saint Antoine.

Les esprits étant un peu calmez, le Capitaine fit distribuer à chaque More une écuellée d'eau ; mais ces pau-

vres gens, & particulierement les enfans, commencerent à crier, à la faim. La compassion dont ces pleurs me touchoient, sans y pouvoir donner ordre, me fit retirer dans mon lit de nattes Je demeurai aussi un jour sans manger, de peur que s'ils me voyoient manger, leur faim n'en fut augmentée. Il y avoit apparence que si Dieu ne faisoit quelque miracle, c'étoit absolument fait de nous.

Discourant de cela, j'en entendis qui commençoient à proposer de se nourrir de chair humaine; tant le desespoir leur avoit troublé l'esprit! De quoi je les blâmai fortement, leur protestant que plûtôt de permettre qu'on fit mourir quelqu'un pour en faire vivre un autre, je serois le plus prêt à sacrifier ma vie, si cela pouvoit aider de quelque chose à prolonger celle des autres. Avec toute cette mortification, on ne laissoit pas de faire de méchans coups dans le vaisseau. Le Pilote yvre blessa à mort un Marinier; mais comme il étoit le plus experimenté, il fallut lui pardonner, & prendre patience. A la fin Dieu ayant pitié de nous, fit que nous découvrîmes la terre. On demeura trois jours sans manger; l'eau même étant

toute achevée quand on arriva. Mais qui pourroit exprimer l'allegresse qui succeda au desespoir précedent ? A entendre tous leurs discours, on eût pris tous ceux du vaisseau pour autant de personnes hors de leur bon sens. Je remarquai que le vaisseau panchoit beaucoup plus d'un côté que de l'autre, & j'obligeai le Capitaine d'y pourvoir, la charge du monde se trouvant plus forte du côté qui panchoit. Il y remedia en faisant remplir quatre tonneaux d'eau de la mer attachez à l'opposite.

Nous découvrîmes le Cap S. Augustin fort connu des Portugais, & entrâmes le Dimanche dans le Port de la Baye de Tous les Saints, ville capitale de tout le Bresil, où le Viceroi fait sa residence. Nous y rencontrâmes plusieurs vaisseaux de toutes sortes de Nations. Le lendemain matin vinrent à notre bord plusieurs barques, tant des marchands, que des autres qui avoient des esclaves sur notre vaisseau. Comme ils apprirent que nous avions été cinquante jours en voyage, ils crurent que la plus grande partie des Mores seroient morts ; & ils furent agréablement surpris quand ils sçurent qu'il n'en étoit mort que

trente-trois, arrivant assez souvent qu'il en meurt la moitié dans ce trajet. Ils remercierent Dieu de ce miracle fait en leur faveur, puisqu'ils auroient fait une perte bien considerable si tous les esclaves étoient morts.

Je descendis à terre comme les autres; mais ma foiblesse étant trop grande, mes jambes m'étoient inutiles. Une bonne femme dans la boutique de laquelle j'étois entré, eut compassion de moi, & me donna son amacas pour me faire porter aux Peres de l'Observance, qui me reçurent avec beaucoup de courtoisie. Un Capitaine Genois de ma connoissance me voulut faire venir chez lui; mais je m'en excusai sur la maniere obligeante dont j'avois été reçu dans le Couvent, & lui dis qu'à moins de voir que je leur étois à charge, je n'en sortirois pas jusqu'à mon départ. Le Gouverneur de l'Isle de S. Thomé, qui est une Isle sous la Ligne, m'envoya son Major-dome pour me rendre visite, & me prier de venir voir en son palais un Capucin allité, qui avoit été seize ans en Afrique, soit dans ladite Isle, soit au Royaume de Benin & d'Overo. Je ne pûs pas y aller sur le champ; mais je fis dans la suite plusieurs visi-

tes à ce Pere, me faisant porter dans un amacas. Il s'étonnoit d'apprendre que j'étois si obéïssant à mon Medecin, qui étoit aussi le sien; mais ce Medecin me dit, que de la maniere qu'il en agissoit, il ne pouvoit pas vivre long-tems, ce qui fut vrai: car il mourut peu de tems après à Lisbonne.

Dans ce Couvent, est un Oratoire du Tiers-Ordre de saint François. Les Peres firent une procession le Jeudi-Saint, & firent porter toutes les statuës des Saints du Tiers-Ordre. Il y avoit ensuite trois cens Mores qui portoient des arbres entiers par penitence; d'autres avoient les bras liez à une grosse poutre en forme de croix; & d'autres de quelqu'autre maniere. On me dit que leurs Confesseurs leur avoient imposez cette pénitence pour avoir dérobé à leurs maîtres, & commis d'autres péchez. On n'a pas accoûtumé d'y faire des Sépulchres cette Semaine-là; mais on expose le Saint Sacrement avec un nombre infini de cierges de cire-blanche, y en ayant là très-grande abondance, de même que de miel.

Le Capitaine Genois qui devoit faire voile pour Lisbonne, m'avoit accordé le passage sur son vaisseau.

Comme il étoit prêt à partir, le Viceroi l'envoya prier, puisqu'il avoit un bon vaisseau de guerre, de vouloir escorter les autres vaisseaux marchands qui alloient aussi mettre à la voile ; de peur qu'approchant de la côte de Portugal, i s ne tombassent entre les mains des Turcs. Cela nous retarda jusqu'au Samedi-Saint. La permission de partir étant obtenuë du Viceroi, le Capitaine m'envoya avertir de me rendre au vaisseau : ce que je ne fis qu'à regret, me semblant très-mal de commencer un voyage si long & si penible, un Samedi-Saint : mais comme il me recevoit par charité, il fallut s'accommoder à sa resolution. Nous partîmes avec la décharge de toute l'artillerie, & le carillon des cloches de toute la ville.

Ce vaisseau sembloit l'Arche de Noë : car il y avoit tant de differentes sortes de bêtes, que parmi leurs cris & hurlemens, & les voix de tant de personnes qui y étoient, on ne s'entendoit pas parler l'un l'autre. Sa charge étoit de mille caissons de sucre, trois mille rouleaux de tabac, quantité de bois précieux pour la teinture des soyes, & pour faire des écritoires, des dents d'éléphans ; outre les provisions

de bois, charbon, eau, vin, eau-de-vie, moutons, pourceaux, & coqs-d'Inde. Avec cela, grande quantité de ſinges de diverſes ſortes, guenons, ſagoins, papégays, perroquets; & quelques-uns de ces beaux oyſeaux du Breſil, appellez *Arracas*: le vaiſſeau armé de cinquante pieces de canon, vingt-quatre pierriers, & autres attirails de guerre. Ceux qui étoient deſſus étoient de diverſes Nations, Italiens, Portugais, Anglois, Hollandois, Eſpagnols, & Indiens eſclaves qui ſervoient leurs maîtres. La chambre de poupe étoit nauliſée par un riche Marchand Portugais, nommé M. Amat, qui ramenoit ſa famille à Liſbonne; ſçavoir, ſa femme, & quatre enfans, & payoit mille écus pour le trajet, en ayant dépenſé deux mille pour les vivres & autres proviſions neceſſaires en un ſi long voyage. Cet honnête homme me voyant indiſpoſé, m'offrit de bonne grace une place dans sa chambre, qui étoit grande, & toute ornée de peintures & de dorures. J'acceptai cette offre obligeante, après qu'il en eût obtenu le conſentement de sa femme, qui étant une Dame très-pieuſe, fut ravie d'avoir un Religieux en ſa compagnie. Il vouloit encore me

donner sa table ; mais je lui dis que j'avois donné ma parole au Capitaine ; & que je pourrois pourtant quelquefois déjeûner avec lui après la Messe, que je celebrai tous les matins dans sa chambre, excepté trois jours de tempête, pendant trois mois que dura notre voyage : & non seulement il y assistoit, mais aussi tous les Portugais du vaisseau. Le Chapelain la disoit les jours de Fête sur le tillac, aux Matelots, & aux autres Officiers du vaisseau.

Comme nous faisions chemin, ayant à peine fait six milles, & que nous nous occupions à ranger les coffres & les hardes qui étoient dans notre vaisseau ; Dieu nous voulut mortifier, nous qui croyions être les plus assurez des cinq vaisseaux, & nous apprendre à mieux honorer les jours Saints : car nous donnâmes cinq grandes secousses contre un écueil sous l'eau ; qui firent sauter & les hommes, & les hardes qui n'étoient pas encore attachées, d'un côté à l'autre, & causerent une terrible frayeur, demeurant ensuite à sec sur un banc. Les Officier & Pilotes étonnez, songerent à se sauver d'une mort évidente qui les menaçoit, & se jetterent à la hâte en

semb

ſemble dans l'eſquif pour aller à la terre qui étoit voiſine : car nous étions encore dans le Port, qui eſt long de douze milles. Ainſi les Mariniers & les Paſſagers ſe voyant abandonnez, commencerent à jetter des cris juſqu'au ciel. Nous ſommes tous morts, diſoient - ils. Et qui pourroit décrire le triſte ſpectacle qu'offroit aux yeux ce vaiſſeau, qui peu d heures auparavant, paroiſſoit comme une fortereſſe ſur la mer. Ce fracas me fit lever de deſſus une natte où j'étois, combattant avec la fiévre. Etant monté en haut, je vis que notre bâtiment ne ſe remuoit point, quoique les voiles fuſſent déployées, & une planche ſur l'eau, qui faiſoit connoître évidemment que le vaiſſeau étoit pris en quelqu'endroit.

On n'entendoit que cris & que plaintes. Les uns jettoient un baril dans l'eau, les autres un rouleau de tabac, les autres une caiſſe de ſucre, pour alleger le vaiſſeau ; & chacun faiſoit quelque choſe pour ſauver ſa vie. Le Capitaine ſeul, demeuroit aſſis comme une ſtatuë, ſans ſe pouvoir remuer ni parler ; lui qui avoit combattu avec le même bâtiment contre ſix vaiſſeaux Turcs. On vouloit ti-

rer un canon, pour avertir les autres de nous venir aider ; mais dans un tel embarras, on ne pût trouver ni canonier, ni poudre, ni méche. Les animaux qui entendoient ce bruit, commencerent aussi à tenir leur partie, & à augmenter la confusion. Dans ce trouble general, & les Blancs & les Noirs, se vinrent jetter à mes pieds, en criant, Pere, Pere, confession, absolution. Ainsi leur ayant fait faire un acte de contrition, je leur donnai l'absolution, n'ayant pas le loisir de les entendre en particulier. Je rencontrai le Chapelain en chemise, le visage tout changé & tout effaré, quoique ce fut un des plus courageux du vaisseau, comme il avoit souvent fait voir en combattant en differentes occasions contre les Turcs. Après avoir entendu sa confession comme il le souhaitoit, je lui demandai ce qu'il prétendoit faire en cet état : ah Dieu ! me répondit-il, je ne voulois pas m'embarquer ; mais je me suis laissé tourner la cervelle. Je voulus le rassurer, & lui faire comprendre que Dieu ne nous avoit pas totalement abandonné ; que nous pouvions encore sortir de ce danger ; mais quoiqu'il en arrive, me répliqua-t'il, je veux me mettre à la nage,

& me ſauver à terre. Les autres voyant ſa reſolution, commencerent de nouveau leurs plaintes & leurs hurlemens. J'entrai dans la chambre de poupe, & trouvai cette Dame Portugaiſe aſſiſe ſur un tapis, & appuyée ſur deux couſſins, avec ſes quatre enfans à genoux les mains jointes, tous épouvantez, & criant miſericorde : le mari aſſis ſur une chaiſe, plus mort que vif. Je les conſolai le mieux que je pûs l'un & l'autre, & les confeſſai.

Cependant arriva à notre bord un Capitaine ami du ſieur Amat, pour l'emmener avec ſa famille dans ſon vaiſſeau. Comme il vit l'horrible confuſion où nous étions, il commença à donner du courage à tout le monde; il envoya à la pompe & au fond de cale deux de ſes gens, pour découvrir quel mal il y avoit. Ils n'y trouverent ni eau, ni rien de briſé; & reconnurent que la planche qu'on avoit vû ſur l'eau, n'étoit que du contre-bord, qui s'étoit rompu. Notre Capitaine reprenant du cœur, fit jetter la ſonde, & trouva dix braſſes d'eau, qui étoient peu à la verité pour une ſi grande machine. Il fit enſuite tourner la prouë; ce qui commença à faire remuer le vaiſſeau : & bien nous en prît

d'avoir un vent foible ; car s'il eût été violent, il fût tombé en mille pieces. Ceux qui étoient à terre nous voyant faire chemin, revinrent avec l'esquif; & nous continuâmes notre voyage vers la ville de Fernambouc, éloignée de trois cens milles de la Baye de tous les Saints. Nous y moüillâmes heureusement à cinq milles de la ville, le Port ne pouvant recevoir les grands bâtimens.

Le Gouverneur nous entretint là cinq jours avant que d'avoir achevé ses dépêches. Nous commençâmes à lever l'ancre ; & comme elle étoit hors de l'eau, elle se rompit si à l'improviste, que ceux qui y travailloient, au nombre de quarante tomberent tous ; & se blesserent les uns à la tête, les autres au côté, ou en quelqu'autre endroit. On voulut la pêcher, mais il fut impossible ; s'étant perdue parmi de petits rochers dont le fond étoit garni.

C'étoit un plaisir de voir notre vaisseau, où chaque artisan travailloit à sa profession, comme s'il eût été dans sa boutique, Arquebusiers, Fourbisseurs, Bouchers, Cordonniers, Tailleurs, Tonneliers, Cuisiniers. D'autres accommodoient les Bannieres ; y

en ayant une centaine de differentes, fort belles, les jours de ſolemnité; & particulierement la flamme du grand mât, de huit aulnes de long, de taffetas incarnat. Quand le tems le permettoit, les autres vaiſſeaux nous accoſtoient, & nous donnoient des concerts de tambours & de trompettes; & nous faiſoient ſaluer de trois cris de tous leurs gens, avertis par trois coups du ſifflet d'argent que le Maître porte au col. Le Capitaine exerçoit les ſoldats à faire des ſalves, & des décharges de mouſquet. Ces divertiſſemens furent un jour troublez par un accident. Onze Anglois vinrent enſemble ſe plaindre au Capitaine qu'on ne leur donnoit pas aſſez d'eau pour leur boiſſon : ce qui mit en telle colere le Capitaine, qu'il alla prendre une épée, & leur eût joüé quelque mauvais tour, ſi l'on n'eût eû ſoin de l'appaiſer. Il en fit mettre un à la chaîne avec deux ſoldats à ſa garde juſqu'à Liſbone, craignant qu'il ne fit quelque ſoulevement avec ſes camarades : car cet Anglois étoit un homme d'une force ſurprenante, qui manioit, pour ainſi dire, un canon, comme un autre manie un mouſquet; & qui avoit autrefois enlevé des vaiſſeaux, en mettant

le feu aux poudres. Il voulut le mortifier de cette maniere, pour apprendre aux autres de ne venir pas ensemble comme des mutins, faire des plaintes à leur Capitaine ; au lieu de se contenter de venir l'un d'eux tout seul, lorsqu'il leur manquoit quelque chose. Il y eût un autre de ces Anglois qu'on appelloit le Tuë-Turc, qu'il fut aussi obligé de faire enchaîner ; parce qu'il s'étoit enyvré avec deux bouteilles d'eau-de-vie, dont il demeura trois jours yvre. C'étoit un homme d'une telle force, qu'on disoit qu'il eût fendu un homme en deux avec son cimetere, aussi craignoit-on qu'il ne fit quelque desordre en cet état dans le vaisseau.

Comme nous approchions des côtes de Portugal, nous entendîmes un matin avant le lever du soleil un coup de canon, dont le boulet passa près de nous. J'allai voir ce que c'étoit ; & je remarquai que le Capitaine Joseph, frere de notre Capitaine, avoit mis la Banniere rouge, qui signifie la guerre. Notre Capitaine prit une lunette à longue-vûë, pour découvrir ce qui lui pouvoit avoir donné de l'ombrage ; & un moment après, il me dit que son frere s'étoit trompé, &

que les voiles qu'on appercevoit au nombre de plus de cinq cens, étoient des barques de Pécheurs, qui vont à toute ſorte de vents. Le ſoleil s'étant levé, cela ſe trouva vrai; & nous découvrîmes ſans aide de lunette, une prodigieuſe quantité de barques, qui couvroient toute la côte. Il ne faut pas s'étonner qu'on y pêche tant, puiſque la plus grande partie de Liſbone mange du poiſſon le ſoir, & même les jours gras; ce qui fait qu'il s'en vend une quantité incroyable: on ne les y vend point au poids, mais au baril.

Nous arrivâmes à *Caſcais* qui eſt un petit Bourg des Portugais, & avançâmes juſqu'à la Forteresse Royale de S. Jean, où l'on déchargea tant de coups de canon, que le bruit en retentit juſques dans la ville. A peine fûmes-nous à la bouche de la riviere du Tage, que nous vîmes venir à nous grand nombre de bateaux Italiens & Portugais, dont tout le Port ſembloit couvert. C'étoient des Marchands, & autres perſonnes qui avoient quelqu'interêt qui les attiroit à nous. J'en reconnus pluſieurs qui ne me reconnoiſſoient pas. Ils furent étonnez de me voir vivant, après avoir eû avis que j'étois mort, & me témoignerent

la joye qu'ils avoient d'apprendre que la nouvelle n'étoit pas veritable. Ayant pris des Pilotes de la ville, comme c'eſt la coûtume, nous allâmes moüiller vis-à-vis du palais de Son Alteſſe Dom Pietro, Prince-Regent de Portugal; le Roi ayant été conduit aux Terceres. Tous ceux du vaiſſeau s'étoient habillez ſi ſuperbement, qu'à peine les reconnoiſſois-je. C'eſt ce qu'ils font dans tous les Ports, étant vêtus tout ſimplement lorſqu'ils ſont ſur mer. Après avoir fait mes civilités à tous ceux dont j'en avois reçû pendant notre route, & particulierement à notre Capitaine; je deſcendis & m'allai rendre à notre Couvent, en attendant quelque vaiſſeau pour l'Eſpagne.

L'occaſion ne tarda pas à ſe préſenter. Le Capitaine Dominique, Corſe de Nation, qui étoit bien-aiſe d'avoir un Prêtre ſur ſon bord, m'étant venu offrir le paſſage ſur ſon vaiſſeau, qui alloit de conſerve avec deux autres, celui de Lorette, & celui de la Princeſſe. Le ſien s'appelloit le Paradis; & l'augure étoit trop bon pour refuſer d'être Chapelain du Paradis. Il s'y embarqua avec moi pluſieurs Religieux, Dominiquains, Benedic-

tins, & autres; de ſorte que quelqu'un dit: Nous apprehendions de n'avoir point de Chapelain; mais en voici tant, que nous pourrions chanter en chœur. Cependant tous ces bons Religieux qui craignoîent fort la mer, ne furent pas plûtôt à la voile, qu'ils ne paroiſſoient non plus dehors, que s'il n'y en eût eû aucun. Ils s'étonnoient de ce qu'étant indiſpoſé, la mer ne me fit point de mal, non plus que ſi j'euſſe été ſur terre; mais je leur diſois: mes Peres, vous n'avez qu'à aller aux Indes, & après cela, vous craindrez auſſi peu la mer que moi.

Pendant ce trajet, je liai converſation avec un Irlandois, quoiqu'il fut Heretique; parce que je voyois en lui quelque diſpoſition à gagner cette ame à Jeſus-Chriſt: d'autant plus qu'il étoit d'un naturel aſſez ſimple. Il remarquoit ce que je faiſois, & particulierement quand je diſois la Meſſe, & prenoit goût à entendre la verité; de ſorte qu'en peu de jours, avec l'aide de Dieu, [ſans laquelle l'effort du plus habile homme eſt inutile,] je le reduiſis à chanceler dans la Secte de Calvin. Il me dit, que dès-lors il auroit abjuré publiquement; mais qu'il

vouloit aller auparavant viſiter un ſien frere qui étoit à Cadis, pour en recevoir l'abſolution. J'appris enfin de lui-même dans cette ville, qu'il s'étoit fait Catholique; ce que je ne voulus pas neanmoins publier, quoique je le viſſe plus joyeux qu'à l'ordinaire; parce que je craignois qu'il ne fit comme bien d'autres, qui paroiſſent quelquefois animez d'un fort grand zele, & ne laiſſent pas d'abandonner enſuite le bon chemin où ils étoient entrez.

Quoique notre vaiſſeau fût le plus grand des trois, dont notre convoi étoit composé, notre Capitaine neanmoins, comme plus jeune, avoit cedé le commandement à celui de Lorette, le nôtre faiſant l'Amiral. Nous apperçûmes un jour une voile; & comme c'étoit à notre Capitaine à l'aller reconnoître, il fit déployer toutes nos voiles: nous les eûmes atteints dans un quart d'heure, & leur tirâmes un coup de canon ſans balle, pour leur faire rendre obéïſſance, comme c'eſt la coûtume des plus forts. Eux, au lieu de répondre, mirent toutes leurs voiles, comme pour vouloir fuïr, leur bâtiment étant beaucoup plus petit que le nôtre. Cela fit ſoupçonner à notre Capitaine que ce

fussent des Turcs, puisqu'ils n'avoient mis aucune banniere. Il leur fit donc tirer un coup de canon à balle, & fit mettre la banniere de guerre; ce qui les fit répondre d'un coup sans balle. Comme nous en étions fort proche, le Capitaine lui fit parler par un trompette qui sçavoit plusieurs langues. Il leur parla en François, parce qu'il avoit mis le pavillon blanc, & comme on doutoit que ne fût une feinte, on les appella pour nous envoyer quelqu'un. Ils jetterent l'esquif en mer, & leur Capitaine vint à notre bord, où nous apprîmes que ce prétendu bâtiment Turc étoit un vaisseau chargé de Merluches, qui venoit de Nantes, & alloit aux Isles Maderes. On bût la santé du Roi Très-Chrétien, & de la République de Genes, & chacun tira son chemin.

Nous moüillâmes enfin dans ce beau & grand Port de Cadis, qui est un des plus renommez de toute l'Europe, plein d'une infinité de vaisseaux, galeres, barques, saïques, tartanes, & caravelles, qui se montoient alors, à ce qu'on m'assura, à environ mille voiles. Nous y vîmes à l'entrée vingt-cinq vaisseaux d'une grandeur surprenante. Aussi est-ce un

abord continuel de toutes ſortes de vaiſſeaux de toutes les parties du monde, & même des Indes; & c'eſt une choſe ordinaire d'y voir entrer ou ſortir trente ou quarante vaiſſeaux à la fois, comme ſi c'étoient de ſimples petites barques. Je mis pied à terre avec un Cavalier Italien, & quelques Marchands Eſpagnols; & nous fûmes d'abord arrêtez par les Douanniers. Je dis ce qui m'appartenoit, & le Cavalier le ſien; mais il ajoûta qu'il étoit ſoldat de Sa Majeſté, & on le laiſſa paſſer; les Eſpagnols en dirent de même, & nous fîmes charger nos hardes pour les porter chacun chez ſoi. A peine étions-nous dans la ville, que le Maître de la Douanne accompagné de ſes gens, arrêta les Crocheteurs, & leur dit de porter ces hardes à la Douanne. Les Eſpagnols dirent que tout étoit déchargé, & qu'il n'y avoit pas beſoin d'autre choſe. Le Douannier répondit fierement, & de parole à autre, on en vint aux injures, & des injures, aux coups. Cent épées furent tirées en un moment; mais le monde étoit ſi preſſé, qu'on ſe battoit la pointe des épées en haut, frappant des gardes les unes contre les autres, avec ſi grand fracas,

qu'on eût dit qu'ils s'alloient tous hacher par morceaux. La poussiere s'étoit levée si épaisse, qu'on ne se voyoit pas les uns les autres, & comme le champ de bataille étoit proche du Port, le monde y accourut en foule, craignant qu'il n'y eût bien des morts & des blessez. On s'empressoit fort à separer les combattans, dont on entendoit les cris, & le choc des épées. Mais ce que bien des gens de sens rassis ne purent pas faire, fut executé en un moment par quatre Anglois yvres, qui se voulant faire chemin pour aller à leurs vaisseaux, commencerent à tirer des pierres avec telle furie, que chacun s'estima heureux d'avoir encore des jambes pour fuïr. Ceux qui se battoient considerant qu'il ne seroit pas sûr pour eux d'essuyer une telle grêle de pierres, se sauverent en un moment, qui d'un côté, qui d'autre.

Je me rendis à notre Couvent, où la fiévre qui ne m'avoit point encore accordé de tréve, m'augmenta, & me tint un mois sur la litiere, étant obligé de me faire encore tirer six fois du sang, & pendant ce tems, partirent nos vaisseaux. Je pris occasion, avant que poursuivre mon voyage en Italie, d'aller voir S. Jacques de Ga-

lice. Je me joignis à un Religieux Milanois du Tiers-Ordre de S. François, avec lequel je m'embarquai pour la ville de Porto. Un vent tempêtueux nous y porta en peu d'heures, de là, nous allâmes encore par mer à Birona, & de Birona, nous allâmes à pied avec grande fatigue à Compostelle, où nous visitâmes d'abord la fameuse Eglise de S. Jacques. Les Chanoines de cette Eglise sont tous vêtus de rouge, & on les appelle Cardinaux. L'on nous dit qu'à l'Autel du Saint, il n'y avoit que des Prélats & Grands d'Espagne qui pussent dire la Messe, à cause de quoi le Sacristain ne voulut pas nous permettre de la dire à cet Autel. La châsse du Saint est placée sur l'Autel avec sa statuë par dessus; ensorte que les Pelerins qui viennent là par dévotion, montent quatre ou cinq dégrez, & mettent leur chapeau sur la tête de cette statuë, qui est vêtue en Pelerin. Il y a plusieurs lampes d'argent autour; mais elles sont toutes noires, comme si elles n'étoient que de bois. Ayant recité un *Pater* & un *Ave Maria*, nous nous en allâmes; & le Pere me dit que s'il avoit crû que ce n'eût été autre chose que cela, il ne seroit pas venu dans ce pays. Je lo-

geai là chez un Orfévre qui nous servit à table du vin de Florence, des saucissons de Bologne, & du fromage de Plaisance; ce qui me fit étonner, que dans un pays si éloigné on trouvât des fruits & provisions qui venoient de notre Italie, qu'on peut veritablement appeller le jardin du monde.

On nous avoit donné avis qu'au cap *Finibus terræ* il y avoit un vaisseau prêt à faire voile pour Cadis; ce qui nous fit hâter notre retour. Nous nous y rendîmes justement, lorsque le Capitaine se mettoit dans l'esquif pour s'embarquer. Quoique je sçusse bien qu'il étoit Heretique, je le priai de m'accorder pour l'amour de Dieu le passage à Cadis sur son bord. Lui, sans me répondre, me fit signe d'entrer dans l'esquif: ce qu'ayant fait, & voyant qu'il ne m'avoit pas répondu, peut-être pour n'entendre pas l'Espagnol, je lui parlai en Portugais; il me fit réponse, que j'étois le bien-venu, & que non seulement il me meneroit à Cadis, mais encore, si je le voulois, jusqu'à Seville. Je le remerciai de ses offres charitables. Mais il fallut que mon Compagnon, qui eût bien voulu avoir un habit comme moi, payât son trajet. C'étoit un vaisseau

de guerre des plus grands d'Angleterre, monté de ſoixante-dix pieces de canon, avec trois cens hommes deſſus, & chargé d'anchres & autres proviſions navales. Il alloit par ordre de Sa Majeſté Britannique dans tous les les Ports d'Eſpagne, chercher vingt-quatre Fregates de cette Couronne deſtinées contre les Turcs, pour les fournir de ce qu'elles auroient beſoin.

Comme nous étions aſſez avant en pleine mer, je vis que le Capitaine tâchoit de découvrir avec une Lunette quelques voiles qui paroiſſoient; enſuite de quoi, il entra dans la chambre, & parla en Anglois à ſes Officiers, qui allerent donner pluſieurs ordres, & un moment après, les tambours commencerent à battre, & les ſoldats à prendre leurs poſtes. Nous jugeâmes bien, mon Compagnon & moi, qu'ils ſe préparoient à ſe battre, quoique nous ne découvriſſions aucunes voiles: mais eux les avoient bien découvert. Nous tournâmes la prouë de leur côté, & prîmes le vent à boulines, ayant ajoûté deux voiles appellées coutelas, à côté de la grande voile: de ſorte qu'en ayant juſqu'au nombre de quatorze, nous allions comme

le vent, & fendions l'eau avec une impétuosité merveilleuse.

Nous arrivâmes en une heure sur les deux vaisseaux que le Capitaine avoit découvert ; & comme ils n'avoient arboré aucun pavillon, on leur tira un coup de canon pour leur faire rendre obéïssance. Mais eux, qui se voyoient deux contre un, & qui ne s'imaginoit point sans doute, qu'il y eût tant de soldats sur notre bord, répondirent d'un coup à bales ; & en même-tems on entendit d'un de ces vaisseaux un bruit confus de voix, comme de gens qui se plaignoient. Notre Capitaine dit qu'il ne doutoit point que ce ne fût un vaisseau Chrétien, avec un vaisseau Turc qui l'avoit pris ; ce qui se trouva vrai : & en même-tems il fit embroüiller les voiles & virer le bord, lui tirant une bordée de vingt canonnades, dont le tonnerre devoit faire trembler les plus assurez. Bien nous en prit d'avoir le dessus du vent qui portoit toute notre fumée sur le Turc. Ils tirerent pourtant en désesperez des deux vaisseaux: car celui des Chrétiens avoit été fourni de Matelots & de soldats Turcs, & il falloit que les pauvres Chrétiens aidassent malgré eux à remuer l'artil-

lerie, les principaux ayant été mis aux fers. On fut ainsi une heure & demi à se canonner ; & cependant ne sçachant quel en seroit le succès, nous nous confessâmes, le Pere du Tiers-Ordre & moi. Il étoit au désespoir d'être en pareille fête ; mais je prenois patience à tout évenement, moyennant que quelque balle ne vînt à me toucher.

Notre Capitaine voyant que le combat tiroit en longueur, fit aborder un des vaisseaux ennemis, qu'on accrocha avec certains crochets de fer, pour venir aux mains. Ce fut alors qu'on commença à entendre les plaintes & les cris des pauvres blessez jonchez sur le tillac les uns sur les autres, & servant de tranchées à ceux qui combattoient. L'attaque fut furieuse, & la défense vigoureuse ; mais eux étant peu au respect de nous, commencerent à plier & à ceder le vaisseau. Nos gens sans perdre de tems, sauterent dedans, mirent les Turcs aux fers, & déchaînerent les Chrétiens, qui prirent les armes pour se venger, & pour assurer la liberté qu'on venoit de leur rendre. L'autre vaisseau se voyant seul, prit la fuite ; mais notre brave Capitaine fit prom-

ptement mettre en ordre & pourvoir de gens le vaiſſeau pris, qui étant plus leger que le nôtre, pourroit plus facilement pourſuivre celui qui fuyoit. Comme il étoit chargé des marchandiſes des Chrétiens qu'il avoit pris, il fut bientôt atteint par celui que nous venions de prendre, qui n'avoit que des vivres & des munitions. Ils tirerent quelques canonnades : mais voyant que notre grand vaiſſeau ſuivoit, & qu'il étoit déja à la portée du canon, ils ſe rendirent. Le Lieutenant à qui on avoit donné le commandement du premier vaiſſeau pris, alla ſe mettre en poſſeſſion de l'autre, mettant les Turcs à la chaîne, & délivrant les Chrétiens, qui étoient au nombre de quatre-vingt tant Mariniers, que Marchands ou Paſſagers, & douze de morts; les Turcs étoient environ cent-trente, le reſte étant mort ou dangereuſement bleſſé.

Nos trois vaiſſeaux s'approcherent, & notre Capitaine commanda qu'on lui amenât tous les Chrétiens, qui vinrent s'agenoüiller devant lui & le remercier de ce qu'il les avoit délivrez des mains de ces Barbares. Il demanda qui étoit leur Capitaine ? Un grand homme déja demi-dépoüillé lui

dit en Eſpagnol que c'étoit lui ; puis il lui raconta en Portugais que notre Capitaine poſſedoit mieux, de quelle maniere ils avoient été pris. Qu'étant partis de Malaga avec ſon vaiſſeau chargé de vin, il avoit pris la route de Cadis ; mais qu'ayant paſſé le détroit de Gibraltar, & approchant du Cap S. Vincent, ce vaiſſeau Turc, qui ne portoit aucunes marchandiſes ; mais bien fourni de ſoldats & de matelots au nombre de deux cens vingt-cinq leur étoit venu deſſus, & ſe trouvant beaucoup plus forts, ils s'étoient rendus les maîtres de leur vaiſſeau, après quelque reſiſtance. Le Capitaine leur dit de s'aller habiller & prendre poſſeſſion de leur vaiſſeau comme auparavant, en faiſant ſortir les Anglois. Ils le remercierent avec mille acclamations, & le prierent de le convoyer juſqu'à Cadis, puiſqu'il y alloit auſſi-bien qu'eux : ce que notre Capitaine leur accorda. Les Anglois ſe partagerent ſur le nôtre & ſur le vaiſſeau Turc, raccommoderent tout, & remirent à la voile, tous joyeux d'avoir fait d'une pierre deux coups, ayant pris ce vaiſſeau Turc, & délivrez les Eſpagnols ; parmi leſquels étoient des Napolitains, des Mila-

nois, & des Flamans.

Comme nous allions ensuite à pleines voiles, le tems s'obscurcit tout d'un coup ; & y ayant soupçon de quelque tempête qui se préparoit, nous amenâmes les voiles : & à la vérité, il n'eût pas fallu tarder davantage ; car un moment après la furie du vent s'augmenta si fort, qu'on ne pût plus être Maître du vaisseau, & qu'il fallut s'abandonner au vent. Ce fut alors qu'on entendit par tout le vaisseau des hurlemens & des cris capables d'augmenter la terreur que le danger d'une mort prochaine inspiroit. Le Capitaine nous dit pourtant que nous ne craignassions rien, que le vaisseau étant tout neuf, il nous tireroit d'affaire. Nous ne laissâmes pas de faire de ferventes oraisons. Le Pere voyant que nous étions à tous momens sur le point de faire naufrage, me dit que nous avions mal fait de nous embarquer avec ces Heretiques qui portent toûjours avec eux l'excommunication ; mais, lui dis-je, ceux qui courent par le monde, doivent faire de necessité vertu. Cependant ceux qui faisoient garde à la hune, crierent, terre, terre. Le Capitaine y monta promptement, & vit que nous

étions à la côte de Barbarie; la tempête nous ayant porté bien avant dans la Méditerranée. C'eſt pourquoi avant que d'être découverts par quelques vaiſſeaux Turcs, il fit tourner la prouë vers Oran, Forteresſe du Roi d'Eſpagne, nous y arrivâmes en moins d'une heure, le vent étant des plus gaillards; & nous remerciâmes Dieu de nous avoir délivrez de la main des Turcs; le vent, ſi l'on n'y avoit pris garde, nous portant directement à Alger.

Notre Capitaine deſcendit le lendemain à terre avec quelques-uns des principaux, & le Capitaine Eſpagnol. Ils allerent vers le Gouverneur, & l'informerent de notre combat; & lui de ſon côté remercia nos Anglois au nom de Sa Majeſté Catholique. Cette Forteresſe paroît d'une grande importance, & comme imprenable. Elle eſt bien fournie d'artillerie, & ſert beaucoup aux Chrétiens, lorſqu'ils ſont portez par la tempête ſur cette côte de Barbarie, n'y ayant point d'autre lieu appartenant aux Chrétiens, où ils ſe puſſent retirer. La matinée ſuivante, le vent étant devenu favorable, nous levâmes l'ancre, & arrivâmes bientôt à Cadis. J'avois deſſein d'aller deſcen-

dre à notre Couvent; mais le Capitaine me dit qu'ayant des affaires à Seville, il avoit fretté exprès une barque couverte pour y aller, & que si je voulois y venir, il m'y meneroit pour l'amour de Dieu : ce qui fit que je ne voulus pas negliger une si bonne occasion. Je l'attendis un jour sur son bord, jusqu'à ce qu'il eût expedié quelques affaires qu'il avoit à Cadis. Nous partîmes ayant pris trente hommes avec lui pour ramer quand le vent manqueroit. Nous touchâmes à S. Lucar, où nous arrêtâmes quelques heures; & ayant cheminez toute la nuit, nous arrivâmes à Seville. Je le remerciai de tant de courtoisies que j'avois reçu de lui; & lui témoignai que le ressentiment que j'en avois étoit d'autant plus grand, que je n'en aurois pas pû recevoir davantage d'un Catholique : à quoi il répondit, en me faisant connoître que les Capucins étoient en bonne estime parmi eux.

J'allai à notre Couvent, qui est grand, eu égard à notre pauvreté, & nombreux en Religieux. J'y restai huit jours, tant pour me reposer, que pour voir la ville; qui seroit peu differente de Milan, si elle avoit les ruës belles & larges. Le dôme ne cede gué-

res aussi à celui de Milan, il est vrai qu'il n'est pas de marbre, & qu'il n'a pas de statuës; mais il est d'une pierre qui semble du marbre, si ce n'est qu'elle est tendre & facile à travailler. Dans toute l'Espagne ils ont accoûtumés de faire le chœur & l'autel dans le milieu de l'Eglise, & particulierement aux Catedrales; ce qui incommode beaucoup quand il y a affluence de peuple, quoique d'ailleurs ce soient des fabriques vastes & magnifiques. Le clocher est si grand & si commode, qu'on y peut monter à cheval ou en litiere. Y étant monté, je fus surpris d'y voir tant de cloches: car il n'y en a pas moins de trente-trois. Dans le tems que nous y étions, on vint pour les sonner; & comme excepté deux ou trois qui servent pour l'horloge, on devoit sonner tout le reste, nous nous dépêchâmes de descendre, de peur que le grand bruit que ce carillon alloit faire, ne nous étourdit. Nous ne fûmes pas plûtôt à la ruë, qu'elles commencerent à sonner avec tant de bruit, qu'il sembloit que ce fussent toutes les cloches de la ville.

J'allai au jardin royal qui est assez beau, & abondant en eaux, en orangers & citroniers; mais il n'y a rien que

nous n'ayons en Italie avec plus de profuſion. Je viſitai auſſi le Couvent des Recolets qui eſt fort grand, mais de vieille fabrique. Il y a plus de cent-cinquante Religieux, ſans ceux qui ſont à l'Infirmerie. La cloche qu'ils ſonnent pour le Refectoire eſt auſſi grande que deux de celles dont nous nous ſervons pour l'Egliſe. Les Chanoines de cette ville ſont fort riches, & vont toûjours dans des caroſſes atelez de quatre mules. On attendoit alors Monſeigneur Spinola, Italien, qui avoit été pourvû de l'Archevêché de cette ville.

Je partis enſuite à pied pour Cordouë, paſſant par Cardone, Ezga, & autres petits lieux, dont je ne dirai mot de peur d'ennuyer le Lecteur; mais pourtant ne puis-je pas oublier ce miſerable chemin où on ne trouve ni maiſon, ni arbre, ni pas même de l'eau pour ſe rafraîchir la bouche : ce qui m'obligea de me pourvoir d'une bouteille de vin, que j'eus par le moyen d'un Gentilhomme que je trouvai en chemin, qui me l'acheta : car il ne me falloit pas eſperer de l'avoir par charité du Marchand. Et à la verité, ſans les perſonnes de qualité qui nous aſſiſtent, il ſeroit impoſſible aux

Capucins de vivre d'aumônes ſelon leur Regle ; le Peuple ne ſçachant ce que c'eſt de faire l'aumône. Comme j'étois dans un Bourg où nous n'avions point de Couvent, je demandai du pain pour l'amour de Dieu à un Boulanger, ce qui l'étonna ſi fort, qu'il en demeura tout interdit, comme un homme létargique. Je le laiſſai là, & ſon pain, de peur que ſi je continuois à lui demander la charité, il n'en perdit tout-a-fait la reſpiration. Je pourſuivis mon chemin, priant Dieu de me faire bientôt ſortir d'un pays où les gens étoient ſi peu charitables.

Etant arrivé à Cordouë je me rendis à notre Couvent, où il me fallut contenter du ragoût des Eſpagnols, qu'ils appellent *una potrida*, comme qui diroit *un pot pourri*. Ce nom ne lui eſt pas mal approprié : car c'eſt une compoſition extravagante de pluſieurs choſes différentes ; comme oignons, ail, pois, courge, concombres, citroüilles, tige de blette, un morceau de porc, & deux de moutons ; qu'étant cuits avec le reſte, deviennent preſqu'inviſibles. Les Peres me demanderent ſi je le trouvois de mon goût. Je leur répondis que cela étoit tout à propos pour me faire créver,

étant comme je l'étois demi-malade, & si foible, que j'aurois eû besoin de quelque restaurant meilleur que cette potrida, à laquelle je n'étois pas accoûtumé. Ils y mettent aussi tant de saffran, que quand je n'eus pas été tout jaune par ma maladie, je n'aurois pas eû besoin d'autre chose pour avoir le cuir enluminé de cette couleur. C'est un grand régal pour les Espagnols, mais un méchant ragoût pour ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

La Cathédrale me parut par dehors plus grande que toute la ville, & je ne me trompois pas: car étant entré dedans, je fus surpris de voir une Eglise si grande, qu'à peine, étant d'un côté, pouvoit-on appercevoir la muraille qui étoit de l'autre! Si elle étoit haute à proportion, ce seroit une merveille du monde. Il y a dedans dix rangs de colonnes; & quinze colonnes à chaque rang. La nef du milieu est fort grande, faite à la moderne, & dorée à l'endroit du Grand-Autel & du Chœur. Un Chanoine me dit qu'il y avoit trois cens soixante-six Autels. Sur le principal il y a un Tabernacle fort grand, tout de pierres précieuses, auquel sont appliquez trois mille livres de rente. Dans une

grande Chapelle il y a un ſaint Ciboi-
re d'argent, qui peſe 1200. marcs. Je
remarquai dans une colonne ſéparée,
un homme dépeint à genoux. On me
dit que c'étoit le portrait d'un Chré-
tien qui avoit été pluſieurs années eſ-
clave dans cette ville, lorſqu'elle étoit
retenuë par les Mores, & qui avoit
gravé avec les ongles une croix ſur
cette colonne; on me la fit voir: on
diroit qu'on l'ait fait avec un canif. Je
crois qu'il lui fallut employer bien dd
tems pour en venir à bout; puiſque
c'eſt un marbre très-fin. Cette ville eſt
aſſiſe dans un grand valon, avec une
riviere qui paſſe près de ſes murailles.
Elle paſſoit autrefois dans le milieu de
la ville; car la ville étoit fort grande:
mais maintenant elle eſt très-médio-
cre, & n'a point d'autres particula-
rités qui ſoient venues à ma connoiſ-
ſance.

Je partis pour *Alcala la Réale*, &
fis rencontre de quelques Eſpagnols
qui me dirent que l'Andalouſie étoit
le jardin de l'Eſpagne. Sur quoi je di-
ſois en moi-même; Dieu me garde du
reſte de l'Eſpagne, ſi ceci en eſt le jar-
din: encore me vaudroit-il mieux re-
tourner ſur la mer. Cette ville eſt ſur
une montagne, & je n'y vis rien de

particulier. Grenade où je vins ensuite, est une belle & fort grande ville ; mais elle le cede pourtant à Seville. Nos Peres y ont deux Couvens, l'un pour le Noviciat, & l'autre pour l'étude. La Cathédrale n'est pas encore achevée. Le palais des Rois Maures qu'on appelle l'Alhambre, est posté sur une montagne, qui ne laisse pas, quoiqu'elle soit haute, d'avoir beaucoup d'eau. Le palais a si grande quantité de chambres, qu'on s'y perdroit comme dans un labyrinthe. Il y à deux bains où les Maures se baignoient, l'un d'eau fraîche, & l'autre d'eau chaude. Les lambris des chambres sont un ouvrage curieux d'un plâtre coloré qui semble tout neuf. Il y a une autre montagne où ils faisoient mourir les saints Martyrs, & on l'on conserve plusieurs reliques.

De Grenade, je me rendis à Livena, dont les vins sont estimez pour les meilleurs d'Espagne ; mais le Peuple y parle três-mal, & à peine les peut-on entendre, quoiqu'ils parlent l'Espagnol. On les appellent *Biscayens*. Je continuai ma route par Antequera qui est un Bourg aussi grand qu'une ville. J'y séjournai huit jours dans un de nos Couvens : le Gardien qui me

combla de mille bons offices, m'y vouloit retenir encore autant. De là je fus à Malaga, qui est une ville maritime assez médiocre, mais extrêmement peuplée, & de grand négoce. Celui qui est Archevêque de cette ville, est un Dominiquain, frere de Dom Juan d'Autriche. On me dit qu'il avoit quatre-vingt mille écus de rente.

J'étois-là en attendant quelque occasion favorable pour m'embarquer. Comme je me trouvois toûjours très-mal, n'ayant point cessé de saigner de la bouche, du nez & des oreilles, je me mis entre les mains d'un Medecin Anglois, qui fit tant, qu'il me mit en meilleur état, le sang ne me sortant plus que par le nez. Je me portois pendant huit jours assez bien, & puis je retombois comme auparavant. Après avoir attendu quelques semaines, il se présenta à la fin une très-bonne occasion. C'étoit six Galeres d'Espagne qui revenoient du détroit de Gibraltar, & qui donnerent fonds dans ce Port pour prendre des rafraîchissemens, & aller passer l'hiver à Carthagene. Je m'adressai au Marquis de Bayone qui les commandoit. On l'appelloit alors le Marquis de Sainte

Croix, parce qu'il s'étoit défait du titre de Bayonne en faveur de ſon fils, qui eſt préſentement General des Galeres de Sicile. Ce brave Seigneur entendant que j'étois Italien, m'accorda non ſeulement l'embarquement, mais il voulut que je demeuraſſe ſur ſa Galere, & bien que je puſſe parler Eſpagnol, il voulut pourtant que je m'entretinſſe avec lui dans ma langue maternelle; parce qu'il parloit parfaitement bien Italien, ayant été autrefois General des Galeres de Naples & de Sicile. Le Prêtre de ces Galeres étant reſté malade à Carthagene, on me donna pendant le trajet que nous devions faire, l'emploi de Chapelain & de Confeſſeur de ſon Excellence.

Notre voyage fut de quinze jours, & pendant ce peu de tems j'éprouvai ce que c'étoit que de voyager ſur des Galeres; j'enviois le bonheur de ceux qui étoient ſur les grands vaiſſeaux, qui ſont plus commodes & plus expeditifs que les Galeres. Le gros tems nous fit rebrouſſer chemin par trois fois. Le calme ſuccedant, nous avançâmes à la rame. Ayant découvert un vaiſſeau aux rayons de la Lune, nos gens firent force de rames. Comme nous en fûmes prêts, il arbora la ban-

niere d'Angleterre ; mais cela n'empêcha pas que nous ne l'environnassions, & que nous ne tirassions un coup sans bale. Il nous répondit d'abord, & le Capitaine ayant jetté l'esquif en mer, vint faire la reverence à Son Excellence. Ce vaisseau nous paroissoit comme une montagne, à nous qui étions dans des Galeres ; sa poupe ètoit toute dorée. Il portoit soixante pieces de canon, & deux cens cinquante hommes. Ces Anglois alloient à la chasse de quelque vaisseau des Turcs : car ils leur portent une haine implacable ; & si tous les Potentats en usoient comme eux, je crois qu'on ne verroit guéres paroître en mer ces malheureux Corsaires.

Nous continuâmes notre route vers Armeria, où nous séjournâmes deux jours, faisant provision d'eau & d'autres rafraîchissemens. La ville n'est ni fort grande ni bien peuplée ; mais elle paroit neanmoins avoir été en considération du tems des Maures, étant environnée de montagnes, & défenduë par une bonne Forteresse. La ville est ornée de quantité de fontaines d'une eau très-claire & bonne. Comme j'y étanchois la soif que la fiévre & les ruisseaux de sang allumoient

dans mes entrailles, j'entendis tirer le coup de partance, & me rendis à nos Galeres. Nous partîmes ſur l'*Ave Maria* avec une ſalve de la Fortereſſe. Nous prîmes en chemin faiſant trois brigantins Turcs, dont les priſonniers furent diſtribuez ſur les Galeres, & on les arma de ſoldats & matelots Chrétiens, avec des eſclaves Turcs. Nous arrivâmes enfin à Carthagene, où eſt un très-beau Port fait par la nature, environné de montagnes, & très-ſûr : particulierement pour les Galeres. La ville paroît avoir été autrefois conſidérable ; mais c'eſt à preſent le lieu le plus diſgracié de toute l'Eſpagne : car depuis que les habitans eurent lapidé leur Evêque, ils furent ſept ans ſans pluye ; mais il ſemble qu'enſuite Dieu ait été touché de compaſſion envers eux : car à préſent il y pleut deux ou trois fois l'année. Le pays eſt néanmoins ſterile, & pour aider les Galeres à hyverner là, on y tranſporte du biſcuit d'Italie. De là je vins à Caravacca, où je vis la ſainte Croix apportée du Ciel par un Ange ſur un Autel où un Prêtre celebroit la Meſſe ſans Croix Je paſſai enſuite à Valence qui eſt une très-belle ville, agréable pour les jardins ; dont

le plus beau eſt celui de l'Archevêque. De là à Murcie, & à Alicant, petite ville, mais très-bonne pour le négoce; les maiſons hautes & aſſez bien bâties. M'y étant arrêté cinq jours, je continuai ma route par Tortoſe & Tarragone, où il y a un très beau dôme, & vins à Notre-Dame de Mont-Serrat. Ce lieu inſpire un grand reſpect, & tire même les larmes des yeux à ceux qui y vont avec un veritable eſprit de dévotion. Il y a autant de Chapelles qu'il y a de myſteres au ſaint Roſaire. On diroit que tout le chemin eſt taillé au ciſeau, étant tout dans le rocher. Il y a grande quantité de lampes d'argent & d'or, & quelques unes d'ambre; les paremens d'Autel répondans à cette magnificence. On rencontre continuellement en chemin des Pelerins qui y vont ou qui en viennent.

De Notre-Dame de Mont Serrat je paſſai à Barcelonne, Capitale de la Catalogne, où il y a un Evêque. J'y ſéjournai ſix ſemaines, à cauſe de quelque douleur qui m'étoit ſurvenuë, & qui me rendoit incapable de voyager, même à cheval. Les trois Couvens que nous y avons ſont hors de la ville. Celui de ſainte Matrone

est dans le penchant d'une colline sous la Forteresse ; & dans l'Eglise est le corps de cette Sainte. Le second est celui de sainte Eulalie, où étoit la maison de cette Sainte, entre les montagnes à deux milles de la ville ; & c'est là qu'est le Noviciat. Le troisiéme est celui du Mont Calvaire, non pas à la verité qu'il soit situé sur une montagne ; mais il est ainsi nommé à cause des trois croix qui y sont. Ce fut à celui-ci que je me retirai, parce qu'il est le plus grand, & qu'il y a une Infirmerie. Ces Peres Catalans me reçurent avec grande courtoisie, particulierement apprenant que je venois d'un pays si éloigné. La ville est belle & grande, & fournie abondamment de toutes les provisions necessaires à la vie. Si elle avoit un Port assuré pour les grands vaisseaux, ce seroit la plus considérable de tous ces quartiers-là. Je remarquai la musique dont ils se servent aux Fêtes qu'ils solemnisent ; car au lieu de violons, ils marient aux voix, des fifres & des trompettes, qui font trembler toute l'Eglise.

Pendant mon séjour à Barcelonne, j'y vis arriver un de nos Freres Servans nommé Pierre de Sassari, qui revenoit d'Alger, où il avoit été racheté

avec d'autres esclaves par le Roi Catholique. Il avoit été pris six mois auparavant avec le Pere Louis de Palerme, en allant de Cagliari à Sassari. Ces deux Capucins ayant été menez à Alger, le Pere Louis n'eût pas de peine à y gagner honnêtement sa vie avec les Prédications, les Messes & les Confessions, & de payer outre cela au maître à qui il étoit échû en partage une somme par mois; ce qui étoit cause qu'on ne l'avoit point mis à la rame, mais qu'on lui avoit laissé la liberté d'aller où il vouloit par toute la ville. Aussi quand il fut question de le racheter, on demanda trois mille écus pour sa rançon, au lieu qu'on se contenta de trois cent pour le Frere, comme n'étant propre qu'à la rame: ce qui fut cause que cet argent étant plus facile à trouver, il fut aussi plûtôt racheté. Je lui proposai de venir en Italie; mais il avoit l'esprit tellement frappé de sa disgrace précedente, qu'il me témoigna n'avoir autre dessein que de se rendre au plûtôt chez lui. Nous resolûmes donc de profiter de l'occasion d'une barque qui alloit en Sardaigne, dont le Capitaine qui étoit un Catalan fort dévot, nommé Dom Carlo de Pise,

nous reçût courtoisement, Nous étions jusqu'au nombre de deux cens cinquante personnes sur cette barque, qui fit voile avec le vent en poupe. Le vent étant fort gaillard, nous avions déja beaucoup avancé, & nous commencions à entrer dans le Golphe, lorsque la violence du vent s'augmentant, nous eûmes à essuyer une des plus rudes tempêtes que l'on puisse s'imaginer; les vagues balotant notre barque comme une coquille de noix, & les montagnes d'eau venant de tems à autre couvrir tout notre bâtiment. L'embarras, la confusion, & particulierement les cris des femmes, avoient épouventé les plus accoûtumez à ces orages. Le pis étoit qu'à cause du bruit de la mer & des Passagers, les Mariniers ne se pouvoient pas entendre l'un l'autre : ce qui obligea le Capitaine à mettre l'épée à la main pour faire descendre sous la couverte ceux qui n'avoient rien à faire à la conduite du vaisseau, & qui ne servoient qu'à embarasser les autres. Tout ce qui étoit sur le tillac & dans la chambre de poupe étoit moüillé, le vaisseau sembloit être sur le point de renverser par les coups de mer, qui portoient les gens du côté qu'il panchoit,

lorsqu'une vague fut poussée par le vent, avec une telle furie, qu'elle rompit une corde qui tenoit une piece d'artillerie attachée. Ce canon étant ainsi détaché, courut avec une telle force vers le plus panchant, & donna une telle secousse, que ce fut un miracle que la barque ne s'ouvrit en deux. Le bruit que cela fit augmenta l'épouvante que l'obscurité de la nuit fomentoit. Les Mariniers moüillez & fatiguez, resolurent de laisser aller la barque à la discrétion du vent, pourvû qu'elle n'alla pas donner à terre. Je disois en moi-même: comment se peut-il faire qu'ayant traversé l'Ocean par deux fois, je vienne, pour ainsi dire, me noyer dans un verre d'eau! Car il faut avoüer que je ne me crûs jamais si près du naufrage que cette fois-là; voyant un arbre rompu, les voiles à demi déchirées, la barque maltraitée, & les Mariniers tous découragez. Cette tempête dura toute la nuit, sans que nous sçussions où nous allions. Sur l'aube du jour, la mer sembla s'appaiser un peu, & le ciel s'étant éclairci par le lever du soleil, nous découvrîmes des montagnes qui n'étoient qu'à trois mille de nous, & reconnûmes que nous étions

ſur la côte d'Eſpagne, proche le cap de Gatta. De ſorte que voyant que j'étois retourné en arriere, & que j'avois perdu en ſix heures le chemin qui m'avoit preſque coûté ſix mois de tems, je fis reſolution de ne plus me remettre en mer. Nous nous conſolâmes neanmoins bientôt : car pendant que nous nous approchions de terre, il ſe leva une tramontane ſi fraîche, que le Pilotte crût qu'il ne feroit pas mal de regagner du moins en partie, le tems & le chemin perdus. Nous tournâmes donc la prouë du côté de Catalogne, & arrivâmes en peu d'heure à Mattalone, qui étoit le pays de notre Pilote.

L'ancre étant jetté, je débarquai avec mon Compagnon, que je n'avois pas vû pendant toute la tempête. Nous allâmes nous repoſer à notre Couvent qui eſt hors du Bourg ſur une colline. Je faiſois deſſein d'y reſter quelque-tems; mais apprenant que le Pilote vouloit s'avancer juſqu'à Albana où eſt un Port plus aſſuré, je me laiſſai tenter de profiter encore de cette commodité, l'envie de m'embarquer me reprenant dès que j'étois à terre, à cauſe de l'indiſpoſition où je me voyois toûjours. Nous vinmes

donc en peu d'heures à Albana, où nous allâmes à notre Couvent, assis sûr un roc dans une peninsule jointe au Bourg par une petite langue de terre; de sorte que la mer sert de clôture au Couvent & à son jardin: ce qui me parut un des plus beaux postes qu'ait aucun des Couvens de notre Ordre; l'air y étant d'ailleurs très-temperé. Je fis connoître à mon Compagnon que mon dessein étoit d'arrêter là quelque-tems, pour m'en retourner par la France, qui méritoit bien plus ma curiosité que la Sardaigne. Les gens de notre bâtiment le sçachant, & particulierement les Officiers, qui étoient tous Italiens; vinrent se confesser à moi, me témoignant le déplaisir qu'ils avoient que je les abandonnasse. Eux ayant repris la route de Sardaigne, je me reposai huit jours dans ce lieu délicieux, & partis avec deux Compagnons pour Gironne, de sorte que je vis presque toute la Catalogne qui est un pays très-fertile, & de très-bonnes gens. De Gironne, je vins à Figuieres dans les confins d'Espagne, d'où ayant passé quelques montagnes, j'entrai dans le Comté de Roussillon, & dans le premier Bourg appellé *Cérat*.

De Cérat je vins à Toüi, ſitué dans la vallée de Perpignan, & je me ſouviens que je paſſai là une riviere ſur un pont fait d'une ſeule arcade, dont les extrêmitez ſont ſur deux collines: enſorte qu'étant au milieu, c'eſt une hauteur à perte de vûë, & une choſe affreuſe à conſiderer. On dit qu'il n'y a pas dans toute la France une arcade plus haute; & je puis aſſurer de mon côté que je n'en ai pas vû une en aucun lieu du monde où j'ai été qui lui ſoit comparable en cela. Je vis dans les environs la campagne pleine de ſoldats, dont je demandai la raiſon. On me dit que ce pays avoit autrefois appartenu à la Couronne d'Eſpagne; mais qu'étant tombé ſous celle de France, & le ſel leur ayant été hauſſé de prix, ces Peuples s'étoient ſoulevez; ce qui fut cauſe qu'on y avoit envoyé des troupes du Languedoc pour appaiſer le tumulte.

Perpignan que je vis enſuite eſt une Fortereſſe royale, poſtée ſur un rocher élevé, avec trois murailles fort hautes, environnée de bons foſſez, & très-bien fournie d'artillerie. A la verité elle ſemble imprenable de vive force: le Roi Très Chrétien la prit neanmoins en huit mois de ſiege. A

quoi ne contribua pas peu, qu'à la Forteresse est jointe une ville fort peuplée : car si ç'eût été une Forteresse seule sans ville, huit mois n'auroient pas suffit, du moins à prendre par famine cette Place, où l'on pouvoit avoir pour trois années de vivres. Le Couvent que nous y avons est hors de la ville.

Ayant passé les Monts, je vins à Narbonne, au milieu de laquelle passe une riviere qui se rend dans la mer à une lieuë de là. La ville n'est pas grande, mais fort peuplée ; comme sont toutes les villes & tous les bourgs en France. Les Eglises n'en sont pas belles ; mais on y voit particulierement les jours de Fête si grande affluence de peuple, qu'à peine le Prêtre peut se tourner auprès de l'Autel. L'Eglise de S. Juste a des Prêtres vêtus comme des Moines. Les deux clochers ont une belle sonnerie, qu'il fait bon entendre.

Je parcourus ensuite les villes suivantes du Languedoc & de la Provence, dont je ne dirai qu'un mot. Beziers est sur une colline, en un pays très-beau & bien arrosé. J'allai à la Cathedrale pour voir l'Archevêque Monseigneur de Bonzi, qui est Flo-

rentin ; mais il étoit absent. Il a été fait depuis Archevêque de Toulouse, & Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne à Madrid. Le Roi veut neanmoins qu'il tire les revenus de son Evêché, jusqu'à ce que sa place ait été pourvûë. Je remarquai dans cette Eglise une orgue fort grande sur la grande porte, qui a seulement les tuyaux qui paroissent en dehors, les autres étant distribuez de trois en trois à chacun des pilliers : ce qui fait trembler toute l'Eglise quand elle joüe quoiqu'elle soit d'une grandeur extraordinaire. C'est une chose très-curieuse.

Toulouse qui est une ville digne d'être vûë pour le grand nombre de Reliques qui s'y conservent, & pour sa grandeur & le nombre de ses habitans ; ce qui me faisoit prendre garde de ne pas passer devant les Eglises quand on achevoit quelques Messes ou quelques Vêpres ; la foule étant si grande qu'il m'eût fallu tourner en arriere. Agde, ville très-ancienne où fut celebré le Concile d'Agde, *Agatense*. Notre Couvent qui est sur la place, a une Notre-Dame miraculeuse ; la mer étant venuë par trois fois jusqu'à la ville : mais depuis qu'on l'a

miſe là, elle ne s'eſt jamais tant avancée, mais s'eſt plûtôt retirée : ce qui fait qu'on l'appelle Notre-Dame du Gué. Arles ville Archiepiſcopale, & aſſez peuplée. Martegues qui eſt un lieu curieux à voir : car il eſt diviſé en quatre Bourgs bâtis ſur la mer, avec des ponts qui vont de l'un à l'autre. Nous avons un Couvent aux deux extrêmités, dans l'un deſquels il y a quatorze Religieux, & dans l'autre douze, & comme il n'y en a d'aucun autre Ordre, ils y entendent les confeſſions comme ils font en France, en Eſpagne, en Allemagne, & en quelques endroits d'Italie. Cette ville ſe maintient preſque par la ſeule pêche, y ayant pour cet effet huit cens tartannes, ſans les autres barquettes en très-grand nombre, qui couvrent un grand eſpace de mer.

Je paſſai de là à Aix, capitale de la Provence, & à Marſeille, ville très-conſiderable, & de très-grand commerce ; mais pas ſi grande que je me l'étois figurée. Le Port eſt très-beau & très-ſûr, particulierement pour les barques & les Galeres, les grands vaiſſeaux n'y pouvant pas entrer chargez. J'y vis vingt-cinq Galeres rangées les unes contre les autres, & au

milieu la Réale, que tous les bâtimens qui entrent au Port, ſaluent d'un coup de canon : elle a la poupe d'une belle ſculpture toute d'orée. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas ſi grande que la Réale d'Eſpagne que je vis à Cartagene, qui fut celle qui conduiſit l'Imperatrice. Cette ville a ttois Forteresſes, dont la neuve à l'entrée du Port a trois murailles, & même quatre d'un côté. Sa Majeſté Très-Chrétienne a fait abatre la muraille qui fermoit la ville du côté de la colline, pour aggrandir ſon nceinte, qui met notre couvent dans a ville. Cela rendra, ſans doute, la ille plus conſiderable, y ayant un ombre infini de peuple, & de toutes s Nations. On y voit pluſieurs corps aints, & pluſieurs Reliques; partiulierement la croix de l'Apôtre Saint ndré. J'allai faire un tour pour voir elles de Saint Maximin & de la Sainte eaume. Ce ſont deux lieux qui inſpint de la dévotion, & tirent les lares des cœurs les plus endurcis.

Je m'embarquai pour la Ciotat & oulon. La ville eſt médiocre; mais le ort eſt très-conſidérable, & capable recevoir autant, & d'auſſi grands aiſſeaux que l'on veut. Je vis le oyal-Louis, qui doit à preſent être

achevé, & qui porte cent vingt pieces d'artillerie. Il a trois galleries, & la poupe toute dorée; de même que les côtez du fonds, la prouë & les chambres. Celui qui y travailloit, me dit qu'on y avoit déja dépensé trois mille écus d'or. Je profitai de l'occasion d'un brigantin qui alloit à Savone. Le premier jour, nous eûmes vent en poupe, & arrivâmes le soir à Saint Trozpe. Mais le jour suivant, le mauvais tems nous fit relâcher à un endroit il n'y avoit que deux maisons, assez loin de la ville de Grasse, postée sut une petite montagne environnée d'autres montagnes, de sorte qu'à peine pouvions-nous là découvrir de la mer; & pourtant il falloit de necessité aller là, si on ne vouloit pas mourir de faim. Comme je me sentois une petite fiévre, que les Medecins de Marseille avoient nommé fiévre hectique, qui me rendoit presque incapable de cheminer, je me mis sous un arbre pour m'endormir : mais il ne me fut pas possible d'attraper le sommeil avec la faim qui me travailloit. Ainsi bien empêché de moi-même, & ne pouvant comme les autres, me porter jusqu'à Grasse, je ne sçavois à quoi me resoudre, lorsque Dieu qui m'a toû-

jours aſſiſté, comme je l'ai mille fois éprouvé dans mes voyages, me fit rencontrer une perſonne qui me parut de conſideration, & qui me dit: Pere, que faites-vous ici tout ſeul? Mon indiſpoſition, lui dis-je, que vous pouvez bien connoître par mon viſage, m'a fait reſter ici; mais la faim me travaille préſentement plus que la fiévre. Il me répliqua: Je ſuis arrivé avec cette Felouque couverte, qui eſt à moi, & que vous voyez proche de cette roche. J'ai fait pêcher des ſardines, ſi vous voulez y venir, nous ferons collations enſemble. Le compliment me fut fort agréable, comme on peut ſe l'imaginer; & je l'y ſuivis très-volontiers. Nous entrâmes dans ſa Felouque, où deux Mariniers avoient déja tout apprêté. Mais comment ferons-nous, me dit-il, puiſque nous n'avons point de pain, mais ſeulement du biſcuit? Tout eſt bon dans la neceſſité, lui repliquai-je; & je me ſuis bien vû ſouvent ſans pain ni biſcuit. Cet honnête homme me parloit en Portugais; ce qui me faiſoit étonner étant ſi éloigné de Portugal: cela m'obligea à lui demander s'il étoit de cette nation. Il me dit que non; mais qu'il y avoit été quelque tems.

Nous commençâmes à manger & à boire, ſans nous mettre en peine que nous avions un ſoleil ardent en face; le beſoin que j'avois de réfection m'obligeant de tenir bien ma partie, & me faiſant trouver toutes les viandes d'un goût exquis. Ayant achevé & rendus graces à Dieu, nous allions diſcourans enſemble, nous promenant le long du rivage. Je m'avançai ſeul pour voir un Dauphin qui faiſoit du bruit dans l'eau, comme s'il eût combattu avec un autre poiſſon, & je m'amuſai à lui tirer quelques pierres. Enſuite de quoi je tournai la tête, & vis que cet honnête homme ne me ſuivoit plus: ce qui me fit revenir, de peur qu'il ne partit ſans que je l'euſſe remercié. Mais je le cherchai inutilement, & je n'apperçus même plus de Felouque. Je retournai à l'endroit où elle étoit, & ne vis rien: ce qui me mit preſque tout hors de moi-même. Et à la verité quand j'y fais reflexion, je ne ſçais qu'en dire. Une choſe que je ſçai bien, eſt qu'ayant interrogé ceux qui étoient dans notre Brigantin, s'ils avoient vûs cette Felouque qui étoit venuë aborder avec trois perſonnes; ils me répondirent qu'ils n'avoient vû perſonne, quoiqu'ils euſ-

ſent

sent toûjours été hors de leur bord, en s'amusant à pêcher dans ce petit Port. Je me tûs, & remerciai Dieu en moi-même, l'Auteur de tous les biens, de ce qu'il lui avoit plû, [quoique je ne le meritasse pas,] me secourir dans une necessité où j'étois tombé pour l'amour de lui. Que ce fût par les mains d'un Ange ou d'un homme, je ne puis le sçavoir : du moins je restai avec une consolation indicible ; & telle que si ma santé l'eût permis. J'avois pris la resolution de retourner au Congo, me pouvant bien encore servir de ma Patente de Missionnaire, dont le tems n'étoit pas expiré.

Le jour suivant nous nous embarquâmes avec le vent en poupe, & arrivâmes proche de Nice ; mais le Port n'étant pas assuré, nous passâmes jusqu'à Ville-Franche, où je me rendis à notre Couvent, qui paroît comme un Paradis parmi tant de montagnes très-hautes, & tant de rochers affreux. J'en partis trois jours après sur une Galere de Genes qui nous porta heureusement à Monaco. C'est une Forteresse très-considerable, & un lieu beau & délicieux. De là, je pris l'occasion d'un brigantin qui vouloit aller à Savone ; mais la tempête nous pensa fai-

re périr, & nous obligea de retourner sur nos pas. Je ne voulus plus me fier à la mer que j'avois éprouvé si fiere & si inconstante, de peur qu'après tant de dangers, dont j'étois échappé, je n'allasse finalement faire naufrage au Port. Je crus que la terre me seroit plus favorable, & je m'acheminai à petites journées par Menton, Saint Remy, qui est comme le Paradis de l'Italie, Savone, Sestri di Ponente, & Genes. J'attendis dans le Couvent appellé la Conception, hors de cette ville, les ordres de mes Superieurs, à qui j'avois écrit mon retour. Une fiévre très-aigue qui me dura quarante jours, pensa à achever ce qu'une fiévre lente de trois ans n'avoit pû faire. Ma consolation étoit de me voir parmi des gens de ma connoissance, & de qui je recevois mille politesses.

Pendant ce tems-là, arriva à Genes le Frere Michel d'Orviete, qui revenoit du Congo ; & avoit été expedié à Rome par le Superieur, pour representer à la sainte Congregation *de propaganda fide*, l'extrême necessité où étoit réduite la Mission de ce pays-là : la plûpart des Missionnaires y étant morts en peu de tems, & n'y en restant que trois dans tout le Royaume.

Il nous apprit pour nouvelles la mort du Roi de Congo Dom Alvarez, & l'élection d'un autre, qui n'étoit pas moins dévot. Il nous dit de plus, que les Mores avoient mangez le Pere Philippe de Galesia, Missionnaire de la Province de Rome : ce qui étoit arrivé en cette maniere. Les principaux ayans obtenu du Roi permission de brûler ces sorciers qui se trouvent parmi eux, se porterent en un lieu où ils sçurent qu'ils étoient assemblez, & mirent le feu à leurs cabannes. Ceux-ci commençant à appercevoir les flammes, se mirent en fuite, & ayant rencontré le Pere Philippe dans leur chemin, ils se jetterent sur lui, le tuerent, & le mangerent:ce que les Mores qui les poursuivoient virent à la lueur des flammes, & en allerent faire le rapport à Saint Sauveur. Ceci arriva dans la Province de Sondi, où fait sa résidence un Duc sujet du Roi.

Je me remis sur pieds contre l'esperance de tout le monde, & passant à Plaisance, je me rendis à Bologne,où je me trouve presentement par la grace de Dieu, avec quelques restes de mes indispositions, que les fatigues de mon voyage m'ont laissé, estimant d'avoir assez bien employé le tems, si un seul

de deux mille ſept cens, tant enfans qu'adultesque j'ai baptiſé eſt ſauvé par mon Miniſtere. Le Pere Michel-Ange avant que paſſer de cette vie en l'autre, me dit qu'il en avoit baptiſé trois cens ſeize. Et il n'y a pas à s'étonner qu'en ſi peu de tems nous en ayons tant baptiſez, y ayant un peuple ſans nombre. Un More me dit un jour qu'un Macolonte avoit eu cinquante-deux enfans de pluſieurs femmes. Dieu veüille conſerver par ſa grace ceux qui deſormais ſeront deſtinez à cette Miſſion, de peur, s'ils viennent à manquer qu'ils ne redeviennent tous Payens. Le tout ſoit à la gloire de Dieu, dont les Jugemens ſont incomprehenſibles, & les voyes qu'il tient pour notre ſalut, differentes & merveilleuſes en toutes manieres. J'exhorte les Lecteurs à prier Dieu pour ces pauvres Ethiopiens convertis, afin qu'ils perſeverent en la Foi de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, & que nous puiſſions arriver tous enſemble au Port deſiré du Royaume des Cieux.

JOURNAL
D'UN VOYAGE DE LISBONNE A L'ISLE DE S. THOMÉ SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en 1626.
Ecrit en Portugais, & traduit en François par le P. Labat.



JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE LISBONNE
A L'ISLE DE S. THOME'
SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en 1626. Ecrit en Portugais, & traduit en François par le Pere Labat.

AVANT que je partisse de Venise pour me rendre à Lisbonne, vous me commandâte Illustrissime Seigneur, de vous faire une Relation exacte du voyage que j'allois entreprendre à l'Isle de S. Thomé, où nous devions charger des sucres & autres marchandises que l'on fabrique dans

cette Isle & à la côte d'Afrique qui en est voisine : c'est ce que je vais faire avec toute l'exactitude dont je suis capable.

Situation de Lisbonne.

Lisbonne comme tout le monde sçait, est la capitale du Royaume de Portugal. C'est une très-grande ville, mais qui n'est pas également belle dans tous ses quartiers. Le palais du Roi, les Eglises, & l'Arsenal sont les plus beaux édifices. La plûpart des ruës sont étroites, mal percées, hautes & basses, parce qu'elle est bâtie sur plusieurs collines. Elle est située à trente-neuf dégrez de Latitude septentrionale. Le Tage qui est une riviere des plus considerables passe au pied du palais Royal, & d'une partie de la ville. Ce fleuve est si profond, que les gros vaisseaux montent jusqu'au dessus de la ville, & y moüillent en sûreté.

Nous en partîmes le troisiéme Janvier 1626. & quand nous fûmes arrivées à l'emboûchure, nous mîmes le cap par les Isles de Canaries, que les anciens appelloien les Isles Fortunées, & nous allâmes moüiller à l'Isle de Palme qui appartient aux Espagnols. Elle est à vingt-huit dégrez & demi de la même Latitude, & à quatre-

vingt-dix lieuës du cap Bojador en Afrique. Les lieuës dont nous nous ſervirons dans ce Journal ſont des lieuës Eſpagnoles, dont il en faut dix-ſept & demi pour faire un dégré d'un grand cercle, au lieu qu'il en faut vingt cinq lieuës de celles de France.

Les Iſles Canaries ſont très-abondantes en vin, & en toutes ſortes de vivres. Le ſucre y vient en perfection, & donne aux habitans la commodité de confire les fruits qui y viennent en abondance, tels que ſont les citrons, les limons, les oranges, & autres, & d'avoir des ſucres, des vins excellens, des écailles de tortuës, des dattes, des cottons de diverſes eſpeces, des viandes & du poiſſon ſalé, des légumes, des peaux de chevres vertes & paſſées, du ſang-dragon, & quelques gommes, de l'ambre gris, & autres marchandiſes que les habitans vendent aux vaiſſeaux qui y viennent moüiller.

Iſle de Palme.

On compte deux cens cinquante lieuës de Liſbonne à cette Iſle. Elle n'a point de port; mais ſeulement une rade aſſez grande, & d'aſſez bonne tenuë; mais qui n'eſt pas des plus ſûres, ſur-tout dans le mois de Decembre, parce que le vent du Midi regne

dans ce tems-là, & rend la mer si rude à la côte, qu'il est presque impossible aux chaloupes d'y débarquer, & que les vaisseaux avec quatre ancres à la mer ont souvent bien de la peine à se soûtenir contre le vent & la mer qui les porte à terre avec une violence extraordinaire.

Des Isles de Sel, de Bonaviste ou Bonne-vûë, & de Sainte Marie.

CEux qui partent de l'Isle de Palme, & qui ne veulent pas s'écarter beaucoup des côtes d Afrique, & prendre du sel pour saler du poisson qui se pêche en abondance en differents endroits, & épargner ainsi leurs vivres d'Europe, ne manquent pas d'aller moüiller à l'Isle du Sel, qui est une des Isles du cap Verd, ainsi appellées, parce qu'elles sont presque vis-à-vis ce cap fameux, qui est à la côte Occidentale de l'Afrique. Les Isles du cap Verd appartiennent à la Couronne de Portugal, on en compte dix grandes & petites, la plûpart sont steriles, & de peu de consequence, mal peuplée, & assez souvent attaquées & désolées par les Pirates Maures, qui ont enlevés plusieurs fois

les habitans qu'ils ont réduits dans un fâcheux esclavage.

L'Isle du Sel est par les seize dégrez & demi de Latitude septentrionale. On compte de l'Isle de Palme à celle-ci deux cens vingt-cinq lieuës, que nous fîmes en sept jours. Descri-ption de l'Isle du Sel.

Nous moüillâmes au Sud dans une grande ance de bonne tenuë, nous arborâmes le pavillon Portugais, & malgré cela nous fûmes deux jours sans voir aucune créature raisonnable, quoique nous eussions vû des feux sur les hauteurs, & entendu quelques coups de mousquet. A la fin ils s'apprivoiserent, & s'étant bien assuré que nous étions amis & compatriotes, ils vinrent nous trouver. Le Gouverneur, qui étoit presque nud, vint rendre visite à notre Capitaine, & lui fit present de quelques poules & de six chevreaux. On lui donna du linge & un habit, dont il se revêtit sur le champ, abandonnant genereusement sa dépoüille à qui s'en voulut charger; pas un de nos gens n'en voulut: je crois qu'elle seroit demeurée sur le sable, si un des siens ne s'en fut accommodée. Il nous dit qu'il avoit sous ses ordres environ deux cens personnes, hommes, femmes, & enfans,

qu'ils étoient aſſez bien armez ; mais qu'ils commençoient à manquer de poudre, parce qu'il y avoit long-tems qu'ils n'avoient eu commerce avec aucun bâtiment. Leur commerce eſt très-peu de choſe, & ne conſiſte qu'en volailles, cochons, chevres, & du ſel, qui s'y produit naturellement dans les endroits les plus, bas où les groſſes marées y portant l'eau de la mer, elle s'y arrête, parce que les lieux ſont plus bas que le bord du rivage, & le ſoleil y donnant à plomb, ſur-tout vers le ſolſtice d'Eté, il congele ces eaux, les criſtaliſe, & les convertit en un ſel blanc comme la neige. On prétend qu'il eſt corroſif, & qu'il tient beaucoup de la nature de l'alun. On ne laiſſe pas de s'en ſervir pour ſaler les cochons, & les chevreaux que l'on achette des habitans, & les tortuës que l'on prend en aſſez grand nombre en certaines ſaiſons de l'année quand elles viennent pondre à terre, ou quand on les prend à la mer à la varre ou avec des filets. On appelle varre une groſſe baguette de bois, à peu près de la longueur & de la groſſeur de la hampe d'une halebarde, à un bout de laquelle on fait entrer un fer de ſept à huit

Pêche des tortuës.

pouces de longueur, pointu par un bout & creusé en douille de l'autre, qui s'emboite dans la varre. Ce fer est garni d'un anneau où l'on attache une assez longue corde. Le Pêcheur étant debout sur l'avant du canot ou de la chaloupe fait nager le plus doucement qu'il est possible, c'est-à-dire, sans lever les avirons hors de l'eau, de crainte d'épouvanter les tortuës, qui ont la vûë très-perçante, & que le moindre mouvement feroit prendre la fuite. Cette sorte de pêche ne se fait que la nuit, l'obscurité n'empêche pas que le Pêcheur ne découvre la tortuë, pour peu que les étoiles donnent de lumiere, l'écaille de la tortuë qui dort sur l'eau la fait voir même d'assez loin : il montre avec le bout de sa varre à celui qui gouverne le canot, la route qu'il doit faire, & quand il est à portée, il la frappe avec sa varre, dont le fer pointu & quarré s'enfonce dans l'écaille, & y demeure attaché si fortement, que quelque mouvement qu'elle se donne en s'enfuyant il ne quitte point, & elle entraîne le canot, jusqu'à ce que perdant ses forces, elle se laisse approcher : on l'assomme avec quelque coup de masse sur la tête, & on la tire dans le canot.

Nous en prîmes quelques-unes de cette maniere, & un bien plus grand nombre avec nos filets, & en les attendant à terre où elles viennent prendre leurs œufs; car heureusement pour nous, nous nous trouvâmes en cette Isle dans le tems de leur ponte. Nous en salâmes plus de deux cens, & nous en mangeâmes à discrétion pendant plus d'un mois que nous y fûmes moüillez.

Toutes les tortuës ne sont pas également bonnes. Il y en a de trois especes dont il n'y en a qu'une qui soit excellente. On la nomme la tortuë verte ou franche. Sa chair est excellente; mais son écaille ne vaut rien, parce qu'elle est trop mince, & souvent tachée.

L'espece dont l'écaille est recherchée, & très-propre pour des ouvrages, ne vaut rien à manger, non parce qu'elle soit moins tendre & moins grasse que celle de la franche; mais parce qu'elle a une qualité purgative très-violente qui fait sortir toutes les impuretés qui sont dans les corps de ceux qui en mangent.

La troisiéme espece est la plus grande & la plus grosse; mais sa chair est coriace, maigre, filasseuse, d'un mauvais goût. On prétend qu'elle perd ces

mauvaises qualités quand elle est salée. Cependant notre Capitaine fit mettre cette espece à part. Il la destina pour ses Matelots, & fit garder la premiere pour sa table. En cela, & en beaucoup d'autres choses, il fit voir son bon esprit & son experience.

Les habitans de l'Isle nous amasserent du sel, & nous en apporterent tant que nous en voulûmes, & se contenterent de vieux habits, & de quelques grosses toiles. Nous achetâmes d'eux des cochons & des chévres. Nous salâmes cinquante cochons, les chevres ne peuvent souffrir le sel, il est trop vif & trop corrosif; mais nous en prîmes un bon nombre que nous embarquâmes, & dont on en tuoit tous les jours ce qu'il nous en falloit. Le sel est à très-bon marché en toutes les Isles du Cap Verd, & en si grande abondance, que mille navires s'en pourroient charger tous les ans, sans que le pays en souffrit aucune disette. Tout le monde y est bien venu, même dans le tems que les Portugais sont en guerre avec les autres Nations. Cette condescendance, ou plûtôt cette politique est prudente: car s'ils interdisoient à ces Insulaires pauvres & dénuez de tout autre com-

merce que de celui de leur ſel, & de leurs cochons, chevres, & volailles, ils ſeroient bientôt obligez d'abandonner ces Iſles infortunées.

Iſle de Bonaviſte, & ſes pois.

L'Iſle de Bonaviſte ou de Bonne-vûë eſt voiſine de celle du Sel. J'y allai avec la chaloupe, & j'y achetai cent ſacs de pois, qui portent le nom de cette Iſle, & qui ſont très-bons, ils ſont gris avec une petite tache noire. Ils cuiſent aiſément, & croiſſent en abondance dans cette Iſle. Je les payai en toiles bleuë, vieille toiles blanche, des chapeaux raccommodez, & des merceries du plus bas prix. J'aurois enlevé plus de mille ſacs de ces pois ſi j'avois été chargé d'en acheter une pareille quantité.

On peut dire là même choſe de l'Iſle de Sainte Marie; mais je n'y ai point mis à terre.

Les chevres de toutes ces Iſles font tous les ans trois portées, & à chacune d'elles, elles font trois ou quatre petits. On chatre les mâles à deux mois, ils deviennent extrêmement gras, & d'un goût très-délicat: c'eſt aſſurément la meilleur viande, la plus facile à digérer que l'on puiſſe trouver. On eſtime les cabrittons des environs de Rome, & ſur-tout des

maremmes, parce que l'herbe qu'ils broutent eſt ſalée, & qu'ils y trouvent quantité d'herbes odoriferantes. J'ai goûtai des uns & des autres, & ſans crainte de bleſſer ma conſcience, je crois pouvoir donner la preference à ceux des Iſles du cap Verd.

Les vaiſſeaux qui vont à S. Thomé & aux autres lieux de la côte Occidentale d'Afrique, ne manquent jamais d'aller faire leur proviſion de poiſſons à quelqu'une de ces Iſles ou à la côte d'Afrique qui en eſt voiſine. Je ne ſçai s'il y a un endroit au monde où la pêche ſoit plus abondante & plus aiſée. Quand on eſt dans une ance, & que la mer eſt belle, on pêche avec des filets de cent ou ſix vingts braſſes de longueur, dans leſquels on enveloppe tous les poiſſons qui ſe trouvent dans cet eſpace, & les Matelots qui reſtent à bord pêchent à la ligne, & prennent une infinité de poiſſons. Ils ne ſe contentent pas de mettre un hameçon au bout de leur ligne. Ils attachent d'eſpace en eſpace de leur principale ligne douze ou quinze petites lignes avec des hameçons qui ne manquent preſque jamais d'être tous garnis de poiſſons, particulierement des ſardes, de cor-

Quantité de poiſſons, & leur ſaiſon.

beaux, & d'autres eſpeces qui ſont gros, charnus, & fort propres à être ſalez.

La ſeule choſe que les Pêcheurs ont à craindre, c'eſt d'être dévaliſés par les Tuberons. C'eſt ainſi que les Eſpagnols & nous appellons certains poiſſons voraces & carnaſſiers, que d'autres Nations nomment Requin ou Chien de mer. Il me ſemble que ce dernier nom leur convient mieux que tout autre ; car il reſſemble aſſez à un poiſon-chien : auſſi les Italiens le connoiſſent ſous le nom de *Peſcé cané* ou du poiſſon-chien. Cet animal a pour le moins deux rateliers, & ſouvent trois ou quatre garnis de dents pointues, & tranchantes, qui s'emboîtant les unes dans les autres ſi juſte & avec tant de force, qu'il coupe la cuiſſe & même le corps d'un homme ou d'un cheval auſſi facilement qu'on couperoit un navet avec un bon couteau. Ce poiſſon eſt extrêmement hardi, il attaque tout ce qu'il trouve en ſon chemin, & s'il mordoit auſſi facilement qu'il en a envie, il dépeupleroit la mer ; mais il eſt obligé de ſe mettre ſur le côté pour attraper ſa proye, parce qu'il a la gueule à un bon pied du bout de ſon muſeau, & ce mou-

Deſcription du Requin ou Chien de mer.

vement donne le loiſir à l'animal qu'il pourſuit de ſe ſauver & de paſſer ſous lui. Un autre inconvenient qui lui fait aſſez ſouvent manquer ſon coup, c'eſt qu'il a les vertebres auſſi roide que le loup de nos forêts. Il a peine à ſe tourner, il change de route avec peine, & donne lieu à ſa proye de ſe ſauver. On a remarqué qu'il n'attaque jamais les hommes pendant qu'ils nagent ; mais qu'il ſe jette ſur eux quand ils veulent prendre terre ou monter dans leur canot.

Ces poiſſons ſont en très-grand nombre aux côtes de ces Iſles, & de la Terre ferme. On en trouve en pleine mer, ils ſuivent les vaiſſeaux, & engloutiſſent tout ce qui en tombe ; ils ne ſont point délicats des paquets de linge, des maillets, des marteaux, des morceaux de bois, tout leur eſt propre. Il n'y a pas d'apparence que ces ſortes de choſes les nourriſſent ; mais ils contentent leur avidité dont ils ſont ſouvent les dupes. On leur jette un gros hameçon attaché à une chaîne de fer d'une braſſe de longueur que l'on a lié à une bonne corde, & on couvre l'hameçon d'une piece de chair. L'animal ne manque pas de ſe jetter deſſus, il l'engloutit ; mais

quand il ſent la pointe de l'hameçon qui lui pique le goſier ou les entrailles, il fait des efforts extraordinaires pour rejetter ce morceau fatal. On lui donne le tems de ſe débattre, de ſe fatiguer, & de perdre ſes forces, & pour lors on le jette dans le vaiſſeau où l'on acheve de l'aſſommer à coups de maſſes.

Les Eſpagnols mangent ce poiſſon, & le trouvent bon. Nous ſommes plus délicats nous autres Portugais, & il faudroit que nous fuſſions reduits aux dernieres extrêmitées de la faim pour nous ſervir de cette viande. Ce n'eſt pas que la chair de ce poiſſon ait rien de mauvais, ni de venimeux ; mais elle eſt dure, coriace, filaſſeuſe, & ſent un peu le bouquin. Les endroits les plus mangeables ſont depuis le défaut des côtes juſque ſous le ventre. Lorſque l'on prend des femelles, que l'on dit être encore plus carnaſſieres & plus méchantes que les mâles, & par conſequent bien plus à craindre, parce qu'elles ont des petits dans le corps. On tire ces petits innocens, on les fait dégorger pendant un jour dans une baille pleine d'eau de mer que l'on change trois ou quatre fois, & on les mange. Leur chair eſt très-

délicate & très-ſaine. Il faut obſerver de la faire bien cuire, car il y auroit des indiſpoſitions à craindre, ſi on en uſoit autrement.

J'ai dit que ces animaux dévaliſent ſouvent les Pêcheurs. Les nôtres en firent pluſieurs fois la triſte experience. Lorſqu'ils tiroient à bord leurs lignes toutes chargées de poiſſons, quelqu'un de ces animaux venoit engloutir la ligne où les poiſſons étoient accrochez, & ſans s'embaraſſer de ces foibles hameçons, ni de la corde qui ne leur coûtoit à couper qu'un leger coup de dent, ils emportoient toute l'eſperance du pauvre Pêcheur. Alors tout le monde couroit à la vengeance. On jettoit promptement un gros hameçon, & le gourmand ne manquoit gueres d'être pris & aſſommé, & les pieces de ſa chair ſervoient à en prendre d'autres.

Les vaiſſeaux qui ne veulent pas reconnoître les Iſles du cap Verd, ni y moüiller, & qui ont affaire à Arguin rangent la côte depuis le cap Boiador juſqu'au cap Blanc. Cette pointe ſi fameuſe eſt difficile à trouver quand on vient du large, parce qu'elle eſt très-baſſe & peu avancée à la mer, elle n'a aucuns arbres, ni aucunes des autres re-

connoiſſances qui peuvent diriger les Pilotes. Il faut qu'ils la trouvent par ſa Latitude ou par leur eſtime. Moyens aſſez ſouvent impraticables & toûjours ſujets à caution, ſur-tout le dernier.

Notre Capitaine avoit des marchandiſes à remettre à Arguin. Il fallut y aller, & pour cela regagner en faiſant des bordées. La Latitude d'Arguin eſt par les vingt dégrez quarante-cinq minutes de Latitude ſeptentrionale, éloignée du cap Blanc d'environ vingt lieuës.

Nous doublâmes le cap Blanc qui fait avec un grand banc de ſable qui eſt au Sud une très-grande ance où il y a pluſieurs autres bancs, qui en rendent la navigation fort dangereuſe pour les petits bâtimens, & impoſſible aux grands. Nous moüillâmes entre le cap Blanc & celui de Sainte Anne, Eſt & Oüeſt à moitié de diſtance de l'un à l'autre ſur ſept braſſes d'eau, bon fonds & de bonne tenuë, & j'eus ſoin de conduire les marchandiſes dans la chaloupe juſqu'à Arguin, où elles étoient deſtinées.

On compte environ vingt lieuës du cap Blanc à l'Iſle d'Arguin, & environ quatorze du lieu où nous étions

moüillés. Cette Iſle qui toute petite qu'elle eſt, donne le nom à ce grand golphe, eſt par les vingt degrez & quarante-cinq minutes de Latitude ſeptentrionale. Elle a environ une lieuë de longueur Nord & Sud, & trois quarts de lieuë de largeur Eſt & Oüeſt. Elle eſt acceſſible preſque de tous côtez, elle eſt accompagnée à l'Oüeſt de deux petites Iſles déſertes & ſabloneuſes d'environ une lieuë de longueur, & de mille pas de largeur, dont celle qui eſt l'Oüeſt d'Arguin n'en eſt éloignée que de quatre à cinq cens pas.

Fort d'Arguin.

Le Fort d'Arguin eſt bâti à la pointe du Nord-Oüeſt. La face qui regarde le Sud n'a guéres plus de quarante toiſes, c'eſt une courtine flanquée de deux demi baſtions, de peu de deffenſe, ſans foſſé ni chemin couvert, excepté devant la porte où il-y a un petit ouvrage quarré formé par deux paliſſades. Le reſte de ſon enceinte eſt formé par un aſſez bon mur de quatre toiſes de hauteur, & d'une toiſe & demi d'épaiſſeur, percé de meurtrieres & d'embraſures, & tout environné de la mer qui bat au pied. Le Gouverneur étoit Portugais, & avoit une garniſon d'environ quarante hommes

de notre nation qui s'ennuyoient dans ce triste lieu, qui étoit plûtôt pour eux une prison qu'une Forteresse. Il y avoit aussi un Facteur & quelques Commis pour faire le commerce avec les Maures des environs. Ce commerce consiste en esclaves Noirs ou Negres que les Maures vont enlever sur les bords du fleuve Niger, en gomme, en dents d'éléphant, en cuirs verds, c'est-à-dire, qui ne sont pas passés, en plumes d'autruches, en quelque peu d'or, & en ambre gris qu'ils trouvent quelque fois sur les bords de la mer. On leur donne en échange des toiles de toutes façons, c'est-à-dire, d'Europe & des Indes, des clinquailleries, du fer en barres & travaillé de plusieurs façons, eau de-vie, & autres semblables marchandises, sur toutes lesquelles il y a des profits très-considérables à faire, tant dans la vente que sur les retours.

Marchandises de traite avec les Maures.

Cette Isle est absoluëment privée d'eau douce, & on seroit obligé de s'en aller fournir assez loin de là en terre ferme, sans deux grandes cîternes qui sont à une portée de mousquet du Fort, où les eaux de pluye, qui jointes à des sources qui sont dans le fond de ces cavitées, fournissent abondamment

ment de l'eau au Fort, & à une centaine de cases de Mores qui se sont logez sur l'Isle. Ce sont ces Mores qui fournissent la garnison de bœufs, de moutons, de chevres & de bled d'Inde ou de Mahis. Je demeurai quatre jours en mon voyage, tant pour aller & revenir, que pour décharger les marchandises, & en charger quelques autres pour le Portugal.

Le Gouverneur du Fort envoya aussi sa barque à notre bord, & nous épargna par ce moyen la peine de faire plus d'un voyage.

Pendant mon absence, ceux qui étoient demeurés à bord s'occuperent à la pêche. Elle est très-abondante dans ce golphe. On prit entre autres poissons une espece de Morue que les Anglois appellent vieilles femmes. Il y en a qui pesent jusqu'à cent cinquante livres. Ce poisson est fort gourmand. Les foyes de ceux qui ont été pris servent d'appas pour en prendre d'autres. Il avale l'hameçon & l'appas sans marchander; mais quand il sent la pointe de l'hameçon qui lui pique les entrailles, il renverse tous ses intestins par la gueulle, & ce mouvement par lequel il croit se dégager de l'hameçon le fait noyer, & on le tire aisément à

bord. Il eſt gras, ſa chair eſt très-blanche & d'un très-bon goût. Elle porte bien le ſel, & ſe conſerve à merveille, ſoit qu'on la faſſe ſécher au vent ou au ſoleil après qu'elle a pris ſel, ſoit qu'on la conſerve dans la ſaumure. Quand on mange ce poiſſon frais, on prétend qu'il eſt meilleur après qu'on l'a ſaupoudré, & qu'on l'a laiſſé ſous le ſel pendant trois ou quatre heures.

Les Mores des environs vinrent trafiquer à notre bord. Ce ſont de maître fripons, ſans honneur, & ſans bonne foi, fourbes & menteurs au dernier point. Ils ſont Mahometans, ils haïſſent mortellement les Chrétiens, & quand ils en peuvent attraper quelqu'un à la campagne, ils le tuent ou le vont vendre aux Maures de Miquenez qui le tiennent dans un eſclavage plus dur que la mort.

Maures d'Arquin.

Nous achetâmes d'eux quelque partie de plumes d'autruche, des œufs de ces animaux, & quelques livres d'ambre gris. Il faut être habile pour ne pas être trompé ſur cette marchandiſe. Ils ſçavent la falſifier & en augmenter le poids en coulant dans les morceaux du ſable ou de petits morceaux de plomb.

Enfin après un séjour de dix jours dans ce golphe nous levâmes l'anchre, & rangeant la terre à une ou deux lieuës de distance, nous passâmes devant l'embouchure du fleuve Niger, dans lequel les plus gros vaisseaux pourroient entrer si elle n'étoit pas fermée par une barre de sable, sur laquelle la mer brise d'une maniere effroyable. Les Noirs qui habitent sur cette riviere ne laissent pas de franchir ce passage dangereux dans leurs canots; mais il faut être Negre pour l'entreprendre.

Isle de Gorée.

Nous découvrîmes le lendemain la petite Isle de Gorée qui est au Sud d'un cap appellé le cap verd facile à connoître par la quantité d'arbres toûjours verds qui sont dessus, & par deux montagnes rondes qui en sont voisines qu'on appelle les mammelles. Mais nous vîmes en même-tems un bâtiment qui portoit sur nous. Nous nous pavoisâmes, & dans un moment nous fûmes en état de nous deffendre, s'il étoit ennemi. Nous déployâmes notre pavillon, & nous l'assurâmes d'un coup de canon. Il fut long-tems à balancer s'il mettroit son pavillon. A la fin il hissa le pavillon de Salé qui étoit verd avec un croissant blanc au

milieu. Il nous tira en même-tems trois coups de canons à balle. Nous lui répondîmes vivement, & lui gagnâmes le vent. C'étoit un vaisseau de seize pieces de canons, tous de petit calibre ; mais qui paroissoit fort chargé de monde. Nous avions vingt-quatre canons de six à huit livres de balle ; mais nous n'étions que cinquante-six hommes. Malgré cela notre Capitaine nous dit que notre fortune étoit faite si nous prenions ce bâtiment. Cela nous encouragea tellement que tout le monde cria qu'il le falloit aborder. Tout beau, dit le Capitaine, ils sont en trop grand nombre, il faut les éclaircir. Comme nous sommes maîtres d'aborder ou de refuser l'abordage, donnons-nous un peu de patience. Il fit tirer à mitrailles, & nous vîmes en peu de momens que nous leur faisions bien du dommage : car ils jettoient des cris affreux, & à la fin on voyoit le sang qui couloit par les dalots. Ils soûtinrent pourtant ce combat désavantageux pendant plus de deux heures. A la fin ils amenerent leur pavillon & laisserent tomber leurs huniers. Notre Capitaine leur cria de mettre leur canot à la mer & de venir à bord. Le Rais qui étoit un renegat

Combat contre un vaisseau de Salé.

Prise du vaisseau.

Eſpagnol, demanda s'il y auroit bon quartier. On le lui promit. Il vint avec vingt-cinq hommes. On les reçût. Nos gens les déchargerent civilement de leurs habits, & les mirent aux fers. On penſa le Rais qui avoit le bras gauche caſſé. On acheva de le lui couper, & notre Capitaine lui donna ſon lit. On renvoya le canot qui revint encore chargé de monde. En trois voyages il nous apporta quatre-vingt hommes que l'on reçût, & que l'on traita comme les premiers, & j'allai par ordre du Capitaine prendre poſſeſſion du bâtiment, & l'amariner: car en qualité de premier Pilote j'étois auſſi Lieutenant. J'y trouvai encore dix Maures, douze Chrétiens eſclaves, & environ trente Noirs qu'ils avoient enlevez à la côte en allant pêcher. Le pont & les deux gaillards étoient couverts de morts & de bleſſez. Je les fis dépoüiller & jetter à la mer pêle mêle, afin de leur épargner la douleur des operations de nos Chirurgiens. Je fis laver le pont, épiſſer les manœuvres qui étoient coupées, & puis j'allai tenir conſeil à notre bord pour déterminer ce que nous ferions de notre priſe, & de nos eſclaves. Nos gens vouloient qu'on en jet-

tât une partie à la mer, parce qu'étant en plus grand nombre que nous, ils pourroient ſe revolter, rompre leurs fers, & ſe rendre maîtres de notre bâtiment. On conteſta long-tems, car la choſe étoit délicate; à la fin je dis que j'avois trouvé à leur bord un bon nombre de fers, & qu'il me paroiſſoit inhumain de leur donner la mort étant maîtres d'eux, & pouvant les empêcher de nous pouvoir nuire. Je propoſai de les enchaîner deux à deux par un pied, & par un bras, & de leur déclarer que le premier qui feroit le moindre ſemblant de vouloir ſe revolter, on les paſſeroit tous ſans miſericorde au fil de l'épée. On convint de cela, ils furent tous enchaînez. On en mit vingt ſur la priſe avec quinze Chrétiens, & nous reſolumes de remonter aux Iſles du Cap Verd, afin d'y vendre notre priſe & nos eſclaves. Les douze Chrétiens eſclaves furent incorporez dans nos équipages & nous changeâmes de route, & remontâmes à bordées pour regagner les Iſles du Cap Verd. Les vents nous favoriſerent. En quatorze jours nous gagnâmes l'Iſle de S. Jacques. C'eſt la capitale des Iſles du cap Verd. Elle eſt ſituée par les quinze dégrez de La-

Iſle de S. Jacques au cap Verd.

titude ſeptentrionale. On lui donne dix-ſept lieuës de longueur ſur ſix à ſept de largeur. Elle eſt extrêmement montagneuſe. On appelle Ribera ou la Riviere la ville capitale. Elle eſt bâtie dans un fond de mediocre étenduë entre deux montagnes fort hautes, au milieu deſquelles paſſe une riviere qui a donné le nom à la ville, qui conſiſte en cinq ou ſix cens maiſons de pierre aſſez bien bâties, & aſſez commodes. Elle eſt la demeure du Gouverneur qui n'a pourtant que la qualité de Corregidor, & de pluſieurs Gentilshommes Portugais & Caſtillans qui ont leurs biens à la campagne qu'ils font valoir par leurs eſclaves, ſous la conduite d'un Commandeur.

On peut croire, ſans que je le diſe, que nous fûmes bien reçus. Notre Capitaine fut regardé comme le plus grand Officier qu'eût la Couronne de Portugal. Le Gouverneur le traita avec une diſtinction particuliere. Les Juges de terre & de marine en firent de même. On mit nos Saltins eſclaves dans les priſons publiques, & le Rais dans une maiſon particuliere en attendant qu'il fût en état d'être conduit à l'Inquiſition, & de là au bucher à moins qu'il ne ſe convertît,

& ne donnât de bonnes preuves de son repentir ; mais afin que sa mort ne portât aucun dommage à nos interêts, on le fit entrer dans le dixiéme que nous étions obligez de donner au Roi pour la prise que nous avions faite. A l'égard des Chrétiens ils furent déclarez libres, & il leur fut permis de prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos. Il sembloit que les Negres qui avoient été enlevez par le Corsaire auroient dû être traitez comme les Chrétiens ; mais on reflechit prudemment qu'ils avoient perdu leur liberté, ayant été pris par les Maures, & qu'étant esclaves quand ils étoient tombez entre nos mains, ils n'avoient point d'autre liberté à attendre que celle que leur donneroit le Baptême que ceux qui les acheteroient ne manqueroient pas de leur faire recevoir. Cela leur devoit suffire, puisque c'est le plus grand bien qu'on leur pouvoit procurer.

On fit l'inventaire de notre prise. Nous trouvâmes quatre-vingt-onze esclaves Maures, & trente-trois Negres, dont le dixiéme du Roi étant ôté, il nous en restoit encore cent dix-huit, outre les quatre dont on avoit fait present au Capitaine outre

ſa part. On les vendit l'un portant l'autre ſoixante cruſades, qui produiſirent ſix mille quatre cens quarante cruſades. Le bâtiment & ſes apparaux furent vendus deux mille huit cens cruſades, dont le Roi eût auſſi ſon dixiéme, les frais de l'inventaire & la vente monterent à douze cens cruſades, & ce qui reſta fut partagé en portions égales, ſçavoir, un quart pour les proprietaires du bâtiment, dix lots pour le Capitaine, ſix pour moi comme Lieutenant & premier Pilote, trois pour le ſecond Pilote, deux pour le troiſiéme & pour le maître des Matelots, & un pour tous les autres. Les habits, les armes, & autres choſes qui avoient appartenu aux Maures furent regardez comme pillage & partagez également. Nous n'eûmes dans ce combat que ſix bleſſez aſſez legerement, & les Maures y perdirent cent trente hommes. Il étoit tems qu'ils ſe rendiſſent : car le bâtiment faiſoit eau de tous côtez, & preſque toutes leurs manœuvres étoient coupées.

Nous demeurâmes trente-cinq jours à S. Jacques. Nous fîmes de l'eau, & nous remplaçâmes les vivres que nous avions conſommez, & les munitions

de guerre du Corsaire servirent à remplacer les nôtres.

Cette Isle est extrêmement montagneuse, & presque toutes ces montagnes sont encore couvertes d'arbres. Les habitans ont negligé de défricher les sommets, parce qu'ils ont reconnu que le terrein étoit pierreux, & peu propre à être cultivé. Mais les revers & les fonds sont excellens, & produisent abondamment tout ce qu'on leur fait porter. On peut regarder tous ces endroits comme des jardins délicieux, remplis des plus beaux arbres fruitiers que l'on puisse imaginer comme orangers, citroniers, limoniers, palmiers, pommiers & poiriers d'Europe, des figuiers de toute espece, & des cocotiers les plus beaux du monde. Il y a une quantité prodigieuse de cotoniers qui font le meilleur revenu des habitans, qui ont établi des manufactures de toiles de differentes façons, dont ils font un commerce fort avantageux avec les Maures & les Noirs de la côte d'Afrique qui en est voisine. On avoit commencé à y cultiver les cannes à sucre; mais soit qu'elles n'y vinssent pas bien, soit que leur commerce de toiles leur rendît plus de profit, ils avoient

abandonné cette culture. Le froment avoit eu le même ſort, & en cela ils avoient marqué trop d'impatience ; car ſi le froment venu d'Europe a peine à ſe naturaliſer dans ce climat brûlant, il eſt certain qu'il s'y fait dans la ſuite, comme on l'a experimenté dans d'autres endroits entre les Tropiques, & ſur-tout au Mexique où il vient très-bien, & où l'on fait deux recoltes chaque année dans la même terre. Il eſt vrai que la premiere & la ſeconde fois qu'on le cüeille, il rend très-peu de grains ; mais ces grains étant ſemez produiſent les plus beaux épis du monde, les plus longs, les mieux fournis, & qui donnent une farine excellente.

Les cottoniers rapportent deux fois l'année : le cotton eſt long, fin & d'une blancheur à éblouïr. Auſſi les toiles qu'on en fait ſont très-belles & très-bonnes, & ne le cederoient pas à celles des Indes, ſi on avoit dans le pays de meilleurs ouvriers.

Outre le Corregidor qui eſt comme le Gouverneur general, de qui dépendent les Corregidors des autres Iſles, les nobles & les plus notables bourgeois s'aſſemblent tous les ans, & éliſent deux Officiers ou Juges qui

doivent être pris alternativement du corps de la noblesse & de la bourgeoisie, l'un desquels est Juge de l'Amirauté, c'est-à-dire, de tout ce qui a du rapport aux choses de la marine, & l'autre est le Juge civil & criminel, & décide avec six Oydors ou Conseillers tous les differends qui arrivent entre les habitans de cette Isle & des autres qui y ont recours par appel des Sentences des autres Juges.

A proprement parler, on ne reconnoît que deux saisons dans ces Isles. Celle des pluyes qui leur tient lieu d'hiver, & celle de la secheresse qui est leur Eté. La premiere commence au mois de Juin lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer ou de l'Ecrevisse. Les pluyes tombent alors avec violence, & presque sans discontinuation. Les Portugais l'appellent *la Luna de las Aguas*, ou la Lune des eaux. Au commencement du mois d'Août les pluyes commencent à être moins abondantes, aussi ne sont elles plus si necessaires. Les terres sont suffisamment abreuvées, & on seme le mahis bled de Turquie, ou gros mil; car ces noms sont sinonimes, & signifient la même chose. On seme en même-

tems les pois, les féves, & toutes les autres légumes & le ris. La terre rafraichie par la pluye, & même engraissée, reçoit avec une espece d'avidité tous ces grains differens, la chaleur qui est toûjours vehemente les fait germer. Ils poussent à merveille, & en quarante jours ou environ on fait les récoltes, c'est-à-dire, que dans le mois de Septembre ou au commencement d'Octobre on cüeille & on serre une recolte de toutes sortes de graines plus que suffisante pour toute une année.

Ceux qui sont bons œconomes ne se contentent pas de cette recolte, & s'ils ont eu soin de préparer leurs terres, ils sement encore une fois à la fin de la saison pluvieuse, & font une seconde recolte dans le mois de Decembre. Il est vrai que cette seconde recolte est moins abondante que la premiere, parce que la chaleur excessive ayant consommé promptement la plus grande partie de l'humidité dont les pluyes avoient imbibé la terre, elle ne se trouve plus en état d'en fournir suffisamment pour faire croître les graines & les autres semences qu'on a répanduës dans son sein. Elle ne laisse pas de produire

suffisamment pour les habitans, quand même elle seroit seule.

Ces deux récoltes leur donnent le moyen d'élever un nombre prodigieux de volailles de toutes les especes. Les vaisseaux qui y passent en font bonne provision ; car elles y sont à très-bon marché, & comme la nourriture qu'on leur donne est très-bonne, elles y sont excellentes.

Il y a des bœufs, mais en moindre quantité qu'ils n'y devroient être. C'est la faute des habitans qui sont indolens, & qui se reposent de tout le travail de leurs habitations sur leurs esclaves.

Les moutons & les chévres y sont par milliers, & sont très-bons, parce que ces animaux paissent des herbes fines qui leur donnent un fumet délicieux. Ceux qui sont un peu entendus ne se contentent pas du sel dont les herbes du bord de la mer sont naturellement empreintes, ils donnent à ces animaux des pieces de sel, qu'ils léchent, & qui aiguise leur appetit, les fait devenir plus gras & de meilleur goût.

Le trafic de ces Peuples est peu considerable avec les Maures & les Noirs des environs, puisqu'ils n'ont

à troquer avec eux que leurs toiles de cotton, & quelque peu de merceries qu'ils reçoivent des vaiſſeaux qui paſſent chez eux en échange de leurs volailles, de leurs moutons, & de leurs chévres.

J'ai vû peu de cochons chez eux. Il ſemble pourtant qu'ils en pourroient avoir quantité, vû la temperature de l'air, & la facilité qu'il y a de les nourrir. Si je n'étois pas Portugais, je croirois que mes compatriotes les Inſulaires de S. Jague ont retenu quelque choſe des obſervances de la Loi de Moyſe; mais je ſuis obligé de leur rendre juſtice. J'en ai vû qui mangeoient du cochon ſans difficulté, du lapin, de l'anguille, & autres viandes prohibées à ceux qui ont encore quelque attachement à l'ancienne Loi D'ailleurs ils ne ſeroient pas Juifs impunément. Il y a un Inquiſiteur à S. Jague, & quoiqu'il ne pouſſe pas les choſes à l'extrêmité, il ne laiſſe pas de faire les procedures & de les envoyer avec les coupables à Liſbonne où l'Inquiſition generale acheve les procès en la maniere accoûtumée.

Au reſte on pratique dans cette Iſle les mêmes dévotions qu'en Portugal.

On fait des processions, on se flagelle à merveille, & quand ces cérémonies sont achevées, on a d'autres exercices qui ne sont pas si édifiants : tout le monde s'en mêle ; on courre les ruës toute la nuit armé jusqu'aux dents, & on va chercher la bonne fortune, comme si on avoit oublié qu'on a encore les épaules écorchées par les coups de foüet qu'on vient de se donner pour les péchez passez. Cette conduite paroîtra extraordinaire à ceux qui ne sont pas accoûtumez à nos manieres ; mais ils doivent faire attention que chaque pays a les siennes, & que les Espagnols & les Italiens pensent comme nous, & sont dans les mêmes usages.

Au reste le commerce de toutes ces Isles, sans excepter même celui de S. Jague, est si peu considerable que les nobles & le peuple sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas étaller le faste que notre nation affecte dans ses habits & dans ses meubles. Pour la table tout le monde sçait que nous faisons profession d'une très-exacte frugalité. Quoique beaucoup de ces Messieurs vinssent souvent manger à notre bord où notre Capitaine les traitoit splendidement, il n'y en eût qu'un

ſeul qui nous invita à venir dîner chez lui. C'étoit ſans contredit le plus apparent de la ville, & je puis aſſurer que je n'ai de ma vie fait un ſi mauvais repas ; car excepté le fruit qui y étoit en abondance, un homme ſeul auroit eu peine à ſe raſſaſier de ce qu'on nous ſervit pour huit qui étoient à table.

Nous reçûmes pourtant le payement de notre priſe, partie en toiles, partie en argent, & partie en lettres de change ſur Liſbonne dont nous nous ſerions deffiez ſi elles n'avoient pas été endoſſées par un Capitaine Anglois qui étoit moüillé auprès de nous.

Le principal negoce que l'on fait ſur toute la côte Occidentale de l'Afrique eſt de Negres eſclaves que l'on tranſporte au Breſil, où ils ſont abſolument neceſſaires pour la fabrique du ſucre, du tabac, du rocon, de l'indigo ; pour la culture du manioc, pour ſcier les bois de teinture, & autres marchandiſes que l'on tranſporte en Europe, & ſur leſquels il y a des profits conſiderables à faire.

On tire auſſi du morphil, c'eſt-à-dire, de l'ivoire ou des deffenſes d'élé-

phant des mêmes endroits, des dents de cheval marin dont la matiere est un ivoire bien plus blanc & plus dur que les deffenses d'éléphant ; mais qui sont bien moins longues. Les plus grandes n'excedent pas dix-huit pouces de longueur.

Le commerce de la côte de Guinée est bien plus considerable outre les esclaves, le morphil & autres choses, on y trafique de l'or en poudre que les Negres recüeillent dans le sable des rivieres. On l'appelle or de lavage, parce que c'est en lavant le sable de ces rivieres qui passent par des mines d'or que les pluyes & les torrens entraînent, & que l'on recüeille à quelque distance du bord de la mer. La côte qui en produit davantage est celle de la Mine.

Les Portugais étoient en possession du château que les François y avoient bâti, il y avoit bien des années. Ils en avoient été débusquez par les Hollandois qui en étoient alors en possession, & prétendoient des droits également honteux à notre nation, & onereux à notre commerce.

A la fin nous mîmes à la voile, & nous portâmes sur la grande riviere, autrement le Niger. C'est à ce qu'on

dit une des plus grandes rivieres du monde, tant pour la longueur de son cours, que pour sa profondeur & l'abondance de ses eaux. Mais son entrée impratiquable aux bâtimens est cause que nous n'y faisons presque aucun commerce, & que celui qui s'y fait est reservé aux Fermiers qui en obtiennent le privilege privatif du Roi moyennant une somme qu'ils payent tous les ans à son tresor.

Ce fleuve est par les onze dégrez de Latitude Septentrionale. Les anciens ont cru que c'étoit une branche du Nil, quoique le cours de celui-ci soit au Nord, & celui du Niger au Couchant. La raison qui les portoit à croire une chose si éloignée de la raison, c'est qu'il se trouvoit dans le Niger les mêmes animaux que dans le Nil : Je veux dire des crocodiles, des chevaux marins, & autres animaux. Ils disoient encore pour fortifier leur opinion, que le Niger avoit sa cruë & ses débordemens comme le Nil, & dans le même-tems. D'où ils croyoient pouvoir conclure que cette augmentation extraordinaire d'eau dans ces deux fleuves venant d'une cause inconnuë, qui augmentoit presque à l'infini la quantité d'eau

que les ſources donnent ordinairement, il falloit que ces deux fleuves n'euſſent qu'une même origine, ou que l'un fût une branche de l'autre. Ce raiſonnement tout pitoyable qu'il eſt n'a pas laiſſé de trouver des partiſans & des gens aſſez entêtez pour ne pas vouloir demeurer d'accord que l'accroiſſement du Nil ne vient pas de l'accroiſſement des eaux, dans les ſources qui le produiſent mais des pluyes qui tombent regulierement tous les ans entre les deux Tropiques, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du Cancer ou quelques jours devant ou après. Ce ſont ces pluyes extraordinaires qui groſſiſſent ces deux rivieres. Il eſt très-inutile de chercher d'autre raiſon de leurs crues & de leurs débordemens. Si les pluyes ſont retardées ou avancées comme cela arrive quelquefois, la cruë des fleuves eſt avancée ou retardée, & ſi les pluyes durent plus ou moins qu'à l'ordinaire, on remarque la même augmentation ou la même diminution dans la riviere : d'où il faut conclure que les pluyes tombant également aux environs du Niger, comme elles font aux environs du Nil, c'eſt à elles ſeules que ces fleuves doivent leur accroiſ-

ſement, ſans qu'ils dépendent l'un de l'autre, & ſans que l'un ſoit une branche de l'autre. Mais ces raiſonnemens nous meneroient trop loin, & nous feroient perdre de vûë le point principal de notre voyage.

Nous reconnûmes pour la ſeconde fois l'Iſle de Gorée, & le lendemain nous paſſâmes l'embouchure de la riviere de Gambie. Celle-ci quoique très-conſiderable eſt ſans contredit une branche du Niger, du moins c'eſt ce qu'aſſurent les Negres Mandignes qui ſont les plus grands voyageurs, & les plus ardens Negocians que l'on connoiſſe parmi tous les Negres. Nous n'en approchâmes pas plus près de ſix lieuës, car outre que nous n'avions rien à y faire, ſon entrée eſt ſemée de bancs dangereux qui s'étendent aſſez loin au large.

Nous arrivâmes enfin à la riviere de Serrelionne. Il eſt aiſé de la connoître par la haute montagne qui en eſt voiſine qui porte le nom de Sierra-Liona ou de montagne des Lions, & a donné le nom à la riviere qui coule au pied. Nous en étions aſſez proches, & le calme qui nous prit nous obligea de moüiller, de crainte que

Montagne & riviere de Serrelionne.

le courant qui étoit fort, & qui portoit au large ne nous entraînât malgré nous. Cette manœuvre donna lieu à quelques canots de Negres de nous venir découvrir, & après qu'ils nous eurent reconnus amis de venir à bord, & de nous apporter des poules & des moutons que nous eûmes pour des couteaux & d'autres merceries de peu de valeur. Ils nous demanderent si depuis deux mois nous n'avions pas vû un vaiſſeau de Maures. Par la peinture qu'ils nous en firent, nous reconnûmes que c'étoit juſtement le Saltin que nous avions pris. Nous le leur dîmes, & ces pauvres gens en témoignerent une joye extraordinaire. Ils nous demanderent ce que nous en avions fait, & ſi nous n'avions pas tué tous ces méchans voleurs. Nous leur repondîmes que nous en avions tué cent trente, & que nous avions vendu les autres avec le vaiſſeau. Ils auroient été plus contens ſi nous les avions tous jettez à la mer. Ils nous remercierent pourtant de ce que nous avions fait, & un des canots étant retourné à terre revint au bout de quatre heures avec un preſent de volailles, de moutons, & de chévres que leur Roi nous envoyoit pour nous re-

mercier de ce que nous les avions délivrez de ces pirates, qui avoient enlevé deux de leurs canots pêcheurs.

Notre Capitaine n'eût garde de se laisser vaincre en matiere de politesse par ce Prince Negre. Il lui envoya un present bien plus considerable que le sien, & ce Prince y répondit par un autre present d'un jeune esclave fort bien fait, qu'il le pria d'accepter pour son service particulier. Il lui fit dire en même-tems, que s'il vouloit traiter des esclaves, il en avoit soixante dont il lui feroit une traite avantageuse.

Nous acceptâmes le parti. Le Capitaine & moi allâmes à terre; nous fûmes reçus à merveille, & bien régallez, & on convint du prix que nous payâmes en toile de coton, & merceries. Nous eûmes encore du mahis & des pois pour les nourrir plus de six mois, & après avoir séjourné en cette rade pendant huit jours, nous nous separâmes fort contens les uns des autres.

Commerce d'esclaves avec le Roi de Serre-lionne.

Nous mîmes à la voile & doublâmes les bancs de Sainte Anne, après quoi nous mîmes le cap au Sud-Est pour ranger la côte sans nous en éloigner de plus de cinq à six lieuës. Nous

reconnûmes le cap Miſerando, & enſuite celui des Palmes, & nous allâmes moüiller au village appellé le grand Drouin où nous tirâmes un coup de canon ſans balle, & mîmes notre pavillon. Il y avoit pluſieurs canots à la pêche qui ſe retirerent tous à terre, un ſeul excepté qui vint nous reconnoître, & qui après s'être bien aſſuré que nous étions amis, vint à bord, & preſenta quelques poiſſons à notre Capitaine. Il n'y avoit dedans que trois Negres grands & forts, qui parloient Portugais aſſez bien pour ſe faire entendre. On les fit boire, & on leur paya leur poiſſon. Ils nous demanderent ſi nous voulions traiter, & quelles marchandiſes nous avions. On leur en montra de pluſieurs eſpeces; mais l'eau-de-vie fut celle qui parut plus de leur goût. Nous leur demandâmes à notre tour quelles marchandiſes on trouvoit chez eux. Ils dirent qu'ils avoient des eſclaves, du morphil, de la maniguette & de l'or; mais en petite quantité. On leur dit d'aller avertir leurs compatriotes d'apporter leurs marchandiſes à bord. Ils en firent quelque difficulté, parce que notre Capitaine n'avoit pas fait le ſerment

d'amitié

d'amitié. Il le fit. Ce ferment confifte à fe mettre quelques gouttes d'eau de la mer fur les yeux, ayant un pied fur le bord de la chaloupe, & l'autre fur la précinte du vaiffeau. Cette cérémonie achevée, ils partirent fort contens, & revinrent deux heures après accompagnez de plus de vingt autres canots, dans chacun defquels il y avoit quatre ou cinq hommes, qui n'avoient pour toutes armes que leurs couteaux. Comme ce grand nombre de Negres qui monterent prefque tous dans notre vaiffeau pouvoit nous donner de l'ombrage, notre Capitaine fit prendre les armes, & mit vingt hommes armez, & prêts à faire feu fur chaque gaillard. Ils nous amenerent environ trente efclaves; mais on n'en acheta que dix-huit, les autres étant vieux, & on ne voulut point de femmes. On convint aifément du prix, & à mefure qu'on les payoit, on les marquoit avec une petite lame d'argent prefque rouge qu'on leur appliquoit legerement fur un morceau de papier huilé fur le gros du bras gauche. Ils ne témoignoient ni douleur ni chagrin de cette operation, parce qu'elle étoit fuivie d'un petit verre d'eau-de-vie, &

Traite au grand Drouin fur la côte de Guinée.

on les enchaîna deux à deux entre les ponts.

Nous traitâmes environ deux cens deffenſes d'éléphant qui peſoient depuis ſoixante juſqu'à cent cinquante livres la piece. Nous eûmes preſque pour rien quelques ſacs de maniguelle ou de poivre de Guinée qui eſt plus petit, & de moindre qualité que celui des Indes, & environ douze marcs d'or en poudre. Il faut s'y connoître pour n'y être pas trompé. Pour cet effet on peſe l'or en la préſence du vendeur, & on le met dans de l'eau tegalle. S'il eſt pur, il n'y excite aucun mouvement, aucune fermentation. Si au contraire il y a du mélange, & que les Negres y ayent mêlé de la poudre d'épingles, on voit auſſi-tôt une fermentation très-grande, qui ne finit que quand l'eau a conſommé tout le cuivre, ou autre matiere étrangere qu'on y a mêlée. Alors on peſe l'or qui reſte, & on le paye.

Maniere de traiter l'or avec les Negres.

La pratique ordinaire de ceux qui negocient ſur cette côte, eſt de confiſquer l'or qui s'eſt trouvé alteré, & de faire eſclave celui qui le leur a preſenté, l'ayant préalablement averti de ce que l'uſage les a mis en droi

de faire, si l'or qu'on leur presente n'est pas pur. Nous étions en droit de suivre cette regle; mais notre Capitaine eut des raisons pour ne le pas mettre en pratique. Il déclara pourtant à ceux qui lui presenterent de l'or ce qu'il étoit en droit de faire, & leur dit qu'il alloit faire éprouver leur or. Ils en demeurerent d'accord; mais ils eurent assez d'esprit pour lui dire que cet or leur étant venu d'autres Negres qui le vont chercher dans les rivieres de leur pays, ils ne pouvoient pas être responsables des fraudes qu'ils y pouvoient avoir faites, ni perdre leur marchandise & leur liberté pour une faute dont ils n'étoient pas coupables, & qu'ils avoient payez les premiers, puisqu'ils avoient été trompez sans pouvoir être détrompez, parce qu'ils ne sçavoient pas le secret de découvrir la tromperie qu'on leur avoit faite; mais qu'ils consentoient qu'on éprouve leur or, & qu'on ne leur payât que ce qui se trouveroit d'or pur. Cette sage précaution les tira d'intrigue, & nous n'eûmes point de difficultés avec eux.

Un de nos gens avoit traité en secret un demi marc d'or avec un Negre, & l'avoit payé sans éprouver sa

marchandise. Il eût occasion de s'en repentir quand il se trouva en état de le faire ; car au lieu de quatre onces d'or qu'il croyoit avoir acheté, il ne s'en trouva pas deux.

Ambre gris.

Nous eûmes encore des mêmes Negres environ dix-huit livres d'ambre gris en petits morceaux. Un seul excepté qui pesoit deux livres. Cette marchandise est rare sur cette côte. Les Negres ont été long-tems sans la connoître. On dit que ce sont les François qui la leur ont fait connoître. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils la partagent en morceaux aussi-tôt qu'ils l'ont trouvée, afin que tous ceux qui se sont trouvez à la prise en emportent leur part, au lieu de conserver les morceaux entiers ; mais ils veulent avoir chacun leur part, parce qu'ils se défient les uns des autres, & ils ont raison ; car ils sont tous fripons par inclination, & par usage, & ils n'ont garde de se fier les uns aux autres, de crainte que celui qui l'auroit en garde ne la vendît toute à son profit particulier.

La croix du Sud ou le Cruzoro.

Ce fut après avoir doublé les bancs de Sainte Anne que nous apperçûmes bien distinctement les quatre grandes étoiles qui forment la croix du Sud

que nous appellons le *Cruzero* ; mais nous ne vîmes pas l'étoile Polaire Antarctique. Ces quatre étoiles forment une eſpece de croix un peu irreguliere. Nous en avions vû la moitié quand nous étions devant la riviere de Gambie, & ſi le ciel avoit été plus clair, nous l'euſſions vûe dès le Cap Verd, comme quelques-uns de nos Pilotes l'ont marqué dans leurs journaux. Le tems obſcur & les brunes épaiſſes que nous eûmes nous en empêcha ; mais à meſure que nous approchions de la Ligne, nous la vîmes toute entiere.

J'oubliois de remarquer que la montagne de Serrelionne qui eſt très-haute & toute couverte de grands arbres, eſt toûjours environnée à ſon ſommet d'un nuage épais qui empêche qu'on ne découvre ſa pointe, ou plûtôt ſes pointes ; car elle a pluſieurs ſommets ſeparez les uns des autres par de profondes vallées, & par des ravines qui ſervent de repaires naturels à la quantité prodigieuſe de lions & autres bêtes féroces que l'on dit y être. Ces animaux font aſſez ſouvent du ravage dans les habitations des Negres ; mais ceux-ci le leur rendent avec uſure, car ils ſont continuellement à les pourſuivre, ſoit à force

ouverte en les perçant à coups de fléches, & de saguayes, étant montez sur des arbres où ils les attendent auprès des ruisseaux où ils viennent boire, ou se baigner pendant la nuit; soit en creusant des fosses profondes couvertes legerement de paille & de terre, sur lesquelles ils mettent quelques pieces de viande pour les y attirer, & quand ils y sont tombez, ils les percent à coups de fléches & de saguayes, & quand ils sont bien assurez qu'ils sont morts, un des plus hardis y descend, & après l'avoir attaché par le col ou par un pied, ils le tirent en haut, & en font bonne chere.

Chasse des lions.

Pour moi je ne sçai quel goût on peut trouver dans un lion qui est toûjours maigre & toûjours malade de la fievre. C'est dommage qu'il n'y ait pas un troupeau de Medecins Européens chez ces Negres. Il est certain que les lions seroient plus en repos qu'ils ne sont; car ils leur persuaderoient par des beaux raisonnemens que la chair d'un animal chaud au suprême dégré, colere au dernier point, & à cause de cela toûjours travaillé de la fievre, ne peut manquer d'être très-mal saine, & comme les Negres,

Danger de manger de la chair de lion.

aussi-bien que tous les autres hommes, aiment la vie, il n'en faudroit peut-être pas davantage pour les empêcher d'en manger.

Mais ne pourroit-on pas croire que la chasse que les Negres font aux lions est plûtôt une suite de leur vengeance, que de l'envie qu'ils ont de se rassasier d'une si mauvaise viande ? car les Negres sont extrêmement vindicatifs. Ils ont de la vermine à la tête, & quand ils la prennent, ils la croquent entre leurs dents pour se venger des morsures qu'ils en ont reçuës. C'est donc pour se venger des ravages que les lions, les tigres, & les loups font dans leurs troupeaux qu'ils leur font une guerre si vive & si continuelle. C'est une perte pour eux de ne sçavoir pas passer les peaux de ces bêtes. Ils nous apporterent quelques peaux de lions qui étoient très-grandes & très-belles. Nous les achetâmes, mais les poils tomberent bientôt, & nous n'eûmes à la fin que des cuirs.

Ils nous dirent qu'il étoit rare que ces animaux attaquassent les hommes, à moins qu'ils ne fussent affamez ; ce qui est rare dans un pays comme le leur, où il y a de grands troupeaux

de toutes ſortes de beſtiaux. Ils nous dirent encore que quand leurs troupeaux appercevoient un lion, les vaches & les veaux ſe mettoient dans le centre d'un grand cercle, dont les taureaux preſſez les uns contre les autres, & preſentant leurs cornes, faiſoient la circonference en mugiſſant de toutes leurs forces, & que l'on voyoit aſſez ordinairement que le lion après avoir rodé autour de cette enceinte, & deſeſperant de la pouvoir forcer, ſe retiroit & alloit chercher fortune ailleurs. Tel eſt l'inſtinct ou le raiſonnement de ces animaux pour ſe deffendre eux, leurs femelles, & leurs petits. Qui le leur a enſeigné ? La nature toute ſeule ; les hommes avec toute leur intelligence & leurs reflexions feroient-ils mieux, ou du moins feroient-ils auſſi-bien.

Inſtinct des taureaux pour ſe deffendre des lions.

Les tigres ne ſont point de cette grande eſpece que l'on voit aux grandes Indes. Les plus grandes peaux que j'ai vû, marquoient que ces animaux n'étoient à peu près que comme celles de ces grands lévriers qui viennent de Dannemarc.

Les loups ſont à peu près de la même taille, mais plus gros, & plus four-

nis. Les Negres leur donnent vivement la chaſſe, & les mangent quand ils les ont tuez, ſans craindre que cette chair leur faſſe aucun mal.

Ce n'eſt pas qu'ils manquent d'autres viandes, & bien meilleures, eux qui ont tant de troupeaux ; mais ce ſont de très-grands mangeurs. Nous en avons fait l'épreuve quand nous leur donnions à manger à bord. Il eſt certain qu'un ſeul mangeoit plus que quatre de nos plus grands mangeurs, & qu'un repas achevé, ils étoient prêts à recommencer comme s'ils euſſent été à jeun, & ſans que cela les incommodât le moins du monde.

Nous doublâmes le cap des Trois Pointes, & nous apperçûmes un navire qui venoit ſur nous, & qui tâchoit de nous gagner le vent. Nous nous pavoiſâmes, détapâmes nos canons, & ſans mettre de pavillon de part ni d'autre, nous fîmes la manœuvre neceſſaire pour nous conſerver l'avantage du vent que nous avions. Dans cette ſituation qui nous étoit avantageuſe, & qui ne nous empêchoit pas de porter à route, nous fîmes la priere, nous déjeûnâmes, & nous attendîmes les armes à la main, & les mêches allumées, ce que ce vaiſ-

ſeau voudroit faire. Nous nous trouvâmes en moins de trois horloges, à demie portée d'un canon de quatre livres.

Alors il mit pavillon Hollandois, & l'aſſura d'un coup de canon ſans balle. Nous hiſſâmes le nôtre, & l'aſſurâmes de même maniere. Un moment après on nous demanda avec un porte-voix, d'où eſt le navire. Nous repondîmes, de la mer. On repliqua où allez-vous, nous dîmes, à terre. De quoi êtes-vous chargez, reprirent les Hollandois, nous leur dîmes d'hommes, de poudre, & de balles. Ils nous dirent de venir à leur bord montrer nos paſſeports. Notre Capitaine leur dit que s'ils étoient curieux, ils vinſſent eux-mêmes les voir, & qu'on les recevroit en amis ou en ennemis, comme ils voudroient. Les diſcours finirent là : ils nous tirerent trois coups de canon à balle qui ne nous firent aucun mal. Nous leur en tirâmes cinq, un deſquels coupa leur grande vergue, & un autre leur perroquet de fougue. Ces deux accidens les mirent de mauvaiſe humeur. Ils commencerent à nous canoner d'importance, & nous à leur répondre ſur le même ton. Il y avoit près

de quatre horloges que nous nous battions, lorſqu'il parut un gros navire portant flamme & pavillon François qui tira deux coups de canon ſur le bâtiment Hollandois, & vint ſe placer entre nous autres combattans. Le feu ceſſa auſſi-tôt de part & d'autre. Le François envoya ſon canot à notre bord avec un Officier qui nous demanda à voir nos paſſeports. On les lui montra auſſi-tôt. Il nous dit qu'il avoit ordre du Roi ſon maître de nous proteger par tout où il nous trouveroit. Il voulut ſçavoir ſi nous avions attaqué les Hollandois les premiers. Nous lui dîmes que non, que nous allions à S. Thomé, & que chemin faiſant nous avions trouvé à traiter quelques eſclaves. Il nous offrit tout ce qui nous pouvoit faire plaiſir, & nous dit qu'il alloit parler au Capitaine Hollandois qui étoit un Garde-Côte, il avoit fort envie de le battre, & de l'enlever s'il faiſoit le mauvais, il nous dit que ſi nous avions beſoin de ſon eſcorte, il nous conduiroit à l'Iſle de S. Thomé.

Ils ſont ſecourus par un vaiſſeau François.

Ce bâtiment étoit de trente-ſix pieces, avec un nombreux équipage. Il étoit chargé d'eſclaves, & s'étoit déja battu contre deux Hollandois

qui vouloient l'empêcher de faire sa traite, & ils les avoit battus à plate-couture.

Nous saluâmes cet Officier de sept coups de canon quand il rentra dans sa chaloupe ; il alla au vaisseau Hollandois, & y fut reçu avec honneur, ce qui ne l'empêcha pas de dire au Capitaine que s'il ne laissoit en repos notre vaisseau, & qu'il l'empêchât de faire sa traite, il auroit affaire à lui, & le couleroit bas, & le traiteroit comme un forban. Le Capitaine Hollandois étoit au désespoir, il avoit eu quatre hommes tuez, & sept ou huit blessez, & notre canon qui étoit plus gros que le sien, l'avoit beaucoup maltraité. Il fut pourtant obligé de promettre tout ce qu'on voulut, & chacun raccommoda son dommage.

Notre Capitaine alla au vaisseau François, remercier le Capitaine qui étoit venu à notre secours, & lui porta un très-beau present. Il fut reçu avec honneur, on lui fit une grande collation, & ils convinrent ensemble qu'ils iroient de compagnie à S. Thomé, après qu'ils auroient moüillé à Accara, où ils pouvoient faire quelque traite. Cela fut executé.

Nous moüillâmes à Accara, un au-

tre Garde-Côte de 26. canons nous vint reconnoître ; mais de loin, craignant la même avanture qui étoit arrivée à ſon camarade. Et cela ſeroit arrivé infailliblement ; car le vaiſſeau François qui étoit percé pour quarante-quatre pieces, en avoit trente-ſix montées, & un gros équipage. Nous fîmes notre traite en paix, & mîmes enſemble à la voile, & arrivâmes enſemble à S. Thomé.

Toute la côte de Guinée depuis la riviere de Serrelionne juſqu'au Royaume de Benin, eſt partagée en une quantité de petits Etats, dont les Souverains ou les Chefs prennent la qualité de Rois, & ſont auſſi reſpectez, & obéïs auſſi promptement de leurs ſujets que les plus grands Princes de l'Europe, ſans même en excepter le Grand-Seigneur. Les ſujets ne leur parlent qu'à genoux, & le viſage contre terre. Quelques-uns de ces petits Roitelets ne paroiſſent qu'avec un rideau entre eux & leurs ſujets. Il y en a qu'on ne voit jamais boire, ni manger, ſoit que leur prévention leur faſſe croire qu'ils pourroient être empoiſonnez par le regard de ceux qui aſſiſteroient à leurs repas, ſoit qu'ils veulent faire croire

Quelques coûtumes des Rois de la côte de Guinée.

qu'ils ſubſiſtent ſans prendre de nourriture ; ce qui eſt très-faux , car ils mangent très-bien , & boivent encore mieux. On a fait croire à ces imbeciles que leurs premiers Rois étoient tombez du ciel tous chauſſez & tous vêtus ; que leur origine étoit en quelque façon divine , & que quand ils étoient las de demeurer avec les hommes , ils s'en retournoient joüir de la compagnie de leurs ancêtres dans le ciel.

Ils meurent donc , & on eſt obligé d'enterrer leurs corps , qui malgré leur prétenduë origine celeſte , ne laiſſent pas d'infecter leurs maiſons en y pourriſſant ſi on les y laiſſoit.

Voici comme ſe font leurs funerailles. On creuſe une très-profonde foſſe, fort large dans le fond , & diminuant peu à peu juſqu'à la bouche qui eſt ronde , & d'environ trois pieds de diametre , afin qu'on la puiſſe fermer avec une pierre. On y deſcend le corps avec reſpect , revêtu & paré de ſes plus beaux habits , avec ſes armes , ſes bijoux , des ſacs de monnoyes , & des marchandiſes. Pendant que les Officiers accommodent toutes ces choſes autour du corps , ceux qui ſont deſtinez d'aller ſervir le Prince en l'autre mon-

de, ce qui eſt un honneur qui ne s'accorde pas à tout le monde : il faut être d'un merite diſtingué, avoir rendu des ſervices conſiderables au Roi & à l'Etat. Les femmes à qui on veut bien faire cet honneur, doivent avoir été aimées du Prince, être encore d'un âge à pouvoir être utiles à ſes plaiſirs ; les vieilles & les laides en ſont excluës de droit, elles n'oſeroient même ſe préſenter.

Le nombre de ces victimes n'eſt pas fixe, il dépend de la volonté du Prince, s'il la déclaré de ſon vivant. Sinon ſon ſucceſſeur y pourvoit comme il le juge à propos. Il n'eſt jamais moins de cent, & il va quelquefois à trois cens.

Ces victimes de la coûtume du pays, & de la folle imagination dont elles ſont préoccupées, qu'elles vont être heureuſes avec leur Roi, qu'elles auront des biens à en regorger de toutes les eſpeces. Ces idées ſéduiſantes les enchantent ; elles vont à la mort avec joye ; on les conduit au ſon des inſtrumens, on leur fait des complimens, on ſe met ſous leur protection, on les conduit à ce funeſte ſoupirail, leurs parens & leurs amis les embraſſent, les felicitent, ſe recommandent à eux. On danſe, & tous chantent &

danſent, ils ſe precipitent volontairement dans la foſſe; les uns s'y rompent le col, les autres les bras ou les jambes, & quand toute la troupe eſt dans le gouffre, on ferme l'ouverture avec la pierre, & on continue les danſes & les chanſons.

Au bout de vingt-quatre heures on leve la pierre; on demande qui ſont ceux qui ont ſuivi le Prince en l'autre monde. Ceux qui peuvent répondre diſent ce qu'ils ſçavent, & on ferme le trou. On leur fait la même demande vingt-quatre heures après, & ils répondent. Enfin on fait la même ceremonie au bout des trois jours, & perſonne ne répondant plus, on ſuppoſe qu'ils ſont tous partis, & on ferme le trou à demeure. On allume un grand feu ſur la pierre, & aux environs, on fait cuire une quantité prodigieuſe de toutes ſortes de viandes que l'on abandonne au peuple, qui fait bonne chere, & on celebre par des danſes la venue du nouveau Roi qui ſe montre ce jour-là, fait des graces, diſtribue des titres d'honneur, & même des préſens, & ſe retire dans ſon palais.

Ces peuples ſont très-grands man-

geurs, & encore plus grands buveurs, & ne laissent pas de vivre fort long-tems, sans se ressentir ni des incommodités de la vieillesse, ni de leur intempérance. Il n'en faut pas davantage pour être persuadé de la force & de la vigueur de leur tempérament. Que répondront à cela nos Medecins avec leurs regimes & leur diette qu'ils n'observent pas eux-mêmes, comme il est aisé de le prouver par une infinité d'exemples qu'il seroit aisé de rapporter si cela étoit necessaire. Mais c'est leur métier, il faut le leur laisser faire, & secouer le joug de leur tyrannie.

Cette Isle doit sa découverte au hasard en 1495. & comme ce fut le jour de S. Thomas Apôtre qu'on en prit possession, on lui donna le nom de cet Apôtre, aussi-bien qu'à la ville que l'on y bâtit ensuite. Elle est sous l'Equateur. On prétend que la Ligne Equinoctiale passe directement sur l'Eglise Cathedrale. Elle est située entre le Cap Sainte Claire & celui de Lopo Gonzalez en Afrique, environ à cinquante lieuës du premier, & à trente-six du second.

Elle est presque ronde. On lui donne vingt lieuës de diametre ou envi-

ron. Quoique ſon horiſon paſſe par les deux Poles du monde, & que par conſequent on dût voir les deux étoiles Polaires, cependant on ne les voit pas : on n'apperçoit que les gardes de la petite ourſe que l'on voit faire une partie de leur cercle. On ne voit pas auſſi l'étoile Polaire Antarctique ; mais ſeulement la croix du Sud qui en eſt aſſez éloignée pour paroître fort élevée ſur l'horiſon. Les jours y ſont toûjours égaux aux nuits, & ſi la chaleur eſt grande pendant le jour, la fraîcheur n'y eſt pas moins grande la nuit. Ce contraſte qui fait du plaiſir la nuit rend l'air humide, & cette humidité le corrompt & le rend ſi mal-ſain, que les Européens les plus vigoureux ont peine à en ſoûtenir les mauvaiſes ſuites longtems. Auſſi voit-on que les plus forts ont peine à atteindre ſoixante ans, & qu'ils en paſſent la plus grande partie dans des maladies & dans des langueurs plus difficiles à ſupporter que la mort.

Il eſt vrai que leur incontinence y donne bien lieu ; ils s'énervent par les plaiſirs, & n'ont ſur cela aucune regle, ni aucune attention.

Les Negres eſclaves y vivent bien

plus long-tems ; ils ne ſont encore qu'à la fleur de leur âge quand ils ont ſoixante & dix ans , & communément , ils paſſent cent ans , & vont juſqu'à ſix vingts. Voilà une marque évidente & certaine de la bonté & de la force de leur tempérament , quoiqu'ils ne manquent pas d'être attaquez tous les dix ou douze jours d'une fiévre violente, précedée d'un friſſon & d'un tremblement extraordinaire ; mais qui ne leur dure que ſept ou huit heures , après leſquelles il n'y paroît plus , & ils ſont auſſi forts , & ſe portent auſſi-bien qu'avant cet accès.

Mais les Portugais & autres Européens qui y ſont établis , ou qui y viennent pour le commerce n'en ſont pas quittes à ſi bon marché. Ces fiévres les tourmentent pendant vingt ou trente jours de ſuite , & les emportent ſouvent le ſept ou le huitiéme.

Mais la maladie qui eſt la plus frequente dans cette Iſle, la plus cruelle , & la plus dangereuſe , eſt la Venerienne. Elle vient originairement de l'Amerique : ce ſont les Eſpagnols qui l'ont apportée en Europe. Les habitans Blancs de S. Thomé y ſont fort ſujets. Faute de femmes blanches , ils

s'adreſſent aux Noires, & celle qu'ils contractent avec ces femmes, eſt ſi pernicieuſe que perſonne n'en guérit. Les Negres n'y ſont pas ſi ſujets que les Blancs, & ils en guériſſent bien plus aiſément.

L'Iſle de S. Thomé ne paroiſſoit, quand on l'a découverte, que comme une vaſte & groſſe montagne, toute couverte de grands arbres ; mais la plûpart ſteriles, & dont la plus grande partie ne répandoient pas leurs branches autour d'eux, comme ceux d'Europe ; mais les pouſſoient en haut comme une gerbe. Nos compatriotes ont déja abatus une grande partie de ces arbres ; ils ont défriché avec le ſecours de leurs Negres eſclaves ces forêts, & ont planté des cannes à ſucre dont ils retirent des profits conſiderables.

La ville de Pavoaſan eſt ſituée au bord de la mer au Sud-Eſt. Elle a une Fortereſſe compoſée de quatre baſtions ſans foſſez, avec un chemin couvert, large & paliſſadé. Elle eſt ſur une petite éminence qui domine toute la ville, & qui commande le port, qui pour être naturel, ne laiſſe pas d'être aſſez bon ; toutes les maiſons, excepté celles du Gouverneur, & de

quatre ou cinq autres particuliers, & quatre Egliſes qui ſont de pierres, ːontes ſont de bois à deux étages, & ːouvertes de planches. Elle renferme environ ſix à ſept cens feux, & peuplée d'environ deux mille Blancs, hommes, femmes, & enfans, Portugais, Eſpagnols, François, & Italiens : car tout le monde y eſt bien reçu, pourvû qu'on faſſe ſerment de fidelité à notre Monarque, & que l'on vive ſelon les Loix du pays.

Il y a un Evêque & un Chapitre, dans lequel il y a des Chanoines Blancs, Mulâtres, & Noirs. Cela faiſoit un mélange auquel il faut être accoûtumé pour n'y pas trouver une difformité choquante.

Les enfans qui viennent d'un Blanc & d'une Blanche, ſont Blancs comme en Portugal : ceux qui viennent d'un Blanc & d'une Noire ſont d'une couleur qui tient des deux couleurs ; on les appelle Mulâtres, & les Noirs produiſent d'autres Noirs ; marque aſſurée que ce n'eſt pas le climat qui donne la couleur ; mais qu'elle eſt dans le ſang, & qu'elle ſe perpetue par la generation. Mais qui a été le premier homme noir ? c'eſt une queſtion bien difficile à reſoudre. Bien des

gens ont cru que le ſigne que Dieu mit à Caïn après ſon crime, afin qu'il fût reconnu, & qu'il ne fût pas tué par ſes neveux enfans d'Abel, & ſes autres neveux, fut de changer ſa couleur blanche en la noire, qui dans un peuple tout blanc étoit une diſtinction trop marquée pour s'y méprendre. Cela pouvoit ſervir avant le Déluge. Mais comment faire revivre cette couleur après le Déluge : car il eſt certain que Noé & ſes trois enfans étoient blancs, & ils étoient trop juſtes pour avoir épouſé des femmes du ſang noir de ce premier fratricide. Leurs enfans ont été blancs comme eux. Comment donc cette race noire eſt elle revenuë au monde, après que tous les Noirs avoient été exterminez par ce terrible châtiment ? Où s'étoit-elle cachée ? A-t'elle par préference à tous les autres hommes évité la mort qui a enveloppé tous les autres ? Cela ne peut être, puiſque la Foi nous enſeigne que le Déluge a été univerſel, que tous les hommes y ont péri, & que Dieu n'a ſauvé que Noé & ſa famille, composée ſeulement de huit perſonnes qui étoient blanches.

Si on diſoit que la couleur noire

été la ſuite de la malediction que Noé prononça contre ſon petit-fils Canaan fils de Cham. Mais la malediction n'a point changé la couleur de la peau de Canaan, il a toûjours été blanc, auſſi-bien que les Cananéens, dont il a été le pere. Il faut donc chercher une autre cauſe de cette couleur noire, qui eſt le partage des Negres, & laiſſer ce ſoin aux Medecins qui ne manqueront pas ſelon leur coûtume de faire là-deſſus de longues & très-ennuyantes diſſertations qui auront le ſuccès ordinaire de ne conclure rien, & de ne contenter perſonne.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les Negres ſont d'un temperament plus fort & plus robuſte que les Blancs, & qu'étant nez dans un climat toûjours chaud, la chaleur leur eſt moins fâcheuſe, qu'à ceux qui ſont nez dans un temperé ou froid. Mais en échange le froid leur eſt inſupportable, ils ne ſçauroient s'y accoûtumer, & il leur faut du feu la nuit, pour éviter le froid, ou plûtôt la fraîcheur & l'humidité qui eſt toûjours très.grande dans les pays voiſins de la Ligne ou entre les Tropiques.

Les habitans Européens de S. Tho-

mé & de l'Amerique ne peuvent se passer de Negres pour leurs manufactures de sucre, tabac, cotton, & autres choses; car on ne trouve point de gens de journées en ces pays-là; à peine les Blancs se peuvent resoudre à exercer quelque métier. Le travail de la terre est tout entier pour les Negres. Il faut encore convenir qu'eux seuls le peuvent supporter. Il est trop rude & trop continuel pour les Blancs, qui sont d'ailleurs en trop petit nombre.

Les gens riches ont deux ou trois cens esclaves qui travaillent cinq jours de la semaine pour leurs maîtres, & ont le Samedi pour eux, pendant lequel ils travaillent pour eux, & ce travail leur doit fournir pour se nourrir & se vêtir eux, leurs femmes, & leurs enfans. Ce dernier article est aisé à remplir; car ils vont nuds ou presque nuds. Les enfans des deux sexes sont absolument nuds jusqu'à quinze ou seize ans. Les hommes & les femmes n'ont qu'un morceau de grosse toile en forme de tablier, qui couvre ce que la pudeur nous oblige de tenir caché. Leurs lits ne sont pas d'une plus grande dépense; ils ne consistent qu'en une natte de feüilles de

palmier étenduë à terre ou sur une planche, avec un billot de bois pour chevet, & quelque morceau de serpilliere ou autre chose pour les couvrir.

Ces esclaves font des jardins potagers où ils cultivent toutes sortes de pois, de feves, de mahis, & autres légumes pour leur nourriture, & pour vendre le Dimanche dans les marchez. Ils cultivent le tabac dont ils ne peuvent se passer; car ils ont toûjours la pipe à la bouche. Le tabac vient aisément dans cette Isle, & y est bon: il seroit encore meilleur s'ils y apportoient plus de soin; mais ils se contentent de le piler, & d'en faire de grosses pelottes qu'ils hachent à mesure qu'ils veulent remplir leurs pipes. Ils élevent aussi des volailles qu'ils vendent pour avoir de l'eau-de-vie & du vin de palme. Ils aiment ces liqueurs avec passion; la derniere est à bon marché, parce qu'on la recüeille dans le pays; mais l'eau-de-vie, sur-tout celle qui vient d'Europe est très-chere. Je fais cette difference, parce qu'on fait une eau-de-vie dans le pays avec les syrops & les écumes du sucre que l'on met en certaine quantité dans de l'eau, qu'on

laiſſe fermenter pendant quelques jours, & qu'on paſſe deux fois par l'alambique. Cette eau-de-vie eſt très-forte, mais d'une acreté dégoûtante, ſi on n'y eſt pas accoûtumé. Nos Portugais en uſent, & y ſont faits : il ne ſeroit pas juſte que leurs eſclaves fuſſent plus délicats qu'eux. Ainſi c'eſt de cette derniere que les eſclaves ſe ſervent.

On porte dans cette Iſle des vins d'Eſpagne & du Portugal. Ils y ſont fort chers, & ce n'eſt pas une mauvaiſe marchandiſe ; car les habitans de cette Iſle aiment à boire, & malgré la gravité ordinaire à notre nation, ils s'enyvrent à merveilles ; mais toûjours ſans ſcandale.

La terre de cette Iſle eſt rougeâtre & aſſez profonde. Les roſées qui tombent toutes les nuits font que cette terre devient comme une eſpece de craye rougeâtre qui ne refuſe aucune ſemence. Toutes ſortes de légumes, comme nous avons dit, y viennent en perfection, & en très-peu de tems. Les arbres fruitiers d'Europe & de l'Amerique s'y naturaliſent aiſément. Cette terre neuve, & comme vierge, produit ſans ceſſe d'elle-même, ſi on neglige d'y ſemer, ou d'y planter

aussi tôt qu'elle est défrichée, on la voit en peu de jours couverte de pourpier, qui pour être, comme on dit, sauvage, ne laisse pas d'être doré & très-bon, & elle pousse en même-tems des arbres, mols à la verité, & qui croissent à vûë d'œil ; de sorte qu'il faut abattre de nouveau, & défricher, & brûler sur le lieu les arbres qu'on a abattus, afin que les racines calcinées par le feu, cessent de repousser.

C'est principalement dans les lieux où l'on a brûlé les arbres, les arbrisseaux, & les autres plantes, que l'on plante les cannes à sucre. Pour l'ordinaire on les met en terre dans le mois de Janvier, & elles sont en état d'être coupées & mises au moulin à la fin du mois de Juillet. Ils les replantent en même-tems, & ils en ont de nouvelles au mois de Janvier. Les cannes se plantent de bouture, & viennent en ce pays-là bien plus vîte qu'à Madere, & aux Isles Canaries, où elles ont besoin de douze à treize mois avant d'être mûres, & en état d'être coupées.

On dit qu'on fait chaque année dans cette Isle cent cinquante mille arrobes de sucre : l'arrobe pese tren-

Défaut des sucres de S. Thomé.

te-deux livres poids de Portugal, qui font quatre millions huit cens mille livres de sucre, ce qui est une quantité bien considérable pour un pays si peu peuplé, & dont il n'y a pas encore le quart de défriché. Les droits du Roi vont au dixiéme de cette quantité, qui font environ douze à quatorze mille arrobes, qui reviennent au Prince d'une Isle qui n'a qu'environ soixante moulins à sucre. Ils tournent tous par le moyen des ruisseaux dont on conduit l'eau par des rigolles, & par des canots de maçonnerie qui la portent sur la grande rouë, ou même qui passe sous la rouë. Quelques-unes de ces rouës ont des godets, & d'autres ont simplement des palettes ou aîlerons, qui donnent le mouvement à la grande rouë qui le communique à certains gros rouleaux couverts de lames de fer, entre lesquels on fait passer les cannes qui sont écrasées, & rendent par cette violente compression tout le suc dont elles sont remplies, qui est porté par des goutieres de bois dans les chaudieres où il est purifié avec de fortes lessives, & cuit dans la consistance qu'il doit avoir pour être mis dans des formes de bois ou de terre,

ſur leſquelles on met de la terre blanche détrempée qui laiſſe couler peu à peu l'eau dont elle eſt détrempée, qui paſſant par les pores du ſucre, emporte avec elle le ſyrop & les autres impuretés qui ont échappé à la force des leſſives que l'on a miſes dans le ſucre pendant qu'il étoit dans les chaudieres où il a reçu ſa cuiſſon.

Sucre que l'on fabrique à S. Thomé.

Avec toutes ces préparations, qui veulent beaucoup d'attention & de grandes peines, les ſucres que l'on fabrique à S. Thomé n'ont pû juſqu'à preſent avoir la blancheur & la du-
eté de ceux qui viennent de Made-
e & des Canaries. Les opinions ſur
es défauts ſont partagées. Les uns
liſent qu'elles viennent du terrein
ui eſt trop gras & trop humide, &
s eſperent qu'il ſe pourra corriger
meſure que les terres deviendront
lus maigres à force de ſervir & de
orter des cannes, qui ſeront alors
oins aquantes & plus ſucrées, par-
qu'alors le ſuc de la canne ſera plus
it & plus épuré par la chaleur. C'eſt
qu'il faut attendre du tems & de
xperienee. Les autres croyent que
s défauts ne viennent que de ce que
moiteur & l'humidité continuelle
l'air empêchent les ſucres ſortant

des formes de ſecher, quoiqu'on les expoſe aux plus vives ardeurs du ſoleil, parce que le ſoleil, quoique très-chaud, ne peut diſſiper l'humidité de l'air, même dans les mois de Juin, Juillet, & Août, qui ſont les plus chauds de toute l'année, & qui ne peuvent pas cependant ſurmonter l'humidité prodigieuſe du climat.

On a fait venir de Madere les plus habiles maîtres pour la fabrique des ſucres, afin de corriger les défauts de ceux de S. Thomé. Juſqu'à preſent ils n'ont pas fait de grands progrès; quoiqu'ils ayent employé toute leur adreſſe pour rendre ces ſucres plus blancs & plus fermes, & qu'ils ayent fait faire, comme à Madere, des étuves où ils mettent ſecher les formes de ſucre.

Ces étuves ſont des bâtimens de planches terminez en cone, où il n'y a d'autre ouverture qu'une ſeule porte, même aſſez petite. A ſix pieds au-deſſus du rez de chauſſée, on fait un plancher de petites planches preſqu'à jour, & au-deſſus de celui-là, un autre, & ſouvent juſqu'à trois ou quatre, ſur leſquels on met les pains de ſucre après qu'on les a tirés des formes où ils ont été travaillez. Ils met

tent ſur l'aire de l'étuve des pieces de bois bien ſec, & après qu'ils les ont allumées hors de l'étuve, ils les mettent dedans. Ces bois ne font ni flammes ni fumée; mais ſe conſomment peu à peu comme ſi c'étoit du charbon ou de la braiſe. Si cela eſt vrai, car je ne l'ai pas vû, voilà un feu qui fait mentir le proverbe, qui dit qu'il n'y a point de feu ſans fumée, ni de fumée ſans feu. Cette circonſtance eſt neceſſaire, car s'il y avoit de la fumée elle noirciroit le ſucre, & elle ſe changeroit en une humidité qui nuiroit infiniment à la blancheur & à la dureté que l'on recherche dans le ſucre, choſes abſolument neceſſaires pour le conſerver, & empêcher qu'il ne devienne en ſyrop quand on le tranſporte en Europe. C'eſt à cauſe de l'humidité du pays que les habitans ne tirent leurs ſucres de l'étuve que quand ils ſont tous prêts à les embarquer. Pour lors ils les pilent dans de grandes caiſſes, & on les embarque, & malgré ces ſages précautions, le ſucre de S. Thomé n'eſt pas d'une bonne qualité, il eſt gras, a peu de grain, & quand on le fond en Europe pour le blanchir, & le mettre en pains, il y a toûjours beaucoup plus

de déchet que ſur les ſucres de Madere & du Breſil, qui ont le grain plus gros, plus ferme, & qui ſont bien moins ſujets à ſe décuire, & à devenir en molaſſe.

J'allai voir pendant le ſéjour que nous fîmes dans cette Iſle quelques Ingenios, c'eſt ainſi qu'on appelle les moulins qui ſervent à briſer les cannes à ſucre, & à en exprimer le ſuc. Ils reſſemblent ſi fort aux moulins à huile de Portugal & d'Italie, que s'il y avoit des olives ou des noix dans ces païs, on pourroit s'en ſervir à faire de l'huile. Sans entrer dans le détail de ces moulins qui ſont très-ſimples, je m'étonne qu'on leur ait donné le nom d'Ingenios, comme s'ils étoient une rare production de l'eſprit humain; car leur mécanique n'a rien que de fort ſimple, de fort naturel, de fort commun.

Quoiqu'il en ſoit, un habitant qui a un Ingenios ou moulin à ſucre, avec un nombre ſuffiſant d'eſclaves, eſt riche, & ne ſonge plus à travailler; il paſſe ſa vie dans le plaiſir & dans la molleſſe. Il laiſſe le ſoin de ſon habitation à un œconome qui la fait valoir, & qui ne manque gueres de travailler aſſez bien pour lui-même, pour avoir

une ſucrerie à ſon tour, & devenir aſſez ſouvent plus riche que ſon maître. Il n'y a que les eſclaves & les équipages des moulins, & des ſucreries qui coutent. Les terres ſe donnent *gratis*. De quelque Nation que ſoit un homme qui veut s'établir à S. Thomé, il n'a qu'à demander un terrein au Gouverneur, en lui expoſant ſes facultés, & le nombre des eſclaves qu'il a, ou qu'il eſt en état d'acheter, on lui expedie ſur le champ la conceſſion du terrein qu'il demande, on l'en met en poſſeſſion, & il travaille à le mettre en valeur; mais avant qu'il ſoit en droit de le troquer ou de le vendre, il faut qu'il en ait mis en valeur une certaine portion.

Ces terres ſont toutes couvertes de grands arbres; il faut les abattre, & les brûler, afin de nettoyer le terrein & le mettre en état de recevoir les ſemences qu'on y veut mettre, & faire les caſes pour le maître & pour ſes eſclaves.

Celles des eſclaves ſont aiſées à construire: ils plantent en terre, & en cercle huit ou dix perches, de douze à quinze pieds de hauteur, ils lient enſemble les extrêmitées, & ils les couvrent d'herbes ou de feüilles de

palmier, & on fait descendre cette couverture jusqu'à terre, sans autre ouverture qu'un trou à rez de chaussée qui leur sert de porte, & un autre à la pointe qui sert de cheminée; car les Negres ont toûjours du feu dans leurs cases. Il faut être Negre pour soûtenir l'incommodité de la fumée, qui y est toûjours très-épaisse; mais ils ne peuvent se passer de feu.

Outre le mahis & le manioc qui font la meilleure partie de leur nourriture, ils plantent quantité d'ignames & de patates ou batatas. Les premiers poussent une grosse racine comme nos beteraves d'Europe, & les secondes comme nos pommes de terre; mais d'un meilleur goût, plus délicat, & plus savoureux, & fort approchant de celui de la châtaigne; mais plus délicat: il en a de trois especes, les unes ont la chair blanche, les autres l'ont jaune, & les troisiémes l'ont marbrée de blanc & de jaune. Les Negres en cultivent une quantité prodigieuse, tant pour eux, que pour en vendre aux navires qui viennent charger des sucres, & autres productions de l'Isle. C'est un secours considerable pour les équipages, qui

épargnent beaucoup les vivres d'Europe. Pourvû qu'on les embarque bien mûres, & qu'on les expose de tems en tems au soleil sur le pont, elles peuvent se conserver des années entieres sans se gâter. On les mange rôties sous la braise, & c'est une très-bonne nourriture, & d'une digestion aisée, ou bien on les fait boüillir avec de la viande ou bien de la graisse, & elles font une soupe épaisse comme de la purée de pois, & nourrissent beaucoup. Lorsqu'elles sont rôties, & dépoüillées de leur peau, & qu'on a du sucre à mettre dessus, avec un jus d'orange ou de citron, c'est un manger délicat, & fort bon.

Les Negres connoissent que ces fruits sont mûrs, quand le bois qu'ils jettent, & les feüilles qui y sont attachées commencent à secher & à noircir. Alors ils foüillent la terre, & les enlevent, les exposent au soleil pour les secher, & ensuite ils en font des monceaux dans leurs cases, & les preservent de l'humidité autant qu'ils peuvent, parce que l'humidité les pourriroit, & leur donneroit une odeur & un goût désagréable. Et pour les planter ils ne font que mettre en terre la tête du fruit, c'est-à-dire, la

partie qui le tient attaché au bois, ou ſimplement un morceau de ce même bois, qui en trois, quatre, ou cinq mois produit aſſez de racines ou de patates pour emplir un panier, qui eſt la charge d'un homme.

Les rats & les fourmis ſont de grands déſordres dans cette Iſle. Les rats y étoient inconnus quand on l'a découverte: on croît que ce ſont les navires qui les y ont apportez. C'eſt un mauvais preſent. Ces mauvais animaux y ont tellement multiplié, que les maiſons, les cannes, & toutes les terres plantées en ſont pleines. On y a apporté des chats d'Europe; mais ces animaux, qui par tout ailleurs ſont ennemis irréconciliables, ont fait enſemble une paix inviolable, ils vivent enſemble, ils joüent les uns avec les autres, & chacun de ſon côté ne ſonge qu'à faire du mal aux hommes. Les habitans les empoiſonnent ſouvent, & en détruiſent beaucoup par cet expedient. Les eſclaves leur ſont auſſi la guerre, afin de les manger; c'eſt un mets délicieux pour ces ſortes de gens; mais dangereux pour ceux qui en uſent trop fréquemment.

Les m îtres qui ſont un peu au fait de leurs affaires, empêchent, autant qu'ils

peuvent, leurs esclaves d'en manger, parce que le trop frequent usage de cette viande les maigrit, & les fait à la fin devenir étiques.

Il y a des fourmis dans cette Isle, comme dans tous les pays chauds; mais la quantité n'en est pas toûjours égale. Il arrive cependant des tems où il y en a une si prodigieuse quantité, qu'elles couvrent la terre de plus d'un pouce d'épaisseur. Cette espece de fourmi est très-petite, & très-noire : elles rongent tout, rien n'est exempt, les étoffes, les toiles, les chapeaux, les cuirs, tout leur est bon; mais elles s'attachent particulierement aux cannes à sucre & aux pains de sucre, & comme le milieu des pains est toûjours plus tendre que le dehors, il arrive assez souvent qu'on trouve des pains entierement vuides, quoique leur superficie paroisse toute entiere. Jusqu'à present on n'a point trouvé de remede à ce mal; il faut l'attendre de la Providence. Ce qui les détruit, c'est la pluye. Dès que la saison des pluyes commence, elles disparoissent alors entierement, soit que l'eau les fasse mourir; ou qu'elles se retirent sous terre ou dans d'autres lieux à couvert de l'eau : on n'en voit aucu-

ne. Auſſi le moyen de mettre à couvert de leurs atteintes les choſes que l'on veut conſerver, eſt de les mettre ſur une table dont les pieds ſoient poſez dans des vaiſſeaux remplis d'eau: elles n'ont garde d'en approcher, & s'en retirent.

Il y a encore une autre incommodité dans cette Iſle : c'eſt une quantité incroyable de couſins ou de mouſtiques. Dês que le ſoleil ſe couche, ces inſectes rempliſſent l'air, & ſe fourent par tout, il n'y a point de lieu ſi bien fermé qu'on ſe le puiſſe imaginer où ils ne penetrent. Ils piquent comme ſi leurs petits aiguillons étoient des pointes d'aiguilles embraſées, qui cauſent des douleurs très-vives, & une tumeur douloureuſe, avec une démangeaiſon ſi étrange, ſur-tout à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, qu'elle les excite à ſe grater, & à augmenter encore la douleur & la tumeur.

Il eſt vrai qu'il y a moins de couſins dans la ville de Pavoaſan, parce que les environs ſont plus défrichez, & que rien n'empêche le vent de les emporter, il y en a cependant encore aſſez pour deſeſperer les nouveaux venus. Auſſi aimions-nous mieux aller

coucher à bord de notre vaiſſeau, que de demeurer dans la maiſon que nous avions loüée pour mettre nos marchandiſes & nos eſclaves, pendant que nous fûmes occupez à calfater notre vaiſſeau, & à lui donner un couroi.

Le centre de l'Iſle eſt occupé par une montagne à qui on donne juſqu'à trois milles de hauteur : c'eſt beaucoup ; mais j'ai mieux aimé en croire mes compatriotes ſur leur parole, que de l'aller meſurer. Elle eſt toute couverte de grands arbres toujours verds, ſi ſerrez les uns contre les autres, qu'il eſt très-difficile de monter au ſommet, parce qu'on ne peut s'ouvrir de ſentiers. Cette montagne, quoique ſituée ſous la Ligne, ou à très-peu de choſes près, ne laiſſe pas d'être toûjours couverte d'un nuage épais comme une nuée blanche, & ſouvent même d'une broüine épaiſſe comme de la neige, qui ſe liquefiant & ſe changeant en eau, tombe peu à peu ſur les feüilles & les branches des arbres, & forme une infinité de petits ruiſſeaux d'une eau très-pure, très-claire, & ſi legere qu'on l'eſtime très-bonne pour les malades. C'eſt le ſentiment des Medecins, qui diſent

que ſans ces ruiſſeaux l'Iſle ſeroit inhabitable. Il faut les en croire ſur leur parole, ſans exiger de preuves ; ils ſeroient trop embaraſſez s'ils en falloit donner. Une partie de ces petits ruiſſeaux s'uniſſent enſemble à quelques milles de la ville, & font une riviere, médiocre à la vérité ; mais qui fournit à la ville toutes les commoditées dont elle a beſoin : c'eſt dans un climat auſſi brûlant que celui-là un avantage qu'on ne peut aſſez eſtimer.

Les arbres dont cette Iſle eſt encore preſque couverte, ſont preſque tous ſteriles, & ne portent aucune ſorte de fruit. Les arbres fruitiers qu'on y a portez d'Europe ont eu des peines infinies à s'y naturaliſer : il y en a pourtant, & les fruits en ſont excellens.

Ceux du pays qui y ſont les plus communs, & en plus grand nombre, ſont les cocos : on les appelle en Europe noix d'Inde, tout le monde a raiſon. C'eſt une eſpece de palmier qui pouſſe tous les mois une grappe longue de trois à quatre pieds, toute chargée de fleurs blanches, dont le piſtille ſe change en un fruit qui eſt à la fin, c'eſt-à-dire, quand il eſt mûr, de la groſſeur de la tête d'un

homme. Il s'en faut bien que toutes les fleurs se changent en fruits. La queuë qui les doit porter, devroit avoir plus de huit ou dix pieds de longueur, & être grosse comme la jambe d'un homme; car ces fruits sont très-pesants. Ils sont revêtus d'une écorce mince, lissée, & assez forte, qui renferme une quantité de grosses fibres comme de grosse filasse, qui couvre une seconde écorce ligneuse, très-dure, & très-forte, dont le dedans est tapissé d'une matiere blanche qui a très-peu d'épaisseur au commencement, & qui n'a pas plus de consistance que du lait caillé, & le reste du vuide est rempli d'une eau blanchâtre sucrée, fraîche & rafraîchissante, qui est très-agréable à boire. Quand on mange ce fruit avant qu'il ait atteint sa parfaite maturité, on prend cette matiere blanche avec une cuilliere, on y mêle du sucre, & un peu d'eau-rose; c'est un mets délicat. Mais à mesure que le fruit mûrit cette matiere s'épaissit, augmente en volume, & devient de la consistance d'un maron, qui a le goût de l'amande, & même plus relevé & plus délicat.

Ces fruits se conservent des années

entieres ; mais il ne s'y trouve plus d'eau, mais seulement cette matiere blanche. Il y a une quantité prodigieuse de ces arbres, dont les fruits par consequent sont à très-bon marché. Il est pourtant dangereux de faire débauche de cette eau. On a vû des Européens qui en avoient fait excès, qui sont demeurez engourdis comme s'ils étoient paralytiques de tout le corps, à cause que le froid excessif de cette eau avoit glacé leurs esprits, & en avoit ôté tout le mouvement, qu'on ne put leur rendre qu'à force de frixions & de cordiaux, & autres drogues chaudes.

Outre les cocos qui sont une espece de palmier, il y en a de deux ou trois autres especes.

Celle dont nous allons parler ne rapporte point de fruit, non qu'elle soit sterile par elle-même ; mais parce qu'on la destine à donner du vin, qui n'est autre chose qu'un écoulement forcé de sa séve, qui se seroit changé en fruit, si on avoit laissé agir la nature selon son ordinaire. Les Negres montent à la cime de ces arbres avec une échelle ; mais plus ordinairement avec une large ceinture d'écorce d'arbre, dont ils se lient avec l'ar-

bre, de maniere qu'en grimpant, en embraſſant l'arbre avec leurs bras, ils pouſſent la ceinture qui les tient au défaut des cuiſſes, & quand ils ſont arrivez au haut, la ceinture les tient, & leur laiſſe la liberté de travailler de leurs mains. Ils coupent une branche ou une feüille de l'arbre; car c'eſt la même choſe, & font entrer le bout dans le trou d'une calebaſſe qu'ils attachent à une autre branche, & la ſéve diſtille dans la calebaſſe pendant la nuit. Ils viennent la retirer le lendemain matin, & ſelon la force de l'arbre ou l'abondance de la ſéve, ils en trouvent plus ou moins dans leur calebaſſe. Un arbre jeune & vigoureux en donne dans une nuit juſqu'à deux pintes. Cette liqueur eſt blanche comme du lait; mais elle n'eſt pas ſi épaiſſe. Elle eſt douce, & comme ſucrée, avec une petite pointe d'aigreur très-agréable: on lui a donné le nom de vin de palme. Quoiqu'il paroiſſe rafraîchiſſant en le bûvant, il a cependant bien de la force; il monte à la tête & enyvre comme le meilleur vin. On dit que cette yvreſſe eſt dangereuſe, & que l'uſage immoderé de cette liqueur, eſt très-nuiſible à la ſanté. Cependant tout le monde en boit,

les ſages en uſent moderement, les intemperans en boivent beaucoup, & ſur-tout les Matelots, & il eſt rare qu'ils n'en contractent des cours de ventre & des diſſenteries, qui ſont très-difficiles à guérir dans le pays.

Souvent au lieu d'aller couper les feüilles qui ſont à la cime, on fend l'écorce à cinq ou ſix pieds de hauteur, on fait entrer le bout d'une écorce, dont l'extrêmité donne dans la calebaſſe attachée à l'arbre, & on reçoit ainſi la liqueur qui ſort de l'arbre. Il eſt certain qu'on en tire davantage par ce moyen ; mais les bons gourmets diſent que ce vin n'eſt pas ſi bon que celui que l'on tire de la cime, parce que la chaleur a eu moins de tems pour le cuire & le dépurer. D'ailleurs les arbres à qui on feroit ſouvent de ces ſortes d'inciſions périroient bien-tôt, parce qu'on leur déroberoit la ſéve deſtinée à leur nourriture, & leur accroiſſement ; au lieu que celle qu'on tire des branches a ſuffiſamment fourni de nourriture à l'arbre en filtrant par ſes pores, & ne peut porter préjudice qu'aux fruits qu'il porteroit, ſi on lui avoit laiſſé toute ſa ſéve.

Les palmiers qui portent des fruits,

que l'on appelle dattes, font fouvent appellez Dattiers. Ils pouffent à leur fommet une, deux ou trois branches, qu'on appelle regime, qui fe chargent d'un bout à l'autre de petites fleurs blanchâtres, dont le piftille fe change en ces fruits excellens qui font une bonne partie de la nourriture de plufieurs grands peuples. Ces arbres aiment les terreins fecs, & même les plus fabloneux. Ils ne portent qu'une fois chaque année; chaque regime ou grappe contient deux cens cinquante ou trois cens dattes, qui font à peu près la charge d'un homme. Il eft rare qu'on laiffe ces fruits mûrir entierement fur l'arbre, on les cüeille quelques jours auparavant, & on les laiffe mûrir à la maifon; ils font infiniment meilleurs que quand ils font fecs. Leur couleur eft alors d'un jaune doré, leur chair eft tendre, & remplie d'un fuc délicieux. On prétend qu'ils font excellens pour la poitrine, & par confequent très-bons pour ceux qui craignent quelques maladies de cette partie-là.

Les dattes feches fe tranfportent par tout, & fe confervent fort long-tems, pourvû qu'on les préferve de l'humidité qui les fait moifir, & leur

donne un goût désagréable. Je ne crois pas qu'il y ait un fruit au monde qui ait le noyau aussi dur. Les Dames Portugaises les mettent avec des noyaux de pêche dans leurs brasiers quand la saison les oblige de se chauffer, ce qui est assez rare.

On peut encore donner le nom de palmier ou de palmiste à certains arbres qui viennent dans les bois, & qui sont absolument steriles ; mais sans être pour cela inutiles. Ils ressemblent beaucoup aux palmiers de la seconde espece, dont nous venons de parler ; leurs feüilles sortent du tronc comme une gerbe, & le corps de l'arbre qui est droit comme une fléche sert à beaucoup d'usages. Quand on a abattu cet arbre, on coupe sa tête à trois pieds ou environ sous les feüilles ; on ôte l'écorce, & on trouve ces feüilles naissantes roulées les unes sur les autres, blanches comme la neige, compactes & pressées, qui dans cet état sont employées dans la soupe, & lui donnent un aussi bon goût que les meilleurs cardons d'Espagne. On les mange avec une sauce blanche, on les fait frire, ou on les effile, & on les mange en salade ou à la poivrade comme les jeunes artichaux. L'arbre

abattu ne repousse plus ; mais ses racines ne meurent pas, & poussent des rejettons qui deviennent avec le tems des arbres qui en multiplient l'espece.

Les saisons qui partagent l'année dans cette Isle sont tout autres que celles que nous avons en Europe. C'est le passage du soleil perpendiculairement sur l'Isle qui les forme, & comme cela arrive deux fois l'année, sçavoir au mois de Mars, & à celui de Septembre, ce passage produit deux saisons, que l'on regarde comme deux hyvers, quoiqu'ils soient aussi chauds que nos Etez en Portugal. Quand le soleil est dans cette position, il attire puissamment des vapeurs de la mer, qui rendent l'air épais, & plein de nuages, & qui se resolvent en des pluyes très-abondantes, & presque continuelles, accompagnées de vents impetueux. On appelle ces saisons, les saisons des vents & des pluyes, & ces saisons renferment les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & une partie de celui d'Août. Le soleil se trouvant alors dans les Signes septentrionaux, pour lors les vents viennent de Oüest ou du Nord, ou du Nord-Oüest, qui balayant, pour ainsi dire

l'Isle ; au lieu que les vents opposez sont rompus par les terres de l'Afrique qui en sont voisines. Ces premiers sont froids & secs, & par consequent peu propres aux esclaves, qui étant nuds, & d'un temperamment sec, leur sont entierement contraires, parce qu'ils ne peuvent supporter le moindre froid : c'est dans ce tems-là qu'ils tombent malades, & que plusieurs en meurent, malgré la force de leur temperament ; au lieu que c'est alors que les Européens établis dans l'Isle se portent le mieux.

Mais les Negres ont leur revanche dans les mois de Decembre, Janvier, Février, & une partie du mois de Mars. On appelle ces mois, les mois de la chaleur, & on a raison, parce que les vents venant alors de la bande de l'Est, du Sud, & du Sud-Est, & étant rompus par les hautes terres de l'Afrique, ils laissent l'air qui environne l'Isle en repos, & presque sans mouvement, & le soleil ne trouvant alors rien qui s'oppose à son ardeur, il fait de cette Isle une fournaise ardente sans rien diminuer de l'humidité ordinaire qui fait que l'on est comme dans une étuve où la chaleur excite la sueur, & débilite tellement les hommes,

hommes, qu'ils ont peine à se soûtenir; ils perdent l'appetit, ils sont incapables de quelque sorte de travail, quelque leger qu'il puisse être, & même de la plus legere application. Pour lors ils se retirent dans des lieux souterrains, quand ils en ont dans leurs maisons, ou dans des grotes naturelles dans les pieds des montagnes, ou dans des ravines, où ils passent les jours entiers en attendant que la nuit amene un peu de fraîcheur qui leur donne moyen de reposer. Cette incommodité, toute intolérable qu'elle soit, n'est pas la plus grande; cette chaleur après avoir affoibli les corps, leur donne des fiévres aiguës, & des dissenteries qui sont souvent suivies de la mort; ou d'une convalescence si longue & si ennuyante, qu'on aimeroit presque autant être mort, que de demeurer si long-tems dans un état si désagréable. Le remede le plus ordinaire, le meilleur, & le plus specifique est la saignée que l'on réitere si souvent, qu'il est assez ordinaire de saigner cinq ou six fois dans le même jour, & à chaque fois on ne tire pas moins d'une pinte de sang, chose inconcevable, & qui paroîtra incroyable si elle n'étoit pas attestée par tout

ce qu'il y a de gens dans l'Isle. Pendant le tems de la maladie, on ne donne au malade pour toute nourriture qu'une soupe de pain cuit dans l'eau avec un peu de sel & d'huile d'olives. Si le malade tient bon pendant sept jours, on a quelque esperance de le tirer d'affaire, mais il est encore en danger; mais s'il arrive jusqu'au quatorziéme on compte plus surement sur le retour de sa santé, à moins qu'il n'arrive quelque nouvel accident : quand il n'en arrive point, on commence à le mieux nourrir, on lui donne du boüillon de poulet, & même un peu de cette chair legere, & à la fin on lui donne de la chair de porc rôtie, comme la plus succulente & la plus facile à digerer. On s'étonnera sans doute de ce que je dis de la chair de porc, qui dans toute l'Europe passe pour la plus indigeste; mais qui est réellement la plus legere, & la plus facile à digerer dans l'Afrique, l'Amerique, & l'Asie où ces animaux ne vivent que de racines & de fruits, & de serpens, quand ils en peuvent attraper, sans jamais toucher à aucune ordure. Ces nourritures sont excellentes, & communiquent à leur chair une très-bonne qualité.

Les remedes que l'on employe pour les Negres, quand le froid & les pluyes leur ont donné la fiévre, c'est de leur appliquer des vantouſes ſur le front, ſur les tempes, ſur les épaules, & d'en faire ſortir le ſang par le ſecours du raſoir. On leur fait encore de copieuſes ſaignées au bras, & on leur fait obſerver une diette très-incommode à ces ſortes de gens, qui ont toûjours un appetit dévorant, & très-peu de choſes pour le remplir. On ne leur donne dans cet état qu'un peu de farine de manioc ou de mil, avec de l'huile d'olive, & de l'eau à boire, & on les empêche de boire du vin de palme, & de l'eau-de-vie. Voilà une pratique bien ſimple, une medecine aiſée & de peu de dépenſe. Nos Apotiquaires mourroient de faim dans un tel pays, où ils n'auroient aſſurément point de débit de leurs drogues : les Negres ne laiſſent pas de guérir en très-peu de jours, & d'arriver malgré leurs travaux à une extrême vieilleſſe ſans en reſſentir comme nous les fâcheuſes incommoditées.

J'ai vû à S. Jague une des Iſles du Cap Verd, un Negre qui étoit de la prémiere bande qu'on y avoit amené d'Afrique. Il étoit homme fait quand

il y avoit été vendu comme esclave. Après avoir servi son maître plus de soixante ans, ce bon maître venant à mourir sans enfans donna la liberté à son esclave, & à toute sa famille qui étoit nombreuse, & ces nouveaux libres se mirent à travailler pour leur compte. Ils eurent tant de bonheur qu'ils devinrent fort riches pour le pays, sans oublier de faire bien des enfans. Ce bon homme, quand je le vis, passoit pour avoir cent quarante ans, il avoit les cheveux tout blancs, aussi-bien que la barbe, ce qui dans les Negres est la marque assurée d'une extrême vieillesse, ce qui ne l'empêchoit pas d'avoir encore les dents belles, d'être droit, d'avoir la démarche assurée, de la force pour travailler, & d'aimer le travail. Il voyoit alors les enfans de ses arriere-petits-fils, & pouvoit compter plus de cent soixante enfans dont il étoit la tige.

L'Isle de S. Thomé est une source inépuisable de crabes terrestres, qu'il ne faut pas confondre avec celles de mer, ni avec les écrevisses de rivieres. Ces crabes vivent dans les bois, & dans les cannes. Ce sont d'excellens gibiers, ou plûtôt une manne pour les esclaves. Ils vont les cher-

cher la nuit avec des torches de cannes qui ont passé au moulin, ou avec des flambeaux de certains bois résineux dont il y a une infinité dans l'Isle; & c'est pour eux un très-bon mets qui vaut mieux que le poisson salé qu'on leur donne quelquefois. On prétend que celles que l'on trouve dans les montagnes sont meilleures que celles qui sont dans les plaines, & sur les bords de la mer. Il ne faut pas disputer des goûts; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des crabes de plusieurs especes qui ne se mêlent point les unes avec les autres. Celles du bord de la mer, des marécages & autres lieux aquatiques sont blanchâtres, elles sont aussi les plus grandes: elles ont des mordants si grands qu'elles pourroient embrasser la jambe d'un homme; mais il est certain que leur chair est plus dure, plus coriace, & qu'elles sont sujettes à manger de mauvais fruits, qui les empoisonnent sans les faire mourir, & qu'elles empoisonnent ceux qui les mangent.

Celles des montagnes ne sont pas si grandes ni si grosses; leur écaille est rougeâtre avec une tache noire au milieu, leurs mordans qui sont iné-

gaux en grosseur, sont assez petits, & ne pincent pas moins fort. Leur chair est tendre, & délicate, leurs œufs sont excellens, & la graisse qu'on trouve dans leur ventre est un morceau très-délicat. Ces animaux quittent la montagne au commencement de la saison pluvieuse, & viennent se baigner à la mer, & dépoüiller leur vieille écaille ; c'est alors le tems qu'on en prend une quantité prodigieuse. C'est un très bon manger. Les Blancs les recherchent comme les Negres, & comme ils les accommodent avec plus de soin, ils en font de très-bons ragoûts ; cependant quelque bons qu'ils paroissent au goût, il est certain que cette viande est toûjours indigeste & pesante. On remarque même qu'elle est assoupissante, & qu'on se sent pesant & accablé de sommeil quand on en a mangé. Du reste c'est une bonne nourriture.

Après ces animaux terrestres, il faut dire quelque chose de ceux de l'air. On trouve des pigeons sauvages ou ramiers en toutes les saisons de l'année, tantôt plus, tantôt moins ; car quoiqu'on dise dans le pays, c'est un oyseau de passage ; mais il en reste toûjours assez dans l'Isle pour que

les chasseurs en trouvent toûjours assez. Ces oyseaux prennent le goût des graines dont ils se nourrissent. Si ces graines sont ameres leur chair contracte l'amertume, à moins que le chasseur n'ait l'attention de leur arracher le croupion avec tous les intestins ; c'est dans ces endroits que l'amertume est renfermée, & qu'elle se communique au reste de la chair quand l'oyseau est mort ; mais quand ces oyseaux se nourrissent de graines odoriferantes, ils contractent une odeur charmante, & sont si gras qu'ils se fendent en tombant à terre ; c'est un des meilleurs oyseaux que l'on puisse manger. Les chasseurs disent que quand ces oyseaux sont maigres, comme il arrive après qu'ils ont fait leurs petits, ils portent un coup aussi fort qu'il en faudroit pour un liévre, au lieu que quand ils sont gras la moindre dragée les fait tomber. Cela vient, selon eux, de ce que dans l'état de maigreur leurs plumes sont comme collées sur eux, & comme elles sont fortes & en assez grande quantité, le plomb glisse dessus, à moins qu'on ne les prenne par derriere ; mais quand ils sont gras le volume de leur chair étant considérablement augmenté,

leurs plumes ſont plus éloignées les unes des autres, & n'empêchent point le plomb de les percer. Ils volent alors avec peine, ils ſont pareſſeux, & quand un arbre eſt chargé de graines, il eſt ſans faute chargé d'oyſeaux, qui voyent ſans s'ébranler tomber leurs camarades, & attendent tranquillement le coup de la mort.

Il y a un grand nombre d'oyſeaux à qui on a donné le nom de perdrix. Celles-ci ont quelque rapport avec les nôtres; mais elles ne ſont pas ſi groſſes, elles volent bien mieux; elles perchent ſur les arbres; mais elles font leurs nids à terre. C'eſt une très-bonne viande ſelon les graines qu'elles mangent.

Il y a des tourdes ou grives, des étournaux, des merles, & certains moineaux preſque verds, qui ne ſont pourtant pas des perroquets, quoiqu'ils en ayent la couleur; mais non pas la groſſeur.

Il y a une infinité de très-petits oyſeaux à qui on a donné le nom de cardinaux, parce que toutes leurs plumes ſont rouges; mais on a pu avoir encore une autre raiſon, c'eſt qu'à chaque fois qu'ils müent ils changent de couleur; de rouges ils deviennent

jaunes ou violets, & même quelquefois tout blancs ; & comme les Cardinaux changent la couleur de leurs habits dans de certains tems, de même ces oyseaux changent aussi la leur. On en porte en Portugal où ils sont estimez ; mais leur transport est difficile ; car ils sont d'une délicatesse infinie, & ne peuvent en aucune façon souffrir le moindre froid.

Mais les oyseaux qui sont en plus grand nombre sont les perroquets. Il y en a de plusieurs especes. Quelques-uns sont tout verds, d'autres sont verds, avec la tête, les aîles, & la queuë rouges : ce sont à mon avis les plus beaux. Il y en a qui ont des plumes jaunes aux aîles, à la queuë, & sur la tête. D'autres sont de couleur de cendre avec quelques plumes rouges. Tous ces oyseaux mâles & femelles sont babillards outre mesure, & quand ils sont sur un arbre, si les feüilles qui sont de leur couleur, les dérobent à la vûë des chasseurs, leur babil les découvre : car on les chasse, parce que leur chair est très-bonne, & quoique noire, elle est pleine de substance & de suc. On en fait des soupes excellentes, ou des daubes quand ils sont vieux, & on les met sur le gril

ou à la broche quand ils ſont jeunes.

Le poiſſon fourmille autour de cette Iſle. Grands & petits il s'en trouve de toutes les eſpeces, depuis les plus petits juſqu'aux plus grands, c'eſt-à-dire, des baleines. On en voit de très-grandes, quoique ſelon l'opinion du vulgaire il n'y en ait de la taille giganteſque que dans le Nord.

Voilà à peu près ce que j'ai remarqué pendant un mois & demi que nous avons demeuré moüillez à cette ſle, ſans y faire preſque aucun commerce, parce que les navires qui étoient arrivez avant nous, avoient enlevé ou retenu tous les ſucres, deſorte que nous euſſions été obligez d'attendre la recolte prochaine, ce qui nous auroit obligé à un ſéjour de près de ſix mois, & nous auroit cauſé de grandes dépenſes, bien des maladies dans notre équipage & dans nos eſclaves, & peut-être une grande mortalité. De ſorte qu'après avoir conſulté le Correſpondant de nos Bourgeois à qui nous étions adreſſez, nous reſolûmes de porter nos Negres à la Baye de Tous les Saints capitale du Breſil, où nous étions aſſurez de les vendre plus avantageuſement, d'autant plus que les Negres de la côte de

Guinée ſont bien plus eſtimez que tous les autres de la côte Occidentale d'Afrique, comme ſont ceux d'Angolle, de Congo, & autres pays des environs, & que nous étions aſſurez de trouver des ſucres & autres marchandiſes qui nous auroient été d'un profit bien plus conſidérable que ce que nous euſſions chargé à S. Thomé.

Le vaiſſeau François ſe trouvant dans le même cas que nous, prit le même parti après que nous lui eûmes procuré un paſſeport, & des lettres de recommandation du Gouverneur de S. Thomé pour le Viceroi du Breſil, dans leſquelles il étoit fait mention du ſervice qu'il nous avoit rendu de ſi bonne grace, ſans quoi il n'auroit pû eſperer d'être reçu à trafiquer à la Baye.

Mais avant d'entreprendre ce voyage, nous reſolûmes d'aller faire de l'eau, du bois, & des vivres à la petite Iſle du Prince, parce que toutes ces choſes y ſont en plus grande abondance, meilleures, & à meilleur marché qu'à S. Thomé.

Nous mîmes à la voile de compagnie, & nous portâmes ſur cette Iſle qui eſt au Nord-Eſt de S. Thomé. Elle en eſt éloignée d'environ trente lieuës.

On prétend qu'elle est à un dégré quarante-trois minutes de Latitude septentrionale. Nous y arrivâmes en dix - huit heures, nous moüillâmes dans le port, & nous saluâmes la forteresse qui nous fit l'honneur de ne pas s'en appercevoir.

Le port a été formé par la nature; il est médiocre, mais de bonne tenuë, bien à couvert, & toutes sortes de bâtimens y peuvent entrer. Il est défendu à la gauche par un petit Fort posté sur une éminence, il est formé par quatre bastions de terre & de fascines, & assez bien palissadé, avec quelques pieces de canon, & une garnison qui n'est pas considérable, & composée de gens dont la peine de mort à laquelle ils ont été condamnez en Portugal, a été changée en cet exil ou plûtôt en cet esclavage.

On a donné le nom d'Isle du Prince à cette petite Isle, parce que le Roi en a donné les revenus au Prince heritier présomptif de la Couronne.

La ville n'est composée que d'environ deux cens maisons bâties de bois & de terre; la plûpart à deux étages comme à S. Thomé. Elle est environnée d'un parapet de terre & de fascines, avec des palissades, & quelques

pieces de canon. Il n'y avoit dans cette ville qu'environ ſoixante Blancs Portugais, & d'autres nations, avec ſix fois autant de Mulâtres & de Negres libres, avec un aſſez grand nombre d'eſclaves Negres.

On dit qu'il y a quelques villages dans l'Iſle, & dix ou douze Ingenios ou moulins à ſucre.

Le principal negoce de ces habitans n'eſt pas le ſucre, qui eſt encore moins eſtimé que celui de S. Thomé; mais ils élevent quantité de beſtiaux de toutes les eſpeces; ils cultivent le ris, le mil, le mahis, le manioc. On trouve toûjours chez eux une quantité prodigieuſe de ces denrées, & de toutes ſortes de légumes; des herbages en abondance, du vin de palme, des noix de coco, des patates, des ignames, des figues, des bananes ou plantains, des oranges, des citrons, & autres fruits, avec des poules, des pigeons, des oyes & des coqs d'Inde, le tout en ſi grande quantité, que quand il y viendroit vingt navires tout à la fois, ils trouveroient des vivres & des rafraîchiſſemens plus qu'ils n'en auroient beſoin, pour quelque voyage qu'ils vouluſſent entreprendre.

Ce commerce, quoique de peu de conſequence en apparence, ne laiſſe pas d'être très conſidérable en effet, & de produire aux habitans de cette Iſle, outre l'argent comptant, toutes ſortes de marchandiſes d'Europe, d'Aſie, & d'Amerique, & de ſuppléer par ce moyen au peu de ſucre qu'ils font.

On ceſſera de s'étonner que je dis qu'ils ont des marchandiſes de trois parties du monde, quand on ſçaura que tous les vaiſſeaux qui manquent de vivres, ou qui craignent d'en manquer ne manquent pas d'en venir faire en ce lieu, quand ils peuvent y aborder, parce qu'ils ſont aſſurez d'en trouver en abondance.

L'eau de cette Iſle eſt très bonne, & ſe fait aiſément.

Pour le bois, on en trouve toûjours de tout coupé, que les eſclaves apportent ſur le bord de la mer. Quoique cette dépenſe ſoit très-petite, il y a des Capitaines œconomes qui font faire leur bois par leurs gens, & pour cet effet, ils achetent des proprietaires une quantité d'arbres qu'ils font abattre, couper & porter par leurs gens. C'eſt à mon avis une œconomie mal entenduë.

Il est vrai que les maladies sont rares dans cette Isle. L'air y est très-bon, les eaux excellentes & de garde ; aussi y voit-on des vieillards sains & robustes, pendant que les habitans de S. Thomé paroissent plûtôt des déterrez que des hommes vivans.

Il y a au centre de l'Isle une montagne très-haute, à qui on a donné le nom de Pic, comme à Teneriffe, quoiqu'elle paroisse pointuë, elle ne se termine pourtant pas en pointe. Son sommet est plat & uni, avec un assez grand lac, toûjours rempli d'une très-bonne eau qui en sort par une infinité de rigolles qui forment de petits ruisseaux qui descendent dans la plaine, & qui portent de tous côtez la fécondité & l'abondance ; quoique la surface de l'eau du lac demeure toûjours au même état.

Cette Isle n'a que seize à dix-huit lieuës de circonference ; & elle a cet avantage que sa côte est saine & qu'on peut moüiller de tous côtez. Mais si c'est un avantage pour les vaisseaux qui y abordent, c'est un desavantage pour les habitans, qui peuvent être insultez par leurs ennemis, qui peuvent faire leur descente en tel lieu qu'ils jugent à propos, après avoir

bien fatigué les habitans par des marches & des contre-marches, en feignant de descendre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, la font dans celui qui leur convient davantage. Mais il n'y a pas d'apparence que l'on fasse un armement en Europe pour venir s'emparer d'un poste d'aussi peu de conséquence.

L'Eglise principale de la Ville est dédiée à notre compatriote S. Antoine, que l'on ne nomme S. Antoine de Padouë que parce qu'il y est mort. Nous ne tombons point dans ce défaut : nous l'appellons S. Antoine le Portugais ou de Portugal, pour le distinguer de S. Antoine Hermite. Cette Paroisse est desservie par des Prêtres Blancs, Mulâtres & Negres ; & outre cette Eglise, il y a une Eglise dédiée à S. François, avec un couvent de Cordeliers, qui aussi bien que les Prêtres de la Paroisse sont de trois couleurs : car nous n'y regardons pas de si près, & la couleur telle qu'elle puisse être n'empêche point d'être promûs aux Ordres Sacrez, quand ils en ont le mérite.

Nous ne demeurâmes dans le port que dix jours que nous employâmes à faire de l'eau, après que nous eû-

mes fait écouler celle qui nous restoit, & avoir bien lavé nos futailles. Nous fimes du bois: nous salâmes 25 cochons, & nous en embarquâmes douze en vie avec quatre bœufs ou vaches. Ces animaux sont plus petits qu'en Europe ; mais ramassez & charnus. Pour ce qui est des poulets & des volailles d'Inde, nous en prîmes autant que nous en pûmes mettre dans nos cages, avec des pois, des feves, du ris, du mil, du mahis, de la farine de manioc & de l'huile de Palme, autant & plus que nous jugeâmes en pouvoir consommer en trois mois pour notre équipage & pour quatre cent trente Negres, dont nous étions chargez.

A la fin nous mîmes à la voile avec le vaisseau François, & nous prîmes la route du Bresil.

Nous avions lieu de craindre les calmes qui sont ordinairement sous la ligne & aux environs. Nous eûmes le bonheur d'en trouver très-peu, & ce peu fut employé à la pêche des Requiens ou Chiens de mer, qui nous servirent bien à augmenter la portion de nos esclaves ; mais nous observâmes de ne leur en point donner qui n'eût été dans le sel pendant

vingt-quatre heures, & qui ne fussent bien cuits; autrement cette viande leur auroit pû causer des cours de ventre & des dissenteries, qui sont très dangereuses & même contagieuses.

Comme nos esclaves furent toûjours très-bien nourris, qu'ils avoient l'eau presqu'à discretion, & qu'on avoit soin de les faire laver tous les jours sur le pont où ils passoient toute la journée : que l'entre-pont où ils couchoient étoit lavé & parfumé tous les jours, & qu'on les laissoit sauter & danser tant qu'ils vouloient, nous n'en perdîmes que deux dans toute notre traversée par un malheur. Comme ils étoient attachez deux à deux par un pied avec un anneau double, un qui étoit assis sur le bord tomba à la renverse dans la mer, & entraîna son camarade; & par malheur pour eux & pour nous, le vent qui étoit frais ne nous donna pas le tems de mettre le canot à la mer pour les reprendre. Leurs camarades ne s'en attristerent point : ils disoient qu'ils seroient bien-tôt en leur pays, & souhaitoient fort d'être en leur place. Pour éviter les saillies de cette folle imagination, on ne leur permit plus

de s'asseoir sur le bord, ou d'aller à l'avant comme les Matelots pour satisfaire aux nécessitez de la nature. On y pourvut d'une autre maniere, & il ne nous arriva plus d'accident.

Nous nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere des Amazones le quinziéme jour après notre départ de l'Isle du Prince. Assurément nous n'avions pas lieu de nous plaindre de la mer ni des vents. Nous étions environ à cinq lieuës de la terre, & dans cette distance nous puisâmes de l'eau de la mer : elle étoit potable ; cependant nos Negres ne parurent pas s'en soucier, parce qu'ils en avoient, comme je l'ai dit, presqu'à discretion de celle de l'Isle du Prince. Il est vrai qu'elle n'est pas tout-à-fait salée ; mais elle a un point d'amertume à laquelle on ne prendroit pas garde si on étoit fort alteré ; mais que l'on remarque aisément quand on est accoûtumé à en boire de meilleure. Cela me fit connoître combien se sont trompez les Navigateurs, ou combien ils ont voulu tromper les autres quand ils ont avancé qu'à vingt cinq ou trente lieuës au large on reconnoissoit l'embouchure de ce fleuve par la douceur des eaux : car, quoiqu'ils puissent dire,

il est constant que le courant de ce fleuve, quelque rapide qu'on le suppose, ne peut pas empêcher que la saleure des eaux de la mer ne s'y mêle, & ne gâte la douceur de celles du fleuve. J'avouë que dans un besoin on pourroit s'en contenter, parce que le besoin fait trouver tout bon. Nous n'étions point dans ce cas. On donne trente lieuës de largeur à cette embouchure : c'est beaucoup ; car je doute qu'on l'ait mesuré bien exactement. Quoiqu'il en soit, nous la dépassâmes avec un vent de terre largue qui nous faisoit faire trois lieuës par heure.

Nous vîmes un vaisseau d'environ quarante canons. Il mit pavillon Anglois, & l'assura avec un coup de canon sous le vent. Nous mîmes nos pavillons, & les assurâmes de même. Comme nous nous apperçûmes qu'il tâchoit de nous gagner le vent, nous nous approchâmes l'un de l'autre, & nous bastingâmes. Nous détapâmes nos canons, & les boute-feu à la main nous l'acostâmes à la portée de la voix. Il nous cria d'envoyer à bord nos passeports, & nous lui répondîmes par cinq coups de canon chacun. Il nous lâcha sa bordée, & nous lui envoyâmes chacun la nôtre, & nous conti-

nuâmes à le chauffer si vivement pendant près de deux horloges, qu'à la fin il nous cria que nous étions en paix. Nous lui dîmes que cela nous étoit indifférent ; & que s'il avoit quelque chose à nous demander, qu'il vînt à bord. Il mit son canot dehors, & alla au vaisseau François : il vint ensuite au nôtre. Il nous dit qu'il nous avoit pris pour des Forbans : nous en crûmes ce que nous voulûmes, & nous nous régalâmes réciproquement, parce que le calme nous prit, & dura près de deux fois vingt-quatre heures. Le vaisseau François eut quatre blessez : nous n'en eûmes aucun ; mais l'Anglois que nous avions chauffé en amis, avoit eu deux hommes tuez & douze blessez, entre lesquels étoit le Capitaine, qui avoit eu le bras emporté, ce qui avoit fait finir le combat plûtôt qu'il n'auroit fait. Ils nous dirent qu'ils venoient du Cap de bonne Esperance ; & qu'ayant sçu qu'il y avoit deux Forbans dans ces mers, il avoit crû que nous étions ceux dont il avoit entendu parler. Nous eûmes raison de croire qu'ils l'étoient eux-mêmes, & il nous auroit été aisé de les prendre ; mais nous avions de meilleures affaires : ainsi nous nous

séparâmes, & chacun fit sa route. Nous apprîmes depuis étant à la Baye que c'étoit réellement un Forban qui avoit fait quelques prises ; & après avoir pillé les Bâtimens, il avoit jetté les gens à la mer, & brûlé les Bâtimens.

Deux jours après nous vîmes deux Bâtimens : nous nous en approchâmes à la portée de la voix : ils avoient arboré pavillon Portugais, & nous les nôtres. Nous nous saluâmes, & nous leur dîmes notre avanture, afin qu'ils prissent garde à eux.

Depuis cette rencontre les vents nous contrarierent de sorte que nous ne pûmes arriver devant la Baye que le trente-cinquiéme jour depuis notre dé art de l'Isle du Prince. Cette traversée ne fut pas longue. Il est assez ordinaire d'y employer deux mois, & souvent davantage ; & quand cela arrive, il faut compter de perdre beaucoup d'esclaves.

Quand nous fûmes par le travers de l'entrée, nous mîmes notre canot à la mer, & je fûs au fort Sainte Marie porter nos passeports, & demander des Pilotes pour nous entrer dans la Baye ; car l'entrée est difficile & pas un de nous n'y avoit entré.

Le Commandant nous dit que nous étions les bien-venus, & que le vaisseau François seroit bien reçu, & feroit son commerce avec avantage, aussi-bien que nous.

J'offris de demeurer en ôtage pour les Pilotes. Le Commandant ne le voulut pas permettre : il nous en donna quatre, avec une grosse chaloupe pour prendre nos ancres, & nous faire moüiller comme il falloit, & pendant que nous allions à nos bords, le Commandant envoya un exprès à S. Salvador donner avis de notre arrivée & de notre chargement au Gouverneur général, à qui on donne la qualité de Viceroi.

Nos bâtimens nous voyant revenir, mirent le bord à terre : ils en étoient environ à trois lieuës. Nous prîmes chacun deux Pilotes, que nous mîmes en possession de nos bâtimens, & sous leur conduite nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée de la baye. Elle est Nord & Sud par les douze degrez & demi de latitude méridionalle, & par les trois cent quarante-six degrez vingt-cinq minutes de longitude; supposé qu'on s'en soit bien assuré par les moyens dont on s'est servi pour le connoître, ce qui n'est

pas une petite difficulté ; mais qu'il ne convient pas d'examiner ici. Ce que l'experience m'a appris est d'être sur mes gardes aux atterages, & de me fier aussi peu aux nouvelles Cartes que l'on prétend être faites sur des observations astronomiques, qu'aux anciennes qui ont été faites seulement sur l'estime.

La Baye de tous les Saints est un grand enfoncement dans la terre ferme du Bresil dans l'Amerique meridionalle, qui est couvert par l'Isle Taporica.

Entre cette Isle & la pointe de la terre ferme, qui est à l'Est, & qu'on appelle la pointe de S. Antoine, il peut y avoir à la vûë deux lieuës & demie de distance : c'est ce qui fait l'entrée de la baye & du port ; mais cette entrée est resserrée par deux bancs de roches, sur lesquels il y a depuis trois jusqu'à cinq brasses d'eau, ce qui n'empêche pas la mer d'y briser beaucoup, & de causer un tangage qui mettroit les bâtimens qui s'y risqueroient en danger de se perdre.

Celui de l'Est, qui tient à la terre ferme, & que l'on appelle le banc de S. Antoine, parce qu'il est attaché au Cap qui porte ce nom, peut avoir

une lieuë de longueur Nord & Sud, & près d'une demie lieuë de largeur Est & Oüest de la même pointe.

Celui qui tient à l'Isle Taporica est plus long & plus large. Ils sont semez l'un & l'autre de beaucoup de brisans, de sorte qu'il est très-dangereux de s'engager dessus, même pour les petits bâtimens.

L'espace qu'ils laissent entre eux est d'environ une demie lieuë, net & sain, où l'on trouve jusqu'à vingt-huit brasses d'eau.

Il y a une batterie fermée comme une espece de pâté ou de fer à cheval pour défendre la passe du côté de l'Isle Taporica.

Le côté de la terre ferme est défendu par le Fort Sainte Marie. On paroit d'en faire un troisiéme sur la même pointe.

Il faut être Nord & Sud du milieu de la poisse pour entrer surement, & ce fut la route que nos Pilotes nous firent prendre, & nous menerent moüiller presque par le milieu de la ville basse.

Nous trouvâmes dix-huit vaisseaux moüillez; entre lesquels il y avoit un vaisseau de guerre de soixante canons qui portoit le pavillon quarré au grand

mât : nous le saluâmes chacun de sept coups, & il nous en rendit à chacun trois, dont nous le remerciâmes d'un. Nos Capitaines allerent saluer l'Amiral, qui les reçût fort honnêtement, & sans perdre sa gravité.

Nous étions moüillez par huit & neuf brasses fond de sable net & de bonne tenuë.

J'accompagnai notre Capitaine quand il alla rendre ses respects au Viceroi. Le Capitaine François accompagné de deux Officiers y vint quelque tems après nous, & fut fort bien reçu. Il presenta au Viceroi deux jeunes esclaves. Il fut reçu avec plus de distinction comme étranger, & le Viceroi lui permit de vendre ses esclaves, & de charger telles marchandises qu'il voudroit selon les ordres du Roi, & les coûtumes du pays, il lui fit presenter le chocolat, & à nous par concomitance ; car il ne nous auroit pas fait cet honneur, si nous eussions été seuls. Il remercia en termes fort polis le Capitaine François du secours qu'il nous avoit donné, & lui dit qu'il en instruiroit la Cour, afin qu'on y eut égard dans l'occasion.

Nous louâmes des magasins dans la basse ville, & après avoir fait raser

nos Negres & les avoir fait frotter d'huile de palme, nous étions prêts de les descendre à terre, lorsqu'un Officier de l'Inquisition nous vint demander s'ils étoient baptisez, nous lui dîmes que non, sur quoi il nous fit défendre de les mettre à terre avant qu'ils eussent reçu ce Sacrement, & sur ce que nous lui representâmes qu'ils n'étoient pas instruits, il nous dit qu'il falloit laisser ce soin à ceux qui les acheteroient. Comme nous n'avions pas de Chapelain dans notre navire, ce fut celui du vaisseau François qui fit cette fonction en présence d'un Prêtre du saint Office. Ce baptême se fit sans ceremonie. On se contenta de demander aux esclaves s'ils ne vouloient pas être baptisez comme les Blancs, afin de joüir comme eux des délices du ciel. Ils répondirent oüi, & sur cela on les fit mettre à genoux, & on les baptisa par aspersion, remettant les autres cérémonies, & les onctions à un autre tems.

Après cela on les fit descendre à terre; de l'aveu de tout le monde, on n'avoit jamais vû de plus beaux esclaves, la plûpart ne passoient pas vingt-cinq ans, & les plus jeunes dix-sept. Ils étoient en parfaite santé, gras & bien

dispos. Il étoit venu quantité de gens les voir à bord, & ils en avoient paru fort contens. Il se fit une Compagnie dont je crois que le Viceroi étoit, qui nous les acheta tous, avec promesse de nous les payer comptant en sucre, en tabac, bois de teinture & cotton autant que nous en pourrions charger, & le surplus en argent comptant du coin d'Espagne, ou en or, ou lettres de change sur Lisbonne, Cadix ou Seville à notre choix.

Nous profitâmes en gens d'esprit de nos avantages. Nous vendîmes nos esclaves & le reste de nos marchandises très-cher, & nous nous pressâmes de donner un suif à nos bâtimens, parce que nos Marchands nous pressoient de recevoir nos payemens. Nous fîmes nettoyer nos bâtimens, rebattre nos futailles, accommoder nos voiles, faire du biscuit des farines que nous avions dans des quarts, & embarquer les bois de teintures, qui étant fort pésans nous servirent en partie de lest & de quoi faire nos arrimages, & nous chargeâmes nos sucres, & ensuite nos tabacs qui étoient en rouleaux de deux cens livres piece, entourez d'un cuir de bœuf verd. Nous gardâmes nos cottons pour mettre dans no-

tre entrepont, & pour nous faire des garde-corps en cas de besoin.

Nous nous défîmes avantageusement de nos plumes d'autruches. Nous les offrîmes d'abord aux Jesuites qui s'excuserent de les acheter sur ce qu'elles étoient trop cheres pour eux. Ils offrirent pourtant, & bien poliment de les recevoir si nous voulions en faire présent à l'Eglise. Nous leur dîmes que si nous en voulions faire présent à une Eglise, ce seroit à celle de notre Compatriote S. Antoine. Le lendemain il revint un honnête homme que nous reconnûmes depuis pour le Sacristain de ces Reverends Peres qui vint voir nos plumes, les acheta, & les paya en bon argent d'Espagne.

Ces Peres portent le nom d'Apôtres au Brésil & en bien d'autres lieux des Domaines de Portugal, & on a raison; car ils ont rendu & rendent encore tous les jours de grands services à la Religion; mais ils ne sont pas si pauvres que ceux dont ils portent le nom, ils sont très-riches; ce qu'il ne faut pas entendre des particuliers, car assurément ce sont bien les plus pauvres de tous les Religieux de l'Eglise; mais du Corps & des Couvens, dont les grands biens font envie à tous les

autres Religieux. Je ne ſçai ſi je ne me trompe point en me ſervant du mot de Couvent ; car quoiqu'ils ſoient Religieux, & à ce qu'on dit aggrégez aux Ordres Mendians, ils ne veulent pas que leurs demeures ſoient qualifiées du nom de Couvent, & ils ont raiſon, cela ſentiroit trop la béſace.

Leur Egliſe & leur Maiſon font voir qu'ils ont de grandes richeſſes, ou que les dévots qui ont fait faire ces ſuperbes édifices avoient bien de l'argent de reſte ; car on ne voit de tous côtés que des marbres choiſis, des dorures, des bronzes, des tableaux des meilleurs Maîtres, des lambris, & des armoires ornées de ſculptures, où l'on a employé les bois les plus précieux, & les meilleurs ouvriers pour les mettre en œuvre. Mais les chambres des Apôtres ne répondent point du tout à la magnificence des autres lieux. J'ai eu occaſion d'en voir quelques-unes, & j'ai été également ſurpris & édifié de les voir ſi ſimples & ſi pauvres. Celle du Prophete Eliſée ne l'étoit pas davantage. Je n'ai pas vû leur cuiſine, on dit que c'eſt un lieu inacceſſible ; mais tout le monde ſçait qu'elle n'eſt pas fort

échauffée, & que les Apôtres ſont les plus mal nourris de tous les Religieux, ſans en excepter même les Carmes.

On trouve des Religieux de toutes les eſpeces dans la ville. Leurs Egliſes & leurs Couvens ſont grands, magnifiques & très-riches.

Les Benedictins comme par tout ailleurs ſont puiſſamment riches, leur régularité eſt très-édifiante. On dit qu'ils ont été les premiers qui ſont venus planter l'Etendart de la Croix dans ces vaſtes pays, ils y ont d'abord travaillé avec un très-grand zele & de grandes fatigues, qu'ils continueroient peut-être encore aujourd'hui, ſi des eſſains d'autres Religieux n'étoient venus à leur ſecours. Alors ils ont cru pouvoir ſe repoſer, & c'eſt ce qu'ils font, & pendant que les autres ſont dans la mêlée, ils levent leurs mains au Seigneur pour leur obtenir la victoire.

Les Dominiquains & les Franciſcains ſont ceux qui ont ſuivi de plus près les premiers conquerans du pays, que le haſard découvrit à Alvarez Cabral, & qui en prit poſſeſſion au nom du Roi de Portugal en 1501. On le nomma d'abord la Province de Sainte Croix, & enſuite le Bréſil, à cauſe

d'un bois rouge, fort dur & fort pésant que l'on y trouve en quantité, & dont on se sert pour la teinture. C'est une contestation entre les Sçavans, si c'est le bois qui a donné le nom au pays, ou le pays qui a donné le sien au bois. Jusqu'à present la question est demeurée indécise, & je n'ai pas envie de travailler à l'éclaircir, j'ai de meilleures choses à dire.

Les Dominiquains ont dans leur Couvent le Tribunal redoutable & les prisons de l'Inquisition. Ils en sont les principaux Officiers. Il n'en faut pas davantage pour les faire craindre & respecter. Ils sont riches, & comment ne le seroient-ils pas ? tous les biens des condamnez sont en leur disposition, & l'on dit dans le pays que c'est une conviction du crime dont on est accusé, que d'être riche. Je crois cependant que ces bons Peres ne font que suivre les regles de leur Tribunal, tant pis pour les malheureux, si elles ne leur sont pas plus favorables. Au reste cette justice severe est necessaire dans le pays, & sans elle la Religion seroit en grand danger de se perdre ; c'est la rigueur seule que ce Tribunal exerce pour la conserver, à qui on en est redevable de sa conservation. On

ne peut être reçu dans cet Ordre ſans faire des preuves comme dans celui de Malte, non pas de nobleſſe ; mais d'être d'une race d'anciens Chrétiens, & non pas de ceux qu'on appelle Chriſtians nuevos, c'eſt-à-dire, chez leſquels il y a eu quelque mêlange de Judaïſme ou de race de Maures.

Les Franciſquains ſont bien plus riches que la Regle de leur Patriarche ne ſemble leur permettre. Ils ſont en très-grand nombre, & vivent avec toutes les commodités qu'ils peuvent ſouhaiter pour aller au Ciel aiſément.

A leur place les Capucins, autre branche de ſaint François, obſervent à la lettre la Regle de ce grand Patriarche. Ils ont un Couvent fort reſſerré, fort pauvre, ils y vivent pauvrement d'aumônes journalieres, ſans rien reſerver pour le lendemain. Ils travaillent infatigablement à faire des Miſſions dans les campagnes, & ſoulagent infiniment tout le Clergé Seculier & Regulier du pays, auquel ils ſervent d'exemple, auſſi-bien qu'à tous les peuples.

On me voudra bien permettre de ne rien dire des autres Religieux. Leur catalogue ſeroit auſſi long qu'il eſt inutile ici.

Après ce que je viens de dire du Clergé Regulier, on peut croire que le Seculier est bien riche. Il l'est en effet, & comme il n'a pas besoin de travailler de ses mains comme les anciens Apôtres pour vivre, tous se tiennent en repos, & vivent joyeusement des péchez du peuple.

La Sée ou Seo est une fort belle & fort grande Eglise; c'est ainsi qu'on appelle les Eglises Episcopales en Portugal & en Espagne, comme on les appelle Dome en Italie, & Cathédrales en France. La Sée ou Seo veut dire le siege de l'Evêque *sedes Episcopalis*. La Sée est presque au bout Septentrional de la ville dans l'endroit le plus élevé; elle est dédiée à saint Sauveur, ce qui a donné le nom à la ville. L'Evêque & son Chapitre sont très-riches.

La ville est grande & bien percée; mais les ruës sont très-incommodes, parce qu'étant située sur une hauteur d'assez peu de largeur, & coupée en beaucoup d'endroits comme des ravines droites & profondes qui font des pentes roides, & presque comme des précipices. Cela est cause qu'on ne s'y peut servir de carosses ni de litieres; mais seulement de chevaux & de hamacs, qui sont portez sur les épaules des esclaves.

Cette voiture est des plus commode. Tout le monde sçait que c'est une piece de toile de cotton ou de soye, travaillé quelquesois à plein, & quelquefois à jour comme un raiseau, avec un grand nombre de longs cordons à chaque bout qui s'unissent & s'attachent à un gros lévier de douze pieds de longueur, auquel est attaché une imperiale legere avec des rideaux de taffetas que l'on tire du côté que vient le soleil, de sorte que le maître couché dans son hamac à couvert du soleil, & porté par deux forts esclaves avec d'autres pour se relayer de tems en tems quand le voyage est un peu long, fait toutes ses affaires & ses voyages plus commodément qu'il ne les feroit sur un cheval. Les deux porteurs sont nuds à l'exception d'un grand morceau de toille qui est attaché sur leurs reins & leur tombe jusqu'aux genoux. Ils ont à la main une fourchette, sur laquelle ils posent les bouts des bâtons quand le maître veut s'arrêter ou descendre : outre les porteurs le hamac est suivi d'un esclave ou de plusieurs, qui portent le parasol & l'épée de leur maître, afin qu'en cas de besoin il soit armé.

On trouve de ces porteurs & de ces

hamacs à loüer. Car il y a de ces esclaves qui travaillent pour eux, en payant à leur maître une certaine somme par semaine. C'est à quoi il ne faut pas qu'ils manquent ; car nos Compatriotes ne sont pas fort traitables sur ce point, & châtient leurs esclaves avec une rigueur qui porte souvent ces misérables au desespoir.

Les maisons des particuliers sont toutes à deux étages, il y en a peu qui en ayent trois. Elles sont commodes, & meublées assez magnifiquement pour le pays, c'est à-dire, qu'il y a des tableaux, des fauteüils de cuir doré, des cabinets de la Chine, & autres meubles, c'est ce que j'ai pû appercevoir dans les premieres pieces où l'on peut pénetrer ; car les appartemens interieurs, & sur-tout ceux des femmes sont aussi impénétrables que le Serail du Grand Seigneur. Mais avant de parler des femmes, il faut finir la description de la ville.

Elle n'avoit aucune enceinte de murailles lorsque les Hollandois la surprirent en 1623. Ils y firent d'abord une espece de rempart de terre & de fascines avec quelques batteries ; mais la bravoure de mes Compatriotes ne leur donna pas le loisir d'achever de s'y for-

tifier davantage. Ils les attaquerent si vivement dès que leurs vaisseaux chargez de butin se furent retirez qu'ils l'emporterent, & ils ont commencé à s'y fortifier d'une maniere à ne plus craindre les insultes de leurs ennemis. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas environné d'une enceinte, en profitant comme ils auroient dû faire de l'avantage de sa situation, qui est telle qu'on en auroit pû faire une très-bonne place; mais en faisant de petites forteresses séparées les unes des autres, se persuadant mal-à-propos que les ennemis s'arrêteroient à prendre toutes ces forteresses qui sont au nombre de sept, les unes après les autres, ce qui leur consommeroit beaucoup de tems & de troupes avant d'être maîtres du corps de la place.

En cela ils se sont trompez lourdement; car il suffit de s'emparer d'une ou de deux de ces forteresses pour être maîtres de la ville. Après quoi on peut à loisir se rendre maîtres des autres.

D'ailleurs ces petites forteresses demandent bien des gens pour les garder, & laissent par consequent la ville dépourvûë, parce que le Roi n'entretient que six cens hommes de trou-

pes reglées, qui étant partagés en tant d'endroits ne peuvent jamais faire une résistance vigoureuse ; car de compter sur les habitans, c'est se tromper à plaisir. Ils aiment trop la vie & le plaisir pour s'exposer à la perdre ou à la peine de se priver de leurs commodités. De compter sur les Naturels du pays, c'est à-dire, sur les Indiens, c'est encore pis, ces gens sont las de l'esclavage où l'on les tient, & ne demandent autre chose que de changer de maîtres, toûjours dans l'esperance d'être mieux. Les Negres sont sur le même pied, heureux encore s'ils ne prenoient pas les armes contre leurs maîtres, de sorte qu'on ne peut compter que sur ces six cens soldats bons ou mauvais.

Le côté de la ville qui regarde l Est est borné au pied de la hauteur par un grand lac ou marais profond, qui est formé par quantité de ruisseaux qui tombent des montagnes voisines, & qui forment une petite riviere à la pointe de Monserat au Nord où les vaisseaux vont faire leur eau. Cette eau est très-bonne.

La pente de la montagne où est la ville est si roide du côté du port, qu'on ne peut monter les marchandises qu'à l'aide de certains traînaux

d'aſſemblage, enchaſſez dans une couliſſe fortement attachée ſur la pente du rocher, au haut de laquelle il y a deux rouës jointes par le même aiſſieu, auquel eſt attaché un cable qui a toute la longueur de la couliſſe. Il eſt attaché au traîneau ſur lequel les marchandiſes ſont attachées. Ces rouës faites à tambours ſont aſſez larges pour y mettre des eſclaves qui en marchant dedans font tourner l'aiſſieu, & le cable ſe ployant ſur le treüil tire après lui le traîneau & les marchandiſes dont il eſt chargé. On voit aſſez que ce travail eſt très-rude, & plus convenable à des chevaux ou à des mulets, qu'à des hommes; mais nos Compatriotes ne ſont pas gens à ménager leurs eſclaves, & comme ils en ont tant qu'ils veulent, ils ſe ſoucient peu de leur conſervation, les ſurchargent de travaux, & les maltraitent outre meſure.

Il y a quatre de ces machines, dont l'une appartient aux Jeſuites, & les autres à d'autres particuliers qui en tirent un très-gros profit. Les Ingenieurs du pays qui ont méſuré la hauteur de la ville au-deſſus du niveau de la mer, diſent qu'il y a quatre-vingt-dix toiſes. Pour moi qui ai pris la pei-

ne d'y monter à côté d'une de ces machines dont je viens de parler, j'ai jugé qu'il y avoit environ cent cinquante toises.

On ne voit pour l'ordinaire les femmes qu'à l'Eglise, encore faut-il y aller de bon matin, & seulement les Dimanches & les grandes Fêtes ; elles sont enfermées chez elles tout le reste du temps, & gardées d'autant plus exactement & severement qu'elles sont belles, & on a raison ; car elles ont toutes un penchant furieux à la galanterie, & même au libertinage, & c'est ce qui justifie en partie la mauvaise humeur des maris, qui ne sont point du tout susceptibles de pitié ou de raison sur cet article, & qui se croyant deshonorez se font un point d'honneur de laver & d'effacer leur honte dans le sang de celles qui en ont été cause;ils les égorgent cruellement pour des soupçons souvent très-legers, & très-mal fondez.

La Justice même semble autoriser ces procédures violentes, parce que ceux qui l'administrent ont les mêmes passions.

D'ailleurs c'est un moyen court & facile de changer de femme, quand on est las de celle que l'on a, & qui

ſçait ſi cette derniere raiſon n'eſt pas ſouvent la meilleure, & celle qui décide du ſort de ces malheureuſes victimes.

Quand elles vont à l'Egliſe, elles ſont couvertes ou plûtôt enveloppées depuis la tête juſqu'aux pieds d'une grande mante d'étoffe de laine fort fine ; elles s'en couvrent entierement le viſage, à la réſerve d'un œil dont elles ont beſoin pour ſe conduire, & pour autres choſes que l'on ſçait aſſez ſans que je m'explique davantage : cet œil découvert vaut bien une douzaine de langues. J'ai dit que cette mante eſt de laine, & non pas de ſoye comme en Europe ; c'eſt une pragmatiqu du Roi pour faire conſommer les étoffes de laine de ſon Etat. Sous cette mante eſt une juppe de même étoffe & de même couleur très-large, & ſi longue qu'elle doit cacher entierement les pieds. Il n'eſt jamais permis de la lever, quand même on devroit ſe charger d'un pied d'ordures, parce que c'eſt une indécence affreuſe à une femme de laiſſer voir ſes pieds. Les Prêtres & les Moines ſont dans le même uſage, & pour les mêmes raiſons. Il me ſemble que les uns & les autres feroient mieux de garder cette délica-

teſſe à ne pas donner dans une paſſion, qui pour être très-vive dans les deux ſexes n'en eſt pas moins criminelle.

Il faut conjecturer que cette mante & cette juppe couvrent de riches habits ; car on ſçait que le ſexe eſt le même par toute la terre, & qu'il aime la parure & les ajuſtemens. En effet ceux qui ont eu l'occaſion de voir des femmes chez elles, [choſe rare & très-difficile ,] diſent qu'elles ſont très-bien miſes , & très-richement. Leurs habits ne ſont pas tout-à-fait à la Portugaiſe , ni à l'Eſpagnole , ni à la Françoiſe ; mais un bizare compoſé de ces trois modes , avec beaucoup de pierreries , des dentelles & des franges d'or & de ſoye , des rubans , & autres ajuſtemens , & du rouge en quantité. Elles ſont pour l'ordinaire d'une taille au-deſſous de la médiocre , & très-bien priſe. Elles ont le teint aſſez beau , quoiqu'il ſoit difficile d'en juger. Elles ont les cheveux noirs, auſſi-bien que les yeux , qui ſont grands & pleins de feu , la bouche petite , les dents admirables , de l'eſprit plus qu'on ne peut ſe l'imaginer , accompagné d'une vivacité , & d'un enjoüement infini, qu'elles pouſſent quelquefois juſqu'à l'extravagance.

Voilà à peu près le portrait des femmes de la Baye de Tous les Saints, & tout ce que je puis dire de cette ville, & des pays des environs que je n'ai pas eu le tems de voir, puiſqu'outre les devoirs de ma charge qui m'occupoient les jours preſque entiers pour faire charger notre vaiſſeau, & faire de l'eau, le bois & les rafraîchiſſemens qui nous étoient neceſſaires pour notre retour en Europe.

Enfin le trente-cinquiéme jour de notre arrivée à la Baye, nous nous trouvâmes prêts à mettre à la voile, après avoir donné caution que nous irions porter nos ſucres & autres marchandiſes à Liſbonne, ſauf au vaiſſeau François à obtenir les permiſſions neceſſaires pour porter ſes effets autre part.

Nous avions fait une chaſſe partie avec ce vaiſſeau, pour ne nous point quitter que nous ne fuſſions dans la riviere de Liſbonne, nous défendre réciproquement, & ſi l'occaſion s'en préſente, attaquer d'un commun conſentement les bâtimens ennemis.

Nous mîmes donc à la voile le 15. Décembre de la même année. Les Pilotes Côtiers nous conduiſirent juſqu'à une lieuë au-delà des bancs de

l'entrée de la Baye. Nous avions ſalué un vaiſſeau de guerre qui portoit le pavillon d'Amiral de ſept coups, il nous en avoit rendu trois. Nous ſaluâmes en paſſant le Fort S. Antoine, qui ne nous répondit rien.

Nous portâmes à route avec un vent frais de Sud-Oüeſt. Nous nous trouvâmes le 25. ſous la Ligne par le travers de la riviere des Amazones. Nous vîmes un vaiſſeau ſous le vent, qui ſembloit vouloir nous reconnoître; mais nous ſuivîmes notre route en gardant toûjours l'avantage du vent. Nous le connûmes ennemi, c'eſt-à-dire, Hollandois. Le jour ſuivant ſur le ſoir, nous vîmes deux petits bâtimens. Nous fîmes un bord ſur eux. Nous les reconnûmes Portugais. Ils venoient de la Côte de Guinée, & étoient chargez de Negres. Nous leur donnâmes avis du vaiſſeau que nous avions vû: ils nous dirent qu'ils en avoient vû depuis trois jours un qui leur avoit donné chaſſe, & qu'ils avoient évité en faiſant fauſſe route: nous nous ſouhaitâmes bon voyage, & chacun fit ſa route.

Nous ne vîmes plus rien juſque ſous le Tropique que nous apperçûmes deux bâtimens, un deſquels étoit dé-

mâté de ſon grand mât, nous ne nous en approchâmes pas aſſez pour les reconnoître. Mais le calme nous ayant pris pendant qu'ils avoient encore un peu de vent, nous nous trouvâmes à deux lieuës ou environ les uns des autres. Le Capitaine François vint à notre bord, & propoſa de les aller reconnoître dès que le vent reviendroit, ne doutant pas, vû l'état où l'un d'eux ſe trouvoit, de nous en rendre maîtres s'ils étoient ennemis : on en convint de part & d'autre; car nos gens étoient en goût de ſe battre, & de prendre. En effet le vent étant revenu, nous portâmes ſur eux, & les joignîmes bientôt. Nous mîmes pavillon François, & eux Portugais. Ils s'étoient battus contre un Hollandois qui les avoit maltraitez, & les auroit enlevez, s'ils n'avoient eu le bonheur de couper ſon beaupré, qui avoit entraîné ſes deux grands mâts. Cet accident les convioit à l'aborder; mais ils étoient foibles & trop chargez d'eſclaves : ils venoient auſſi de la Côte de Guinée. Nous leur donnâmes un hunier dont ils ſe ſervirent, & nous nous ſéparâmes.

Nous nous trouvâmes le trente Janvier à quatre lieuës de Madere. Nous

résolûmes d'y moüiller, plûtôt pour y apprendre des nouvelles d'Europe, que pour aucun besoin que nous eussions, excepté d'eau qui auroit peut-être pû manquer si le reste de notre voyage eût été traversé par quelque long calme.

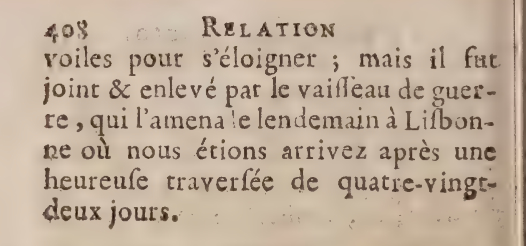
Nous y moüillâmes, nous fîmes de l'eau, & du bois, des volailles & quelques rafraîchissemens, & nous remîmes à la voile le quatre Février, avec cinq Passagers qui vouloient aller à Lisbonne.

Nous eûmes d'abord un vent assez favorable, après quoi nous eûmes un calme de quatre jours entiers, & des courants si opposez, que nous nous trouvâmes efflotez l'un de l'autre de près de quatre lieuës. Nous nous servîmes de quelques risées pour nous rejoindre. Nous eûmes ensuite un gros vent qui se changea en une tempête effroyable qui dura deux jours, & qui fit beaucoup souffrir nos équipages, & nos bâtimens. Nous perdîmes tous deux nos peroquets de fougue, & nous pensâmes démâter. Le vent cessa à la fin; mais la mer étoit si courroucée que nos bâtimens sautoient comme des coques d'œuf.

A la fin la mer & le vent se mirent

à la raiſon, & nous rajuſtâmes nos dommages, & portâmes à route.

Le ſixiéme Mars nous découvrîmes la terre, & en même-tems un vaiſſeau aſſez gros qui portoit ſur nous. Nous ne doutâmes point que ce ne fut un Barbareſque. Nous nous approchâmes, & nous diſpoſâmes à nous bien battre. Nous fûmes à la portée du canon en moins de deux horloges. Il mit pavillon d'Alger, & nous tira cinq coups de canon. Il paroiſſoit avoir quarante canons, & être fort chargé de monde. Nous mîmes pavillon François ſans tirer. Il nous lâcha ſa bordée. Nous lui répondîmes vivement, & nous manœuvrâmes ſi bien qu'il ne pût nous gagner le vent, qui nous portant à route étoit un double avantage pour nous, parce que nous avancions toûjours vers l'embouchure du Tage, & que nous ne pouvions être abordez malgré nous. Il y avoit ſix horloges que nous nous battions, lorſque nous vîmes ſortir de la riviere un gros bâtiment avec flâme & pavillon Portugais. Il porta ſur l'Algerien, & en paſſant auprès de nous il s'informa qui nous étions, & nous dit d'entrer dans la riviere, & ſe mit à donner chaſſe à l'Algerien, qui fit ſervir toutes ſes



voiles pour s'éloigner ; mais il fut joint & enlevé par le vaisseau de guerre, qui l'amena le lendemain à Lisbonne où nous étions arrivez après une heureuse traversée de quatre-vingt-deux jours.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce V. Volume.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Z

Privilege du Roy.

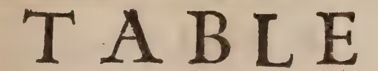
LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien aimé le P. JEAN BAPTISTE LABAT *de l'Ordre des Freres Prêcheurs*, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Relations Historiques de l'Ethiopie Occidintale du P.* JEAN ANTOINE CAVAZZI *Capucin, traduite de l'Italien, & augmentée de plusieurs Relations Portugaises, avec des notes, des cartes & des figures*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier, beaux caracteres suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES Voulant traiter favorablement ledit Exposant, & reconnoître son zele: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier, & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel; & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit ANNE'ES consecuti-

ves, à compter du jour de la datte des Presentes, Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit ouvrage ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Regiître de la Communau des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée en mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin & qu'il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle notre Château du Lou-

vre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sçeaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le 13. jour du mois de Juin, l'an de grace 1730. & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil, Signé, NOBLET. Et scellé.

Registré sur le Registre 7. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 147. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 4 Avril 1731. Signé, P. A. LE MERCIER, Sindic.

J'ai cedé le present Privilege à M. CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE pour en joüir à toûjours, suivant le traité conclu entre nous, ce 15. Février 1731. F. JEAN-BAPTISTE LABAT de l'Ordre des Freres Prêcheurs.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce V. Volume.

19-198

ERRATA.

Page 61. *l.* 4. chotſes, *liſez* choſes.
p. 105. *l.* 31. frit, *liſez* fait.
p. 188. *l.* 9. aroit, *liſez* avoit.
p. 233. *l.* 10. s'imaginoit, *liſez*, s'imaginoient.
p. 244. *l.* 12. dd, *liſez* du.
p. 245. *l.* 20. on, *liſez* ou.
p. 346. *l.* 22. il en, *liſez* il y en.





